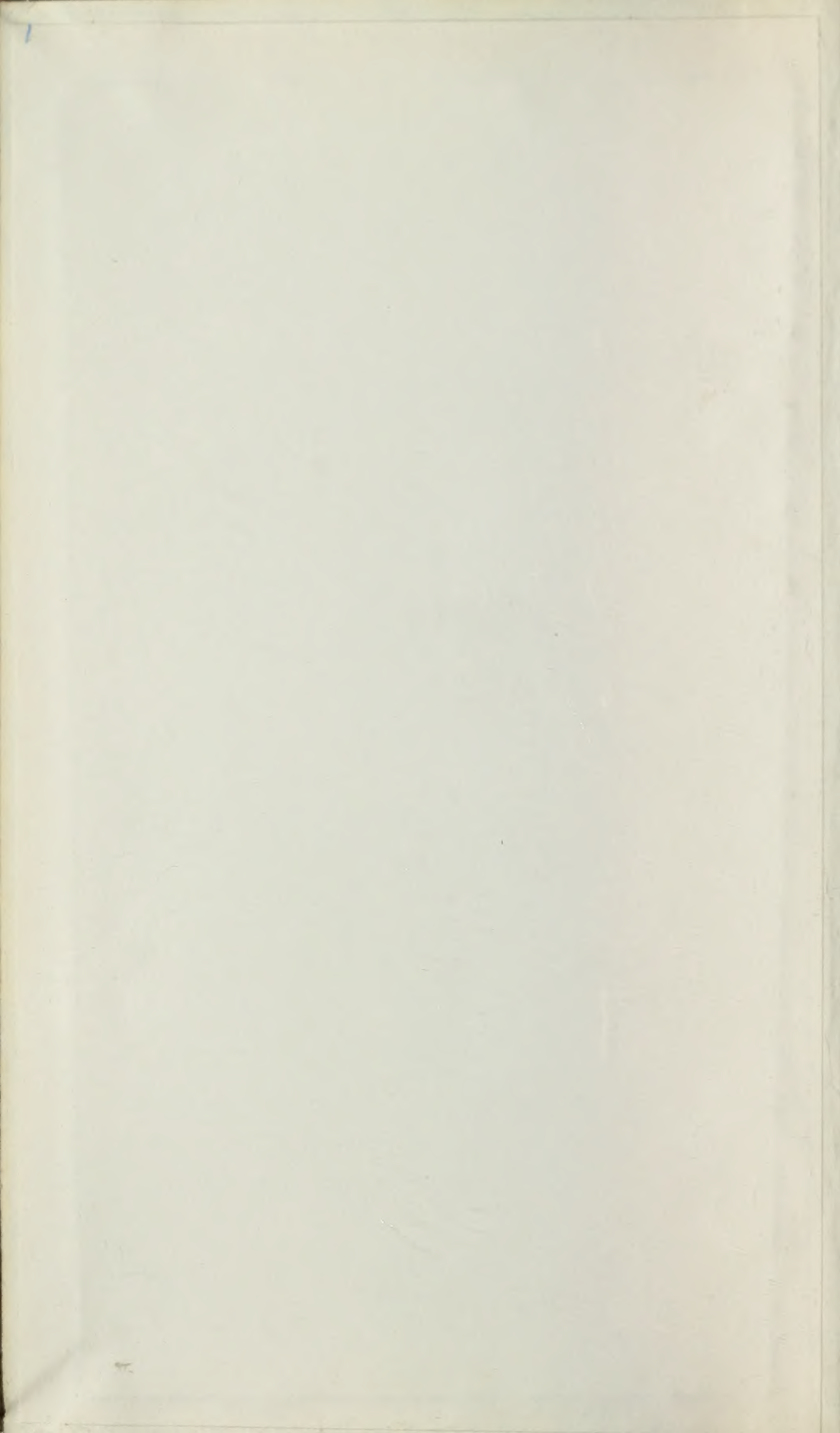
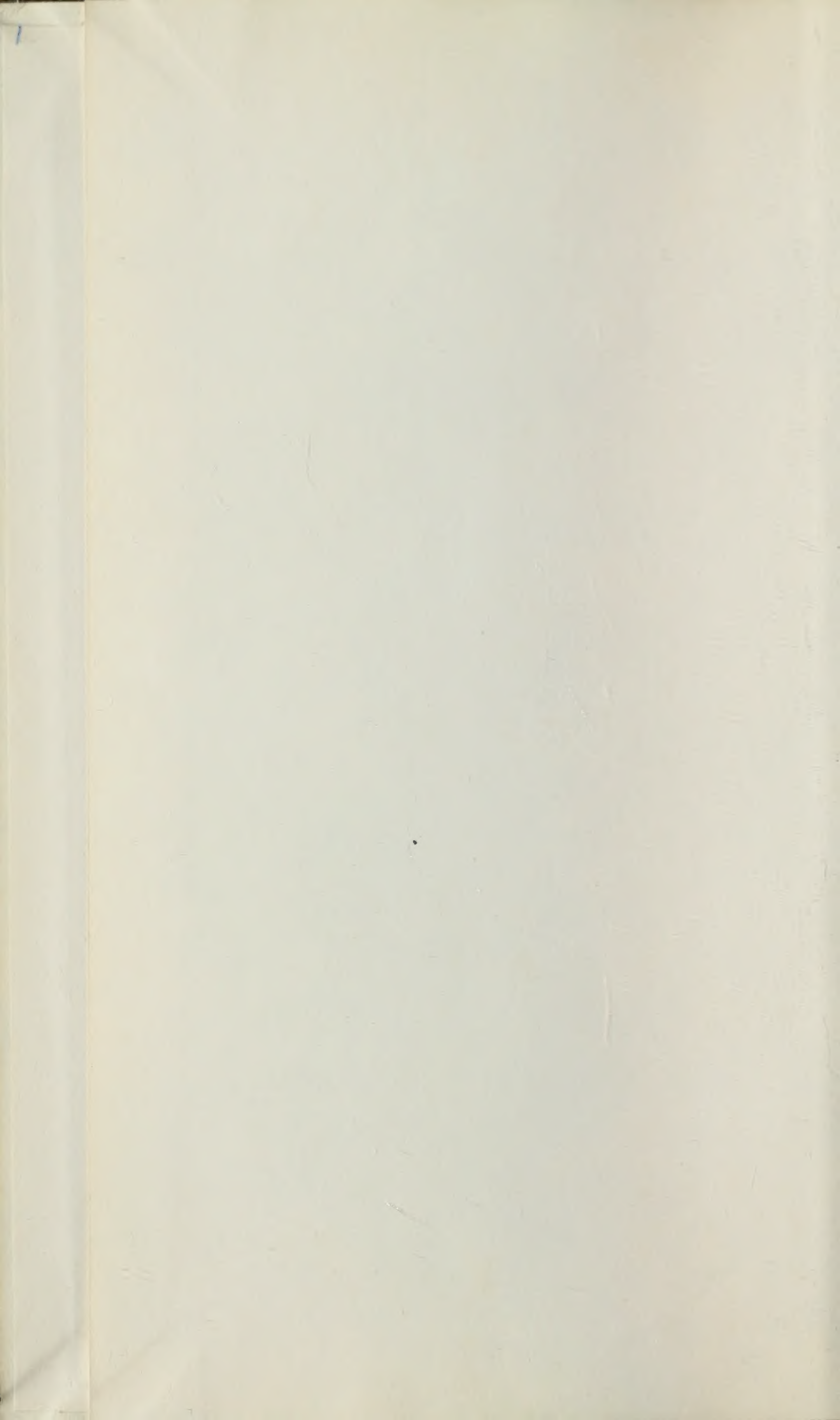
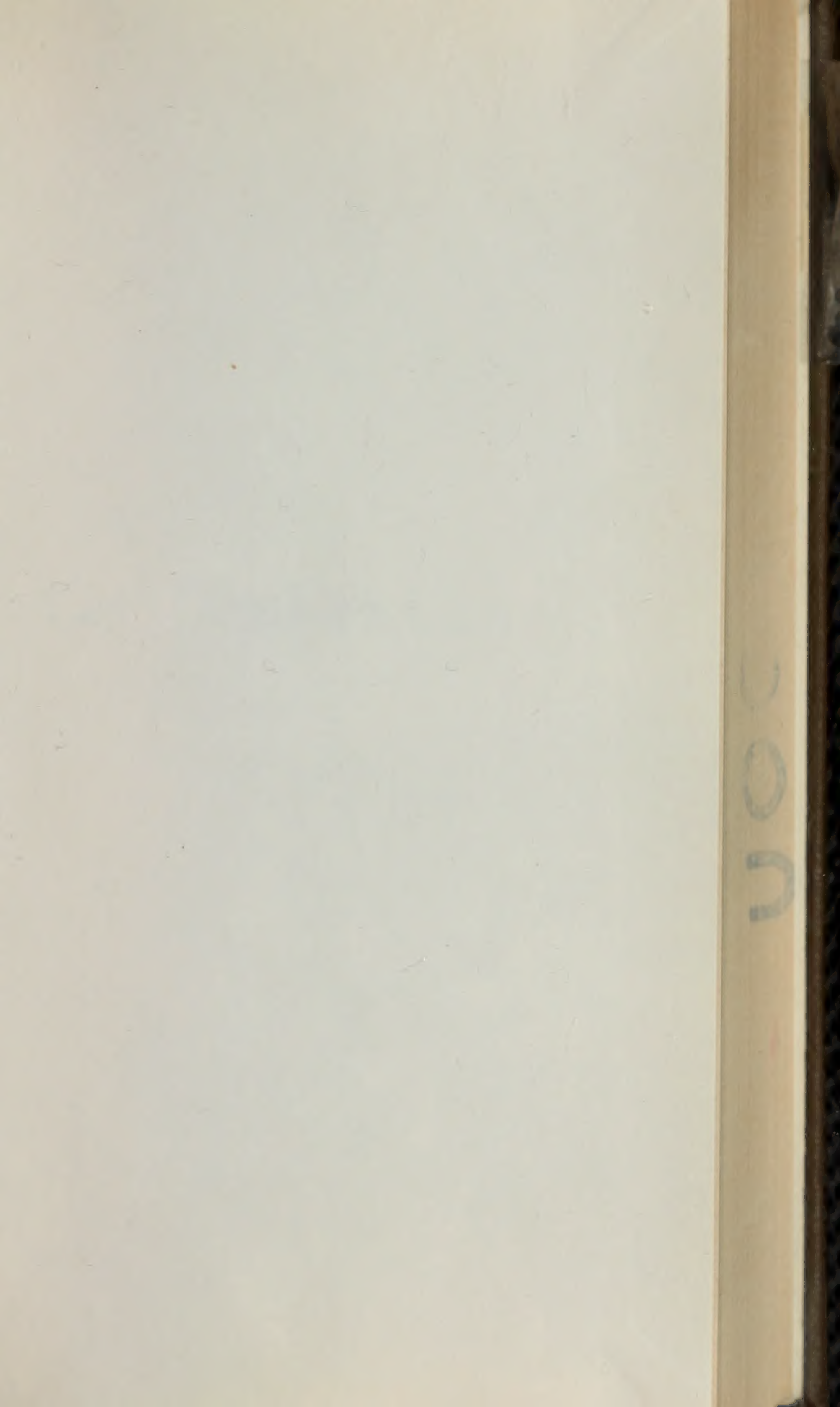
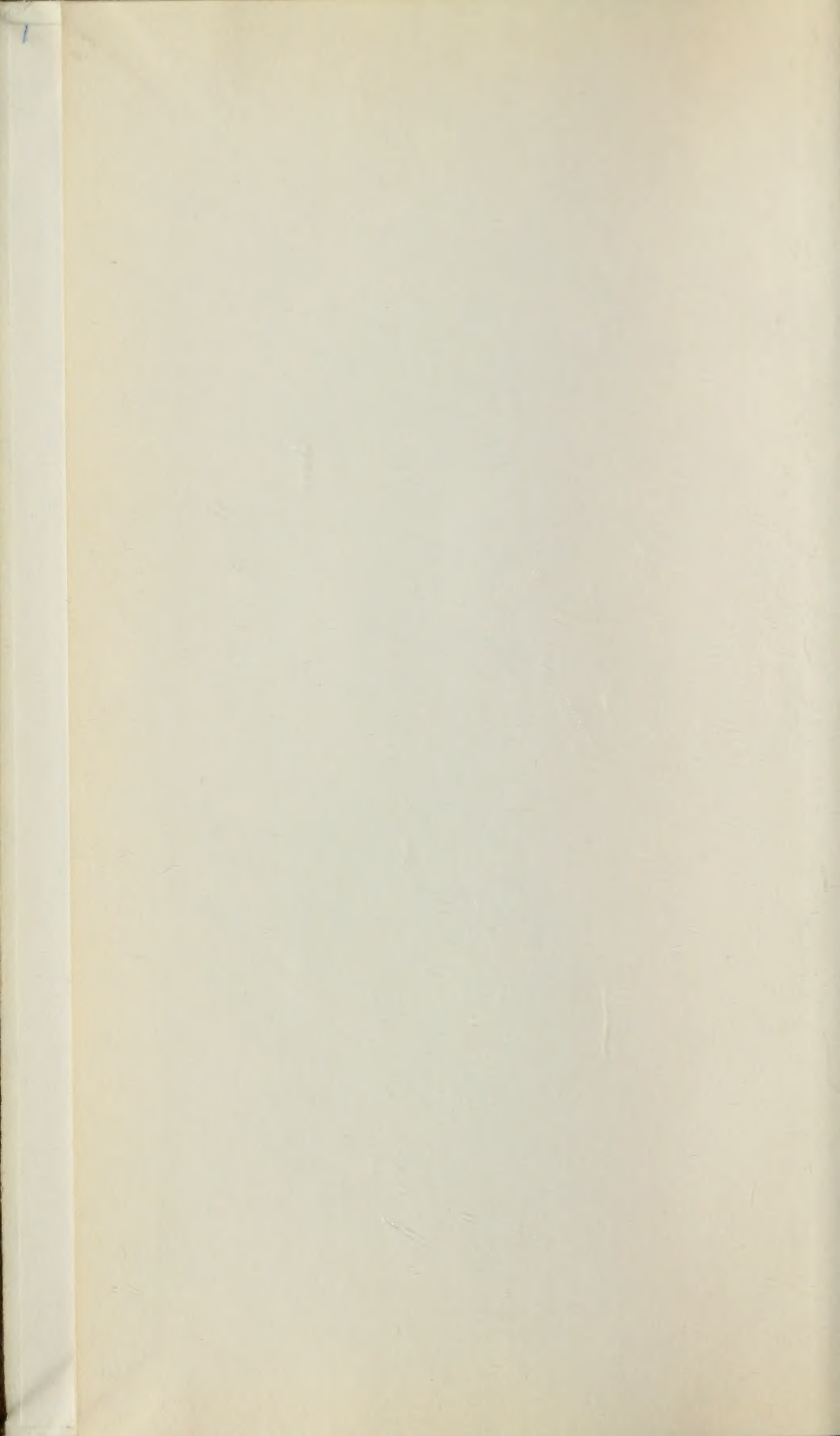








Les Demi-Vieilles

DU MÈME AUTEUR

La Vedette. . . . . 1 vol.

YVETTE GUILBERT

Les Demi-Vieilles



PARIS
FÉLIX JUVEN, ÉDITEUR
122, RUE RÉAUMUR, 122



PRÉFACE

Ce petit livre est un livre d'histoire naturelle.

Trois jolis petits cœurs de femmes ont bien voulu me faire leurs confidences, et de ces trois cœurs j'ai fait un seul cœur résumant les détresses de tous.

Ce livre a été écrit pour être lu des yeux qui pleurèrent beaucoup, et aussi pour être le défenseur, l'ami avoué et dévoué de toutes celles qui furent des sensibles, des impressionnables, des douloureuses, des amoureuses, des tendres, des femmes!

Que mes petits cœurs amis pardonnent mon indiscrétion. Le Grand Cœur que j'ai fait d'eux trois déroutera, je l'espère, ceux et celles qui furent témoins de leurs douleurs.

Yvette Guilbert.

Les Demi-Vieilles

CHAPITRE PREMIER

L'étoile est dans sa loge.

C'est ce soir le 24 décembre, la première représentation de : *La Jeunesse dorée.*

Nerveuse, agitée, depuis une demi-heure elle est prête, elle attend... Des corbeilles, des gerbes de fleurs arrivent sans discontinuer. Elle ouvre des enveloppes... des lettres passionnées d'amants connus et inconnus.

Des jeunes, des vieux lui souhaitent le plus grand triomphe pour ce soir... Tous attendent impatiemment la réapparition de l'actrice en vogue.

Pourtant, elle est maussade, inquiète, malgré ces flots de désirs qui montent vers elle... elle

étouffe dans ce corset neuf qui la fait fine à souhait.

Des admirateurs se font annoncer, elle refuse de les recevoir...

— Après le premier acte, fait-elle répondre. Ah ! ! voici Pierre !

— Que tu es belle, *maman ! Tu as vingt ans ce soir ! !*

Et Pierre embrasse sa mère et file dans la salle, prendre sa place parmi les adorateurs de sa maman de quarante-trois ans...

— Vingt ans, ce soir... murmure l'actrice, vingt ans... et, dans trois semaines, je serai *grand'-mère...*

Alors, un peu irritée, elle arpente sa loge, confidente, encore hier, de tant de promesses amoureuses.

L'a-t-on assez aimée, assez fêtée depuis quinze ans ! Ah ! si elle avait encore ses trente ans !... son bel épanouissement de fruit mûr !...

Va-t-elle encore, tout à l'heure, gagner la bataille ?

Sa légendaire jeunesse va-t-elle encore aider au succès de son nouveau rôle d'amante adorée ?... Est-ce vrai, vraiment vrai, qu'elle a vingt ans ce soir ?

Et elle s'observe, faisant la critique de sa « Jeunesse Quand Même ».

Ah ! Dieu ! tout à l'heure... ces lorgnettes !

Il est vrai qu'elle a pris soin de faire voiler, de gazes atténuantes et seyantes, les crudités de cette rampe électrique, qui vous violente le visage.

Ah! cette foule qui ne lui permet pas de vieillir à son aise... comme elle le doit! Il faut, pour rester aimée, fêtée, adulée, conserver sa sveltesse, les fossettes de ses joues, l'arc retroussé de ses lèvres, qui, lorsqu'elle dort, se détend et tombe aux coins comme celui d'une bouche qui pleure. Oh ! les continuels efforts, la parade éternelle de cette femme, qui cache ce fils de vingt-quatre ans, aveu de son âge véritable, alors qu'elle n'avoue que trente-six ans, avec un petit soupir...

Elle s'agace de ce corset qui l'emprisonne à l'étouffer, et de ce collier de perles, qu'elle a voulu très haut pour cacher les plis de son cou. Quel chic il lui donne ! Mais comme il la gêne... enfin !

Un habillement savant rend avouable l'attrait restant de ses anciens charmes, mais elle est pénible pour l'œil délicat, cette minceur que l'âge transforme en une espèce de maigreur mal placée. « Caricature » de la Grâce. Pauvres lut-

teuses ! Pauvres délicieuses demi-vieilles de la Rampe !

A quelle charge ne prendriez-vous point part ? Quels corps à corps ne permettriez-vous pas, pour prouver *quand même* cette *jeunesse*, hélas ! sortie de vous, et qui vous a quittées pour jamais ?

Soyez maigres, ou soyez grasses, selon les besoins de vos causes, hélas! rien n'empêchera l'*Age*, lourd et pesant, de planer au-dessus des frisettes de vos perruques. La somme des ans déguisés vous écrase de son poids naturel et de sa rancune pour votre désaveu.

Mais voici la sonnette, irritée, qui tinte, fébrile. Un dernier coup d'œil au visage, au corsage, à l'ensemble... et en route pour la bataille!

Dès son entrée en scène, c'est un hourra d'amour, de surprise enthousiaste qui salue son arrivée chez l'Eternel Amant... Qu'elle est voluptueuse et tentante! Que ses yeux sont joliment perdus dans l'extase du baiser!

Que son sein se gonfle avec tumulte et vigueur! Qu'elle est belle, amoureuse et jeune!

Mais, tout à coup, l'Eternel Amant lui apprend la rupture prochaine, et, soudain, l'actrice pleure, sanglote; sa détresse fend le cœur, sa figure bai-

gnée de larmes se retire lentement des dentelles de son léger mouchoir... Et alors... ô terreur... apparaissent le nez rouge, les plis nombreux et serrés du tour des yeux, les profondes rides d'autour du nez, la bouche lasse, fatiguée, avachie, le teint fané, toute la jolie cire de la poupée étant fondue, neuf lustres vieillissent ses épaules... et le public féroce lorgne, lorgne, lorgne...

Ah! les minutes atroces! Le débit précipité pour abréger la durée de la scène, le soupir poussé à la chute du rideau, la course précipitée dans la coulisse où la femme de chambre offre, d'un geste prompt, le pompon à poudre de riz et la patte de rouge afin de réparer, en une seconde, les franchises de la nature! Et ce retour sur la scène! Ce salut au public! Ce sourire des trente-deux dents! Cette figure enfin reconstituée! Ouf!

La pièce est finie, le succès a été énorme, mais chaque soir apporte avec les même bravos les mêmes terreurs...

Elle rentre chez elle, lasse, lasse, brisée, presque morte, et, le lendemain matin, en lisant les journaux qui vantent son « charme », son attirance capiteuse », elle ne se regarde pas en se

mettant au bain... pour se griser plus longtemps du mensonge.

A midi, pourtant, on peut la venir voir, elle est déja réarmée pour la lutte; le Bois tout entier, tantôt, admirera son chic et sa beauté...

Justement Maurice Roval, qui doit lui faire un beau rôle dans sa prochaine pièce, arrive la féliciter de son triomphe de la veille, et elle sent qu'il la scrute dans tous les coins de son visage, qu'il s'assure si elle peut être vraiment l'héroïne de vingt-huit ans qui portera le poids de ses trois actes... Alors, l'actrice rit... rit... montre ses dents restées jolies, mouille ses lèvres carminées et luisantes, l'enjole, et essaie, sur lui, d'un effet qu'il demande qu'elle opère sur les autres... Et, une fois encore, le tour est joué! Roval sort de chez elle grisé, emballé, fou d'elle!

Elle part au Bois.

Les gros pois de sa voilette donnent une séduction à sa figure trop blanche, trop rose, ils en tamisent le maquillage, en adoucissent les lignes, et sous son grand chapeau à plumes noires, son chignon, sa nuque dorés au henné par Vereeke illuminent son dos.

Nichée gracieusement dans le coin de sa victoria, elle songe au succès d'hier, à celui de

demain..., à Maurice Roval, l'auteur à la mode qui vient de lui confier qu'il ne pouvait écrire un joli rôle pour une actrice sans... l'aimer, et sans surtout en être aimé... Alors?...

Eh bien! mais Roval est suffisamment allumé, et, s'il faut absolument l'aimer, on l'aimera... Déjà elle combine ses manœuvres d'attaque et de défense aussi; elle ne le recevra plus à l'improviste; c'est dangereux, passé la quarantaine... On l'attendra avec tous les frais dus à son rapport. Peut-être bien qu'il n'aura que l'illusion et de sa jeunesse et de sa volupté, mais quoi ?... la plus belle fille du monde...

Quel âge a-t-il, Maurice Roval?

Cinq ans de plus que son fils Pierre. Et la voilà qui pense à ce fils, marié à une petite femme très jeune et très simplette, qui, avec sa figure de femme enceinte, tirée et jaunie, a l'air plus vieux qu'elle! A cette avantageuse comparaison, elle sourit, heureuse, et, tout à coup, elle se *compose* une figure, indique un imperceptible sourire qui retrousse sa bouche tombante, brouille un peu l'éclat de ses yeux, comme s'ils s'étaient plongés dans une rêverie émue; sa tête joliment campée sur son épaule gauche, s'incline juste ce qu'il faut pour que son cou ne bourrelette pas sur son

col et ne prolonge pas ses joues. Elle laisse voir carrément son pied resté fin et cambré dans son bas de soie noire... et la foule passe admiratrice et murmurant son nom.

En rentrant, elle est folle de joie et de surprise. Sa femme de chambre lui remet une longue lettre de Roval revenu une demi-heure après le départ de madame.

Il lui répète qu'elle est délicieuse, troublante, qu'il a encore autour de lui l'odeur de son parfum. Est-ce qu'il lui plaît? Voudra-t-elle, pourra-t-elle l'aimer? Qu'elle réponde, il attend, nerveux...

« Je sens que si vous m'aimiez, écrit-il, je ferais un chef-d'œuvre... Aimez-moi un peu,pour vous, pour moi, pour nous! »

Mais, comme on a souvent parlé de Maurice Roval devant elle, elle sait ses manies d'embrasser les poupées d'abord, de les éventrer après, pour savoir ce qu'il y a dedans et en retirer des documents utiles à son talent, à son métier, et elle n'est plus d'âge, cela elle le sent bien, à subir les tyrannies amoureuses d'un despote, même jeune et spirituel, qui tortille les femmes au profit de sa muse. Elle a eu sa part de larmes et de vraies douleurs au temps de sa vraie jeunesse...

Son expérience, payée cher, lui sert aujourd'hui à équilibrer les forces d'une philosophie souriante et déconcertante pour ceux qui ne savent rien de sa vie passée...

Allons, il faut répondre à Roval... Le beau rôle, la gloire sont au bout du fossé, de la culbute... et la culbute est sa façon, à elle, de prouver sa jeunesse... sa pauvre vieille jeunesse... et elle écrit car elle culbutera.

CHAPITRE II

Aujourd'hui 25 décembre, Mme Sudet a convié quelques amis à dîner et à passer la soirée chez elle.

La soirée sera non seulement musicale et dansante, mais aussi littéraire, car un nouveau venu va ce soir faire son entrée dans la maison.

Maurice Roval a sollicité de Mme Sudet l'honneur d'être invité chez elle, il se fera présenter tout à l'heure par Séraphin, un habitué des jeudis de la maîtresse de maison.

Donc, à cette occasion, Mme Sudet a prié Mlle Reichemberg de venir jouer et conduire une revue « Modern Style » d'un tout jeune homme, débutant dans les lettres.

De cette façon, l'auteur à la mode se rendra compte que si la maison a une réputation d'hos-

pitalité par trop écossaise et légèrement bruyante, on y sait autant priser et apprécier l'esprit pétillant que l'ironie silencieuse.

Mme Sudet dit souvent : « Je connais Paris, la vie et les hommes! » aussi a-t-elle ce soir réuni des messieurs aux boutonnières rubanées de rouge, et des femmes jolies et aimables.

Maurice Roval sera content et à l'aise, il trouvera la maison bonne, la cuisine excellente et se rincera l'œil agréablement... Mme Sudet connaît Paris! la vie! et les hommes!

Mme Sudet est, ce soir, vraiment resplendissante! Ses bras énormes sont, quoique poudrés généreusement, marbrés de petites taches bleuies, comme par le froid... ses seins volumineux sont courageusement offerts aux courants d'air et aux regards indiscrets, son gros petit dos court est contenu vigoureusement dans une robe de broché noir à paillettes. Sa tête boulotte, à la chair ferme, aux cheveux légèrement poudrés, afin de les blondir, garde malgré ses cinquante-trois ans un air jeunet fait de belle santé et de gaieté. A l'office, ses domestiques l'appellent : La mère Sudet... dans le quartier : La grosse madame Sudet!

En ce moment, elle est perplexe... quel parfum vaporisera-t-elle sur sa volumineuse per-

sonne? Le trèfle incarnat est à la mode... ces messieurs le savent... donc, en avant le petit flacon! une goutte ou deux sur la nuque, sur son petit mouchoir niché entre les deux seins écraseurs, de l'essence de muguet sur la dentelle de son éventail, qui, lorsqu'elle l'agitera, répandra dans l'air son odeur de fleurs.

Elle a beau peser cent deux kilos, avoir trois fils, dont l'aîné a 35 ans, et une fille de 18 ans, cela ne l'empêche pas d'être encore une femme qui veut compter... Pour rien au monde, Mme Sudet ne cèderait sa part des petits soins qu'elle exige qu'on ait pour elle... et desquels elle vous remercie avec des narines palpitantes, un sourire délicieux ou bien encore avec une petite et chaude étreinte de ses doigts bagués à crier!

Comme elle finit de se bichonner, elle court dans la salle à manger jeter son coup d'œil... la nappe avec ses entredeux de vieux Venise, l'argenterie sèche et luisante, les cristaux fleuris de roses roses, les candélabres aux abat-jour de soie rose, les corbeilles de fruits rosement enrubanées, tout cela sent son élégance féminine — on est bien en effet chez une femme — dans le salon, le café sera servi sur un petit guéridon recouvert d'une vieille guipure espagnole très

belle, que madame ne sort que dans les grandes occasions... les tasses de Saxe sont là... la boîte à cigares en argent délicatement ciselé est remplie de havanes délicats... tout est prêt...

Mais Mme Sudet cherche des yeux quelque chose qu'elle ne trouve pas... Ah! voilà et elle met bien en vue, juste sur le devant de la cheminée fortement éclairée, une splendide miniature d'elle, il y a trente ans...

Ce soir encore on lui dira qu'elle fût belle... Cela a beau être une histoire ancienne cette beauté!... cela lui fait toujours un si intense petit plaisir quand on la lui rappelle.

Sept heures et sa fille n'est point prête! Alors pour ne pas devenir rouge, elle ne court pas la chercher, mais sonne la femme de chambre pour presser mademoiselle.

Mlle Alodie Sudet arrive. C'est une jolie jeune fille, aux cheveux cendrés, aux yeux charmants, à la bouche molle et masculine, mais pas désavantageuse tout de même pour l'ensemble du visage, excepté quand elle mange des sauces. Grande et souple, sa silhouette est exquise, elle lui sert du reste à allumer tous les cœurs masculins qui fréquentent la maison, car Alodie (qui signe Alody depuis que les noms anglais sont

devenus à la mode) est courtisée follement, frénétiquement, les soirs où elle danse la danse turque, dite du ventre et celle espagnole, dite des hanches.

Alody, Fatma, Otero.
Bravi, brava, bravo!!!

Cela fait bien un peu jaser dans le quartier... Cette jeune fille si peu réservée, chambarde bien un brin l'idée de pudeur que les bourgeois de la rue ont des pâles fiancées... Mais les grincheux ne sont pas les épouseux et Alody n'est ni assez laide, si assez sotte pour ne pas trouver un mari sérieux le jour où le temps des flirts deviendrait trop dangereux pour son avenir.

Et puis la mère Sudet est là... qui veille au grain... le grain c'est le gendre futur à trouver... Elle le trouvera, elle l'a trouvé et, ce soir justement, il est de ce dîner : Wladimir Meridione qui, jeudi dernier, se congestionnait silencieusement en regardant évoluer les petits jupons de mousseline de soie lilas d'Alody Sudet pendant que des amis poussaient des Ollé! Ollé! alors qu'un orchestre jouait une « Spanish Waltz »...

Comment voulez-vous qu'un Wladimir Meridione quittant pour les premières fois ses livres d'étude,

son modeste appartement du quartier Latin que sa mère paie difficilement 900 francs par an, comment voulez-vous qu'un Wladimir Meridione ne soit pas saisi, ébloui, du luxe nouveau pour lui, d'un appartement chic, d'un salon où les hommes sont épinglés comme des figurines de tailleur, où les femmes parfumées, jolies, élégantes et savoureuses, se prêtent à toutes les fantaisies d'une volupté calculée à point... Wladimir Meridione, honnête et travailleur, âme neuve de province, amené là par le chirurgien Lecoupeur montra trop clairement son naïf et sincère emballement pour Alody, pour que la mère Sudet ne profitât point d'une pareille aubaine.

Son cerveau se mit en campagne pour précipiter les choses. Pendant que Wladimir était chaud il fallait l'abattre...

Les habitués de la maison furent consultés et tous décidèrent de se dévouer à faciliter le mariage d'Alody avec Wladimir Meridione.

— Du reste il est joli garçon, Wladimir, dit la mère Sudet ; à la place d'Alody je ne m'embêterai pas, moi!... et tous de rire. Donc, ce soir, il fallait fêter et Maurice Roval et le futur gendre convoité.

Voyant sa fille venir la rejoindre, Mme Sudet inspecta, en une seconde, l'arrangement général de sa toilette, le flou de ses cheveux et fut contente qu'Alody se fût enfin décidée à ne point mettre de corset... A la bonne heure, elle était souple comme un roseau fragile et tendre... et le bleu de sa robe pâlissait joliment sa chair d'ivoire, dorée comme une dentelle passée au thé...

Mais un coup de timbre immobilisa tout à coup les deux femmes.

— Monsieur Wladimir Meridione, annonça le maître d'hôtel, un extra qu'on se payait les jours de fête.

— Bonjour cher ami! fit Mme Sudet.

Wladimir salua.

— Bonjour Wladimir, dit coquettement Alody, et, dégringolant un peu son gant qui lui montait au-dessus du coude, elle offrit aux lèvres de Wladimir dix centimètres d'une peau mince et parfumée.

Lui, troublé, posa respectueusement sa bouche à l'endroit que d'un petit doigt de sa main gauche Alody lui indiquait, tandis que d'un air comique de commandement, elle lui disait :

— Tenez, Wladimir, embrassez ça... on vous

permet... et très femme déjà, malgré ses dix-huit ans, Alody Sudet le regarda fixement dans ses yeux timides et brouillés pendant qu'il bégayait... on n'entendit pas quoi...

Mme Sudet lança à sa fille un œil de petit reproche qui semblait dire : tu vas trop vite... tu vas le déconcerter, il est si neuf...

— Monsieur Maurice Roval!

— Monsieur Léo Séraphin, annonça-t-on.

Alors Wladimir, prodigieusement plaqué sur un canapé, vit les deux femmes courir au-devant des nouveaux arrivants et les accueillir avec un duo de voix extraordinairement coupé de « Je suis ravie... comme c'est aimable à vous..., etc., etc. »

Léo Séraphin fit les présentations.

Maurice Roval, après le premier brouhaha de son arrivée put enfin exprimer à Mme Sudet la gratitude qu'il lui gardait d'avoir bien voulu lui ouvrir les portes de sa maison...

— Je vous savais, madame, une délicieuse femme, entourée d'amis fidèles et j'ai osé exprimer à Séraphin mon désir d'en augmenter le nombre...

La phrase fut débitée avec des yeux si rieurs, si aimables, si gais et d'un air si gentil, si bon

enfant que Mme Sudet et Alody en restèrent bouch
bée.

Maurice Roval amusé de leur surprise dit tou
à coup, farceur :

— Si on s'embrassait... comme cela on sera
amis pour la vie!

L'effet fut prodigieux! Les deux femmes se to
daient de rire en avançant leurs joues que Ma
rice Roval embrassa bruyamment et paternell
ment.

Séraphin habitué aux boutades de son ami, d
comme toujours :

— Quel gosse!

Wladimir était stupéfié, et ne savait au jus
si c'était drôle ou impertinent, cette façon
traiter ces dames!...

— Monsieur le docteur Lecoupeur.

— Monsieur le docteur Lafrousse, annonça
valet de chambre.

Lecoupeur entra joyeux, vif, la main tendue

Le grand chirurgien dont les exploits bisto
riques défrayaient toutes les gazettes, s'excu
d'être un quart d'heure en retard, mais il vena
d'ouvrir le ventre à une fillette qu'il avait sou
çonnée d'être atteinte d'une appendicite quan
après l'opération, il s'était aperçu de son erreur!.

il avait fallu recoudre l'enfant... calmer les parents qui faisaient une musique du diable..., comme si la médecine n'avait pas le droit de se tromper... bref, il avait bâclé le tout très vite pour être ici à l'heure exacte... Mais, dans notre sacré métier, nous sommes les domestiques de nos malades... n'est-ce pas, mon cher Lafrousse, conclut-il en tapant gaîment sur l'épaule de son illustre collègue. Le docteur professeur Lafrousse sourit lugubrement en signe d'adhésion.

On annonça soudain :

— Monsieur le comte et madame la comtesse de Malpocet.

Entrée froufroutante d'une femme, à la tête brune, jolie, mais dure, aux traits réguliers rajeunis par un maquillage savant, le buste maigre, distingué, très « femme anglaise », suivie d'un petit homme boulot, au ventre replet, la figure poupine et rougeaude des Français de Normandie.

Grand remue-ménage de fauteuils, de chaises, saluts, présentations, poignées de mains, papotages, banalités, etc... etc...

La comtesse de Malpocet apercevant Wladimir Meridione modestement debout dans un coin s'avança vers lui, les yeux tout à coup adoucis,

la bouche attendrie subitement, et d'un visage curieusement transformé : « Je suis très heureuse, monsieur Meridione de vous retrouver ici ce soir... Etes-vous mon voisin de table? J'en aurai le plus grand plaisir, dit-elle en lui serrant très fortement la main.

Wladimir devenu très rouge lui donna le conseil de demander à Mme Sudet ce détail qu'il ignorait...

M. et Mme Isaac Kohl firent à ce moment leur entrée dans le salon, de sorte que Mme Sudet prise par eux ne put connaître le désir de la comtesse.

Le maître d'hôtel annonçait : Madame est servie!

On se mit à table. Maurice Roval, comme toutes les fois qu'il se documentait, devenait silencieux.

Les yeux plissés, presque fermés, ne laissant apercevoir que les deux petits points brillants de ses prunelles vives et bougeuses, il écoutait, souriait, regardait et fixait dans son cerveau, les mots, les gestes, les attitudes, les inflexions de voix des gens qu'il transformait en pantins, tirant leurs ficelles expressives à la minute où son métier en réclamait le besoin.

On parla théâtre, naturellement. Ce fut Mme Su-

det qui mit la conversation sur ce terrain; c'était une attention à l'égard de Maurice.

— J'adore courir les bouis-bouis, dit-elle rieuse! Je ne manquerais pas pour je ne sais quoi les revues de la Gaîté Balançoire! et celles du Concert Athénien, vous savez, cette petite salle qui entasse les odeurs humaines avec celles du tabac et des mauvais alcools... ça sent horriblement mauvais, mais ça m'amuse... d'abord, moi, j'adore les foules! j'aime à être tassée dans les rues. Pendant le carnaval, ou les fêtes publiques, je suis toujours dehors, il arrive de si plaisantes aventures aux femmes... on les frôle...

— Est-elle voluptueuse, cette Mme Sudet! dit quelqu'un.

— Tiens, pourquoi pas? J'ai beau avoir mes cinquante-trois ans, je vous assure que... je me sens aussi jeune qu'Alody... et que si je n'avais pas peur d'ennuyer mes enfants... je me remarierais bel et bien... Je ne manque pas d'adorateurs, conclut-elle, en buvant une goulée de champagne, les yeux frisés et rigolos.

Toute la table se mit à rire; seuls les larbins servaient, impassibles...

— Qu'est-ce qu'elle dirait, Alody, si vous lui donniez un petit frère... dit le docteur Lecoupeur.

— J'dirai qu'c'est mon propre enfant, répliqua naïvement Mlle Sudet, j'aurais trop honte pour maman!...

— A propos, fit le chirurgien Lecoupeur, saviez-vous que Sophie Borel, du Gymnase, était enceinte? Le prince Karety va lui faire une rente, j'espère bien, pour élever la demi-douzaine de gosses qu'elle a de lui.

— Elle n'est plus toute jeune, Sophie Borel...

— Bah! les femmes de théâtre sont épatantes à Paris, elles ont toujours 25 ans.

— A moins qu'elles n'engraissent, dit maladroitement le docteur Lafrousse.

— Quelle importance cela a-t-il, sursauta Mme Sudet ballotant ses gros seins...

Sophie Borel! vous la rappelez-vous quand elle jouait l'opérette? Etait-elle assez fine, assez joliment distinguée, hein? Maintenant, elle s'épaississait avec cette perpétuelle maternité... ah! dame...

— Aussi moi, déclara très nettement Mlle Sudet, si jamais je me marie, je ne veux pas d'enfant... je me ferai plutôt opérer... couper tout ce qu'on voudra!... Ah! pour sûr, Lecoupeur n'est pas notre ami pour rien, n'est-ce pas Lecoupeur? d'abord c'est à la mode...

— Oui, mais il paraît que cela flétrit les traits et donne lieu à un mauvais état de santé, minauda la comtesse de Malpocet, et il y a d'autres moyens moins brutaux et aussi sûrs que vos sécateurs, dit-elle doucement au docteur Lafrousse, son voisin...

Il lui répondit quelque chose tout bas, qui la fit rire et répondre : oui... oui, parbleu!

— C'est égal, dit soudain Maurice Roval, si toutes les femmes ne veulent plus d'enfants, où irons-nous?

— A la débauche, dit tout rouge Wladimir Meridione outré.

— Allons, allons, le moraliste, pas d'exagération, dit Mme Sudet, on ne veut plus d'enfant parce que cela coûte cher, que cela déforme les femmes qui, après deux mioches, cessent d'être désirables. C'est une épouvantable servitude! Moi, j'en ai eu quatre, n'est-ce pas, de dix-huit à vingt-cinq ans, mais je vous jure, dit-elle étourdiment, que depuis mon veuvage et malgré la venue d'Alody, je me suis bien défendue!!!

Il y eut une minute de silence comique, Alody offrit bruyamment d'un plat qui se trouvait sur la table, afin d'étourdir la fâcheuse impression causée par sa mère.

— Comment, fit Maurice Roval, vous étiez veuve à vingt-cinq ans, Mme Sudet ?

Elle, encore bouleversée de son impair, répondit :

— Mais oui... ah, il en a fallu du courage pour élever mes trois grands ... — Dieu merci, mes fils sont de bons garçons et Alody est exquise...

Et Mme Sudet attendrie envoya, du bout de ses gros doigts bagués, un baiser à sa fille dont les yeux perçants semblèrent répondre : « Gaffeuse! »

— Vous verrez, fit Wladimir Meridione, qu'il n'y aura bientôt plus que les femmes de théâtre qui désireront les joies de la maternité... j'en connais des tas qui la souhaitent.

— Les joies de la maternité! dites les douleurs! les horreurs! de la maternité, clama la mère Sudet, neuf mois d'hydropisie, côté du ventre, une jaunisse sur la figure et, à la fin, le résultat bestial et saignant! Ah! quelle horreur, tenez ça me coupe l'appétit...

— Eh bien, moi, affirma Wladimir Meridione, je connais une actrice (dont le nom est célèbre à Paris) qui a considéré son état maternel comme une bénédiction de la Providence; elle en a suivi les phases avec une joyeuse reconnaissance et

j'ai pleuré toutes les fois qu'elle m'a raconté les attentes de ce qu'elle appelait « l'événement divin ».

— Mais c'est un phénomène, cette femme-là! déclara Alody, qui est-ce ?

— Esther Renot!...

— Cela ne m'étonne pas d'elle, fit Léo Séraphin, elle est si bonne!...

Au nom de l'actrice, Maurice Roval dressa soudain l'oreille :

— Comment, elle a un enfant, Esther Renot?

— Mais oui, continua Wladimir, un fils avec lequel j'ai fait mes études de médecine.

— Quel âge a-t-il?

— De vingt-quatre à vingt-cinq ans...

Il y eut une clameur formidable! Esther Renot, un fils de vingt-cinq ans!

Quel âge avait-elle donc? — Tout le monde lui donnait de trente-quatre à trente-six ans... mais alors?

Léo Séraphin déclara qu'il était de ses amis depuis des années et n'avait jamais aperçu d'enfant petit ou grand, chez elle...

— Vous êtes certain que c'est son fils? Son vrai fils? et pas un cousin, un neveu élevé par elle...

— Non, non, c'est son fils, affirma Meridione;

voilà de longues années que je connais Pierre et sa mère, et Mme Esther Renot m'a souvent raconté l'histoire de son mariage, de son divorce, et de la naissance de ce fils qu'elle a fait instruire superbement. C'est à cet enfant qu'elle doit d'être entrée au théâtre, elle s'est fait actrice pour l'élever... maintenant il est marié, j'ai été son témoin et je serai du baptême de l'enfant qu'il attend dans quelques mois... cet été...

— Que c'est drôle, ce côté si inattendu d'Esther Renot, fit Maurice Roval surpris, bouleversé : Esther Renot bientôt grand'mère...!

— C'est une femme bigrement intelligente, fit Meridione, avec des idées particulières, personnelles, tantôt bonnes, tantôt mauvaises, mais toujours si curieuses, un cerveau étrange, un cœur admirable, ayant des façons si neuves d'envisager les routines de la vie.

Elle se donne l'air d'être une femme comme les autres pour ceux qui ne la connaissent qu'en passant, mais celui ou ceux qu'elle veut bien honorer de sa confiance et de son expansion trouvent en elle un type, une formule neuve de la femme moderne.

Wladimir aurait causé d'Esther Renot toute la nuit si quelqu'un n'était venu dire à l'oreille de

la maîtresse de maison que les artistes de la Revue Modern Style arrivaient; Mme Sudet précipita le dessert, afin de prendre le café.

Il était neuf heures et les invités nombreux priés d'arriver à dix heures pour une soirée musicale et littéraire, ne devaient pas trouver une table garnie des restes d'un festin auquel on ne les avait pas conviés...

Donc on se dépêcha de grignotter les raisins *hydrojuteux* venus hors saison dans des serres spéciales, sortes de couveuses artificielles, et très vite on se précipita dans le salon où le moka vint répandre son parfum.

Des groupes se formèrent; Maurice Roval s'installa auprès de Wladimir Meridione et le fit causer sur Esther Renot.

Léo Séraphin vint les rejoindre, mais, connaissant Maurice Roval, il s'aperçut immédiatement, rien qu'à la façon dont son ami tournait la cuillère de sa tasse à café, que celui-ci non seulement écoutait très intéressé, mais aussi qu'il faisait une enquête... sur qui?... cela, il ne le devina pas, mais il sentit que Maurice Roval se documentait...

Léo Séraphin ne l'avait-il pas amené dans cette maison dans ce but unique?

Roval lui avait dernièrement dit, en arpentant

l'avenue du Bois, qu'il cherchait des types de femmes mûres, restées coquettes pour faire une comédie humaine très intéressante... une étude curieuse : la femme de quarante ans ; et, de suite, Séraphin avait pensé à Mme Sudet, et l'invitation avait été demandée par Séraphin sous la forme que l'on sait. Une femme est toujours flattée qu'on veuille la connaître, à plus forte raison Mme Sudet qui exultait à l'idée de recevoir un homme de lettres comme Maurice Roval.

Léo Séraphin s'éloigna donc discrètement du groupe formé par les deux hommes et vint galanter avec Alody. Celle-ci lui déclara qu'elle était surprise du peu de *brillance*, du mutisme de Maurice Roval, il lui semblait, comme à beaucoup de gens, que du moment qu'un homme de lettres célèbre était invité à dîner quelque part, il devait rembourser son couvert par des pétarades d'esprit lancées à jets continus pour amuser l'auditoire...

Séraphin lui expliqua simplement que Roval était aussi mauvais causeur qu'il était bon écrivain...

— A propos, Alody, qu'est-ce que c'est que la Revue qu'on va jouer ici tout à l'heure?

— C'est rasoir...

— Beaucoup de personnages?

— Oui… Des femmes surtout.

— Jolies?

— Oui, si on veut, mais d'un montant!

— Comment, que voulez-vous dire?

— Je veux dire pas décolletées de nulle part, toutes en peplum, mon cher! des bouts de cous et des bouts de bras, c'est tout! Aussi ce n'est pas rigolo pour un sou… Mais maman a tenu à ce qu'on joue ça ce soir parce qu'elle a voulu un spectacle… châtié!!! chimiquement pur, quoi, comme dirait notre ami le chirurgien Lecoupeur.

— Et pourquoi ce désir sévère?

— D'abord pour que ce soit nouveau!… ensuite à cause de M. Roval qui se serait ennuyé à nos comédies d'amateurs et enfin pour séduire l'estime de Wladimir Meridione… vous avez saisi Séraphin…?

— Oui, Alody…

— Alors caltez, fit-elle, pirouettant sur ses talons, je vais essayer d'arracher Meridione aux petits yeux sondeurs de Maurice Roval.

— Eh bien, Wladimir, que mijotez-vous donc si frénétiquement avec M. Roval, fit la jolie fille en s'approchant vive et sautillante, je ne vous ai pas eu une minute ce soir…

Il devint cramoisi et, bégayant, lui offrit son fauteuil, afin, finit-il par dire, de la gronder...!

— *Per-che?* fit-elle les yeux dilatés par la surprise, la bouche très comiquement boudeuse.

— Parce que vous êtes une jeune fille et que vous permettez à vos amis de l'oublier... tantôt à table, on a dit, vous avez dit des choses, qui m'ont bouleversé... Je souffletterais les gens qui se permettraient d'en dire autant devant ma sœur, machonna-t-il, vous êtes une jeune fille, Alody... et vous écoutez, et vous parlez de tout comme si...

Maurice Roval le regarda bouche bée... et ses yeux clignotèrent comme il en avait l'inquiétante habitude... les terribles petits points noirs brillèrent entre les cils, tandis que Mlle Sudet toute gênée, se faisant gauche à plaisir, demandait l'air candide :

— Qu'est-ce que j'ai dit, moi?

— Vous avez émis le désir de supprimer en vous la possibilité d'être mère et en quels termes, grands dieux!

— Eh bien? fit carrément sournoise et niaise, Mlle Sudet, c'est donc si mal que ça... je ne savais pas, moi...!

Et l'air hypocritement naïf, elle regarda Wladimir avec des yeux clairs et enfantins... qui le

désarmèrent puis, légèrement boudeuse, elle se leva disant : — « Ah ben alors, je m'en vais, si on me gronde...! Je suis fâchée... Na! » Et elle s'esquiva regardée, observée, terriblement par les petits points noirs des yeux de Maurice Roval stupéfié et renseigné.

Un à un, deux par deux, tous les invités de la soirée de Mme Sudet sont arrivés, placés, et prêts à écouter les *Giries de la vie*, réclamations célestes en 3 tableaux de M. François Maboul.

(Le décor représente une série de gros nuages bleus et blancs. — Au milieu de la petite scène improvisée se trouve un trône d'or sur lequel un acteur superbe figure olympiennement Dieu impassible... figé! Autour de la Majesté Divine se trouve réunies une quinzaine de jolies femmes avec, au cou, des étiquettes banderoles indiquant le nom du personnage qu'elles représentent.

La Vie, Mlle Reichemberg, est assise familièrement sur le bras du fauteuil-trône du Seigneur.) — *Elle dit :*

LA VIE

Ne pourrais-tu, Seigneur, changer un peu ma matière d'être? Tu m'as dotée d'une apparence si

facile... que chacun dit : Qu'il est entré dans la vie sans le savoir... regarde, mes dessous sont pourtant sales, les hommes s'en plaignent... As-tu remarqué comme ils me lâchent volontiers depuis dix ans. Ils me mettent dans le cœur une petite balle... font trois petits tours... et puis s'en vont...

LE DÉSIR

Bah! je te sauve la mise, moi le désir, et dessous propres ou sales, tu sais, quand tu voudras... tu m'auras...

LA NATURE

S'il est vulgaire, au moins il est sincère, celui-là... Moi je me plains d'être admirablement belle et de n'avoir que peu d'admirateurs; le gros des humains me regarde sans me voir; si je n'avais pas mes peintres, mes artistes... je n'aurais pas d'amants !

LA VANITÉ

Oh! ne te monte pas le cou, ma chère, tes admirateurs fidèles sont aussi mes clients d'amour, mais moi je me fiche d'eux! Ce que je leur en fais faire de sottises! Tu ne sais pas où je peux les mener — les plus intelligents comme les plus bêtes... les chemins sont différents, voilà tout.

L'ORGUEIL

Oui... toi, tu les mènes... moi, je les perds! et la Bêtise les trouve...

LA BÊTISE, *ricanant.*

C'est vrai! mais si j'en garde beaucoup, d'autres m'échappent et c'est l'Intelligence qui se les paie!

L'INTELLIGENCE, *à la Bêtise.*

Laisse-moi tranquille, grande dinde... nous n'avons rien de commun ensemble, demande à la Pensée.

LA PENSÉE

Voilà longtemps que j'assiste à vos continuelles disputes et ne me sens pas toujours assez juste, assez pure, assez noble pour vous conseiller; mais, tout de même, je finis par croire que vos conditions vous obligeant à vous rencontrer journellement, vous devriez essayer de vous entendre. Que la Bêtise fasse des concessions ou qu'elle accepte de l'Intelligence quelques Conseils.

LA BÊTISE, *fière.*

Jamais! je suis une force, moi!

L'INTELLIGENCE, *railleuse.*

Stérile.

LA BÊTISE.

La chance est mon amie!

L'INTELLIGENCE.

Et l'argent vient à toi, on le sait.

L'ARGENT, *indépendant.*

Ah! ne me mêlez pas à vos engueulades, n'est-ce pas. Je vais où je veux. Je roule depuis assez longtemps à tort et à travers pour, de temps en temps, m'arrêter. Et vous toutes, les plus puissantes, autant que les plus faibles, faites toutes les bassesses, toutes les infamies, pour que je pose mes pieds chez vous, votre platitude qui me dégoûte fait que je m'attarde là où on ne m'attend pas, pour être certain de vous déconcerter.

Je suis après Dieu — votre maître à tous; sans moi, vous ne pourriez rien — je suis la force du monde.

L'AMOUR, *triste, se tournant vers Dieu.*

Quelle arrogance! hein... mais c'est vrai!! Que les temps sont changés, Seigneur! — Autrefois à

mon temple accouraient les foules et je les gouvernais, comme aujourd'hui l'argent, et l'on me fit longtemps le Roi de l'Univers.

L'ARGENT

T'ai-je à ce point chipé ta clientèle?

L'AMOUR

Ah! mon cher! si je n'avais pas la Province!

LE MENSONGE *à l'Amour.*

Ingrat, ne suis-je pas ton dévoué serviteur?

L'AMOUR.

Tu l'es trop — Tu viens quand on ne t'appelle pas... et puis...

LE MENSONGE

Oui, je sais, on me débine auprès de toi, n'empêche que je suis un intermédiaire utile, tu sais, et tu aurais fait très peu de conquêtes sans mon intervention !

Mais je t'ennuie, adieu, je dois présider un procès, assister à deux mariages et visiter une jolie femme.

Je me sauve! Mais n'oublie pas que le Men-

songe est indispensable à l'Amour et que moi seul peut t'aider à durer longtemps si ce n'est toujours.

La Vérité ne saurait te rendre les mêmes services, ni l'Illusion, ni le Rêve, tes amies préférées... Adieu!

L'ILLUSION, *femme maigre, à l'Amour.*

C'est vrai... à la longue, tu sais, on s'use et je te lâche malgré moi... entraînée loin de toi par la terrible Vérité... notre ennemie à tous!!

LA VÉRITÉ, *toute nue.*

Oui, votre ennemie à tous, car tous vous me faites la guerre. Je suis belle, vous m'enlaidissez; je suis nue, vous me déguisez, vous me reniez, vous me bafouez et, par tous les moyens, vous m'empêchez d'être l'amie des hommes! Je me venge alors comme je le peux, lentement, avec patience et j'éclate radieuse et forte au-dessus du mont de vos vulgarités et de vos démences! Aviez-vous donc rêvé que je me laisserais faire sans crier.

LE RÊVE, *blagueur.*

Ma chère, on ne rêve plus depuis Musset.

LA NATURE

Même les Artistes?

LE RÊVE

La belle foutaise! une poignée d'hommes! les autres rêvent comme des ambitieux... en mufles.

L'AMBITION

C'est leur espèce d'énergie, leur *petit courage* si tu veux, qui leur fait me demander à moi, l'Ambition, ce qu'ils ne peuvent attendre de la Force.

LE COURAGE

Mais moi le *Magnifique*, ils ne m'ont pas, je leur fais la nique, je me réserve pour les grands héros, je choisis mes lutteurs, et ceux que j'honore d'une récompense, la méritent. Je suis le Tout-Puissant. J'ai l'horreur de la Faiblesse!

LA FAIBLESSE, *très douce.*

Merci... J'ai pourtant mon charme... Les femmes et les enfants me ressemblent... on m'accable toujours sans cesse et sans répit... je suis une faible force. Personne ne me défendra-t-il?

LA MALADIE

Si moi!... Qui donc ici ose dire qu'il est une Puissance, plus forte qu'une autre Puissance! Qui donc ici ose se croire une force supérieure à une autre force? Toutes les forces sont des faiblesses! Ma faiblesse peut en une minute vous anéantir tous, les plus forts entre les plus forts... Quand la Maladie sévit... Tremblez!!

LA BONTÉ.

Bravo! Bravo! La Maladie! bien parlé!

LA JALOUSIE

Ah! la Maladie! parbleu! Elle sait qu'on ne peut lutter avec elle! Elle a beau jeu! pas difficile de clore tous les becs avec de la fièvre en bouche... C'est un succès facile.

Elle n'a qu'à paraître, elle détruit tout sur son passage, tu penses si elle inspire de la crainte et de par cela du respect.

Oh! pouvoir comme elle entrer en sourdine, invisible et sournoise, et démolir anonymement tout ce qui vous gêne... toutes les joies des autres... tous leurs espoirs, tous leurs efforts, tous leurs buts... tous leurs résultats et ne laisser que des choses ou des êtres défigurés ou morts, là, même

ou l'insolente Beauté a passé, ou la Chance s'est montrée, protectrice.

LA BEAUTÉ

Bave, ma vieille, bave, moi la Beauté! que tu le veuilles ou non, je renais de mes cendres, je suis le Renouvellement éternel, l'Impérissable, la Consolatrice et la Grande! *Je suis!*

LA JALOUSIE, *vulgaire.*

Ta bouche, bébé... Tu ne trouves plus rien à te dire. C'est dommage.

LA CHANCE.

Mais pourquoi veux-tu du mal à ceux que nous protégeons? Pourquoi souffres-tu du bonheur et des joies des autres.

LA JALOUSIE, *honteuse.*

Parce que je trouve injuste que les uns soient privilégiés et que les autres soient oubliés... voilà.

LA CHANCE.

Menteuse! Sournoise! Avoue donc que tu penses plus à ta détresse personnelle qu'au mauvais partage d'autrui... Tu es furieuse *d'être peu* et de

là vient ta fureur contre tout ce qui te dépasse en beauté, en esprit et en force! Tu es l'aveu même de l'infériorité... tu sautes au cou de la Haine.

LE PLAISIR, *blagueur.*

Demandez la Jalousie ou le Collier de la Haine!

LA GUIGNE.

Bravo!... très drôle! Conspuez la Jalousie! Non, mais entendez-vous cette chipie qui ne veut que des privilégiés et pas des guignards! Mais que deviendraient mes *engagés involontaires?*

LE PLAISIR, *vulgaire.*

Tu en as de bonnes! As-tu fini de te foutre de nous?

LA GUIGNE.

Faut bien s'amuser un peu, mon vieux Plaisir!

LA BONTÉ.

Oui, mais si possible, pas aux dépens des autres. Voyez-vous, au fond, toutes vos querelles sont puériles, inutiles et sans résultat, toutes vos luttes entre puissances sont grotesques, vous

êtes créées exclusivement pour servir de cortège à la vie.

La vie est la tête de votre régiment et vous êtes le corps de la vie, vous ne pouvez rien sans elle, elle ne peut rien sans vous, entendez-vous les unes avec les autres!

Demandez à la raison, d'équilibrer vos faiblesses, vos responsabilités et vos forces.

Que les bonnes puissances agissent davantage que les mauvaises, qu'elles trouvent leur énergie active dans le vouloir bienfaisant de donner à la vie une cour digne d'elle.

Que l'amour répande la parole d'indulgence et de fraternité, qu'il enseigne aux mauvaises puissances l'inutilité de combattre, qu'il apprenne aux mauvais instincts ce qu'attendent les hommes de leur passivité généreuse, qu'il y va de l'honneur et du bonheur de la vie.

LA VIE.

Oui, faites cela pour moi, mes enfants...

L'AMOUR.

Mazette! en voilà une mission! démolir le mensonge, l'orgueil, l'hypocrisie, la haine, la

colère, la luxure et les cent autres, sans compter l'indomptable égoïsme.

LA BONTÉ.

On ne te demande pas de les démolir, on désire que tu les instruises.

L'AMOUR.

Tu crois donc que c'est à l'ignorance que revient la faute de tout?

LA BONTÉ.

Absolument!... On civilise les instincts comme on civilise les hommes. A chaque naissance, Dieu précipite la vie avec son cortège sauvage... La vie éduque bien peu à peu les gens de sa suite... mais elle ne peut faire tout, il faut l'aider, de là le proverbe : « Aide-toi, le ciel t'aidera... » Et si peu d'humains le comprennent, qu'ils attendent tout, sans rien faire pour cela.

L'AMOUR.

C'est vrai! ils sont si fous, les hommes d'en bas. Dieu leur donne à tous ou presque tous, des yeux qui voient clair, des oreilles qui entendent, une bouche qui goûte, des mains qui touchent, un nez que les parfums impressionnent, un cerveau

sain où les images les plus belles viennent se fixer, une facilité d'improviser, de penser, de créer, d'admirer, de chanter, d'exprimer leurs tristesses et leurs joies par des rires ou des larmes; ils ont à leur seule disposition une volonté qui, sans aucun effort, les aide à marcher, à s'asseoir, à se lever, à courir et tant d'autres privilèges, un cœur qui, sous l'apparence d'un muscle vulgaire, leur donne la dose qu'ils peuvent supporter de sensibilité divine.

Eh bien! crois-tu qu'ils apprécient tout cela? Que non!

Ils ne se disent heureux qu'avec un stock d'articles secondaires pour lesquels ils se battent tout le long de leur existence! Et la mort arrive qui leur donne la grande et tardive leçon... C'est elle, la bavarde mystérieuse qui ne les emporte qu'après les avoir forcés à rire d'eux-mêmes... et les avoir obligés à convenir du mauvais usage de leurs dons et de leur temps.

LA BONTÉ, *à l'Amour.*

Oui, s'ils vivaient mieux, ils mourraient mieux.

L'AMOUR.

Oui! mais les hommes confondent les buts de

leurs efforts! Ils entendent la vie autrement que Dieu ne l'a comprise... ils appellent devoirs ce que Dieu appelle des offrandes naturelles et mettent de l'orgueil là où Dieu n'a voulu que de l'amour

DIEU, *s'animant tout à coup.*

Oui... Les humains sont des mufles!

LE SENS PRATIQUE.

Si on les exterminait?

DIEU.

Tu blagues! ce serait la fin du monde.

LA RAISON.

Alors quoi.

L'IRONIE.

Qu'on les décore!

DIEU, *inquiet.*

Nous n'avons plus de croix au ciel!...

TOUS.

Descendons en chercher chez Loubet!!!

LA VIE, *qui fait vibrer un sifflet strident.*

Brrr, brrr. Vite! vite! le Métro de la voie lactée qui passe...

En voiture, mesdames, en voiture!

Rideau.

C'était la fin du premier tableau qui fut accueilli froidement... Maurice Roval ne revint pas s'asseoir pour écouter le second ni le troisième, et nombre de gens l'imitèrent, de sorte que le fumoir et la salle à manger furent envahis au détriment du salon où l'on ne s'amusa pas de la soirée.

La pauvre soirée pure de Mme Sudet! Quel four!!!

CHAPITRE III

Il était une heure et demie du matin quand Roval descendit l'escalier de Mme Sudet, accompagné de Meridione.

Rentré chez lui, il repassa et fixa dans sa mémoire toutes les attitudes des pantins qu'il venait de frôler, et se promit de les tracer d'une plume alerte, fantaisiste et sûre dans sa prochaine comédie... Tous feraient « un cavalier seul » dans le quadrille des mœurs contemporaines qu'il se proposait d'écrire prochainement, et comme la maison lui restait ouverte, il avait la partie belle pour détailler et peindre à son aise, de face, de profil, et surtout de revers ces gens d'un monde qui heureusement se trouve être plus Parisien que Français.

Roval se déshabillait avec des gestes lents

d'homme absent, préoccupé... l'habitude seule le faisait mettre avec un ordre parfait ses vêtements sur les dossiers des deux chaises placées au pied de son lit... L'habitude aussi le fit se placer devant sa glace pour y chercher la facilité de déboutonner plus vite son faux-col, mais le geste se fit prompt et parfait sans que ses yeux fixés, sans voir, sur le miroir, aient eu besoin de guider ses doigts. Evidemment une image préoccupait son cerveau... ses yeux démesurément ouverts, cette fois, indiquaient l'inquiétude, l'effort de pensée, son front se plissait... le souvenir d'Esther Renot passa radieux, mystérieux et troublant...

Il s'assit et resta dix bonnes minutes la tête plongée dans ses mains, avant de commencer le déboutonnage de ses vernis... et pendant qu'il faisait sa courte toilette de nuit, il pensait à ce que Meridione venait de lui dire en voiture.

— Oui, avait conclu Wladimir, Esther Renot c'est une sorte d'encyclopédie des tares humaines, elle les connaît toutes, elle les devine, elle les sent, et c'est un don effroyable chez elle de pressentir, de deviner très vite l'intérieur intellectuel et sentimental des êtres. Elle est précieuse, allez...! Mais ce flair surprenant la désole parfois, car il lui

refuse des illusions qui, souvent, lui seraient indispensables.

Elle méprise trop l'humanité, pour lui en vouloir.

Elle regarde doucement les infériorités morales des êtres avec la même pitié silencieuse que celle qu'elle ressent devant des sourds, des aveugles ou autres atrophiés physiques.

Pour elle, les mufles sont irresponsables quel que soit le degré conscient qui les fasse agir.

Les fous ne sont-ils pas conscients à leur façon? On ne les en plaint pas moins, n'est-ce pas?

Il y a certainement en elle plus de mépris et de pitié que de charité.

Et pourtant, elle est bonne et si indulgente surtout. Est-ce parce qu'elle sait et que ses yeux sont des baies énormes s'ouvrant sur le jardin de la vie et de ses dépendances?

Femme de théâtre par accident, elle est en butte aux jalousies, aux critiques, elle n'a jamais, pris ni le plaisir, ni la peine d'en vouloir à quiconque lui fit du mal. Ses ennemis mettraient moins d'ardeur à l'attaquer s'ils savaient que la femme qui reçoit leurs coups les pare avec de grands signes de croix et des : « Mon Dieu, pardonnez-leur quant à moi et quant aux autres... »

Elle passe au milieu de la bande sauvage, huée par les uns, embrassée par les autres, illuminée de sa philosophique et savante indifférence.

— Ah! les femmes! les femmes! soupira Roval, l'électricité éteinte, et confortablement glissé dans son lit, quelles boîtes à surprises!

Qui peut deviner une âme intéressante, un esprit personnel, un cœur douloureux, à cette Renot rieuse, facile, à la chair parée et parfumée de courtisane-actrice qui ne semble montrer, dans la tenue qu'elle affiche, que le désir d'être jolie, de plaire et d'aimer...

— Ah! frétilla-t-il, nerveux, agité, cherchant une place fraîche dans son grand lit, que je suis curieux de sa réponse, curieux d'elle aussi... Et il s'endormit, las, le cerveau tendu, la bouche sèche, les nerfs brisés.

Il était dix heures du matin quand le valet de M. Roval ouvrit les rideaux et donna dix minutes de grand air frais à la chambre de l'homme célèbre...

Celui-ci bâilla, se tira en long et en large et présenta enfin à son larbin une face luisante, graisseuse, mal peignée, aux yeux gonflés et bouffis, une bouche pâteuse et mal odorante de bon viveur... le tout sortant du col d'une che-

mise de nuit de soie rouge, salie et froissée par la sueur de plusieurs nuits...

Comme le valet de chambre lui présentait son courrier, ses yeux et son nez furent frappés par une écriture féminine dont l'enveloppe portait les initiales E. R. enveloppées d'un parfum pénétrant de violette...

Maurice ouvrit la lettre fébrilement et lut :

« Cher grand homme,

« Mon Dieu, mon Dieu, quelle drôle de lettre vous m'écrivez! Vous me dites : « Je sens que si vous m'aimez, je ferai un chef-d'œuvre! »

« Mais pour le chef-d'œuvre, me voilà forcée de vous « aimer », cher ami... Pensez donc! Un chef-d'œuvre!!... je me dévouerais pour moins! Vous ajoutez : Voudrez-vous... pourrez-vous m'aimer?

« L'amour nous permet-il de diriger notre vouloir et notre pouvoir?

« Et puis, êtes-vous certain de ne point vous tromper quand vous terminez par : « Je vous aime d'un amour fou! fou! »

« Si vous disiez, je vous désire d'un désir fou, fou, ne serait-ce point plus justement expliquer l'état de votre corps, l'ébullition de votre cerveau?

Ne confondez-vous pas « *La Plaisance* » comme disait ma très vieille grand'mère, avec ce sentiment rare et introuvable qu'on appelle *l'amour?*

« Voudrais-je vous aimer?

« Ah! certes oui!

« Pourrais-je vous aimer?

« Demandez-le à votre conscience... voulez-vous? et apportez-moi vous-même sa réponse.

« Votre toute dévouée,

« ESTHER RENOT. »

Maurice Roval relut plus de vingt fois ce billet. Ah! comme c'était bien d'une femme, pensait-il heureux, mis en belle humeur par les premières phrases prometteuses de la lettre.

Les interrogations récalcitrantes de la suite lui semblèrent simplement moqueuses... d'une raillerie de femme renseignée, voilà tout, sur la politesse, hypocrite précurseur de la parodie de l'amour; il n'y vit rien d'autre qu'un consentement maniéré... et déguisé, soit par pudeur, soit par manœuvre savante... Même il s'amusa follement de la toute dernière phrase :

« Pourrais-je vous aimer?

« Demandez-le à votre conscience et apportez-
« moi vous-même sa réponse... »

La conscience de Maurice n'avait aucune raison de ne pas le trouver le garçon le plus charmant du monde... spirituel, aimable, pas gênant, pas embêtant avec les femmes, généreux, des muscles, de quoi être l'amant le plus serviable... il lui sembla qu'il ne risquait pas grand'chose en s'avouant un délicieux compagnon, un aimable partenaire aux jeux de Cupidon, sans compter tout le plaisir d'orgueil qu'il devait y avoir pour une femme à être choisie entre toutes par l'homme le plus à la mode de Paris... qu'est-ce qu'une femme pouvait exiger de plus?...

Tout ceci classé en un clin d'œil dans le coffret mental de ses indulgences plénières, il écrivit d'une main sûre et tranquille la réponse suivante, qu'Esther Renot reçut vingt minutes plus tard, portée qu'elle fut par son valet de chambre au domicile de la comédienne :

« Ma bonne et ma belle! Merci! merci! Je vous devine toute à moi... Quelle joie, chérie!

« O muse adorée, c'est du désir et de l'amour que ma conscience vous portera ce tantôt vers trois heures, à l'heure où vous êtes seule... Je vous baise les mains.

« Votre impatient,

« MAURICE. »

Deux heures et demie... Esther Renot, belle à damner un saint, attend Maurice Roval.

Depuis midi trente, toute une véritable science de maquillage, d'arrangements, de petits soins est mise en branle, pour réparer des ans le déplorable outrage.

Le teint est laiteux et rose, le cou si rond, si lisse et si blanc, est dégagé de ses encolures hautes et raides habituelles.

Un froufrou de mousseline de soie et de dentelle ennuage le cylindre de chair où se pose la tête sérieuse et triste pour l'instant d'Esther Renot seule, c'est-à-dire libre! affranchie de ses grimaces.

Ses lèvres sont douloureuses.

Sous le rouge du fard ses dents brillent... brillent... et sont avec ses yeux les points vivants, lumineux de ce visage composé, de bête humaine.

Quels yeux! ses jolis yeux bruns, dorés, des topazes brûlées... brûlées par la vie, par les larmes, les regrets des choses... des êtres... les regrets de tout, des jolis yeux fiévreux de femme... femme!

Son corps mince et souple serpentine dans une gaine plissée et soyeuse de mousseline blanche qui traîne longuement à terre sur les tapis. Un

manteau de chambre, sorte d'étole en vieille soie japonaise, vert nil très pâle et richement brodée de fleurs de pommiers, donne à sa silhouette de blonde dorée, un éclat de fraîcheur, de jeunesse d'une tonalité pâlie, effacée... très effacée... éloignant sa personnalité humaine. C'est une apparition plutôt qu'un réel...

D'un geste lent, elle étale sur ses mains fanées, un liquide blanc et parfumé qui, remplissant les petits sillons creux de la peau vieillie, lui donne l'aspect uni et pâli des chairs fraîches et jeunes... des mains de vingt ans! aux ongles d'émail aux paumes parfumées étrangement qui volatilisent à chaque geste une bouffée de fleurs...

Toute prête, toute parée, elle arrange les stores de sa grande fenêtre à colonnade... tamise la lumière, qui, grâce à différents rideaux, habilement combinés, laissent filtrer un jour très doux.

Elle arpente sa grande chambre aux tentures émeraude pâlie, aux épais rideaux de velours blanc frangés d'argent, aux meubles blancs, au plafond blanc... s'arrête devant l'immense lit tout recouvert de satin blanc et de dentelles, fouille doucement sous un oreiller... remet les dentelles en place... pousse un long soupir et passe s'installer à côté, dans son boudoir.

C'est là qu'elle recevra Maurice Roval.

Ce boudoir, c'est son coin préféré, elle y vit; c'est la plus petite pièce de la maison, les murs tendus de soie vieux rose ne sont guère égayés que par les portes à glaces biseautées. Quelques vieilles gravures coloriées animent deux pans des murailles, une console blanche Louis XVI est encombrée d'objets de toilette en cristal et or, des peignes, des brosses et mille autres petits bibelots de toilette féminine sont là, brillant de leur écaille luisante ornés du grand chiffre d'or; des tabatières rares, émaux, peintures, gemmes, boîtes anciennes diverses, miniatures entourées de perles, sont semées sur une petite table servant de bureau. Des fauteuils, des sièges en panne vieux rose, passée, mangée par le soleil que des rideaux amples de mousseline ivoire tamisent mal.

Sur la cheminée, le portrait de la mère d'Esther Renot, puis celui de Pierre... le fils de la comédienne, au milieu desquels trône une jolie pendulette ancienne en marbre gris moucheté, aux bronzes délicats du XVIIIe siècle.

Des gerbes de lilas blanc dans tous les coins, prodiges des serres. C'est la fin de décembre, le feu pétille, et chante dans la baie de la cheminée,

mais le temps se couvre, il est à peine trois heures et la nuit descend déjà, endeuillant tout!

Esther Renot tourne les petites lampes électriques, la pièce s'éclaire d'une lueur rose des abat-jour, et sa beauté s'y chauffe de tons d'or admirables de lumière et de feu.

Un grand coup de timbre la fait tressaillir toute... On lui apporte une carte : « Maurice Roval, homme de lettres »...

— Faites entrer.

Et fébrile, quoique attendant discrètement la sortie du valet de chambre, il se jeta sur les jolies mains blanches à fossettes et les baisa comme un fou!!!

— Alors, fit-elle gracieuse, on est venu causer avec la dame de ses pensées?

Quels mensonges vient-on lui raconter?

Il s'assit aux pieds d'Esther et commença :

— On vient lui dire qu'on l'aime... et sur un sourire incrédule d'Esther il se reprit : Qu'on la désire, si vous aimez mieux...

— Oui, j'aime mieux, déclara-t-elle très douce...

— On vient lui dire, continua-t-il, emprisonnant la taille d'Esther de son bras vigoureux, on vient lui dire qu'on ne pense plus qu'à elle, qu'on

a souhaité tout le jour d'hier et cette nuit, d'être aimé de la plus belle, de la meilleure et de la plus intelligente des femmes.

On vient lui dire qu'on attend de sa tendresse la collaboration mystérieuse qui fait d'un poète amoureux, un poète de génie.

On vient lui dire : Soyez l'amante, l'amie, la sœur, la mère, soyez tout, soyez toutes... On demande encore à la dame...

— Mais je crois que c'est assez, interrompit Esther d'une voix lente, on ne peut vraiment rien lui demander de plus?

Il la regarda, surpris du son changé de sa voix, surpris de ses yeux railleurs et douloureux, il devint intimidé, gêné, silencieux, puis tout à coup sottement : « Vous ne me croyez pas, Esther?

— Mais si, mais si, clama-t-elle, riant soudain avec éclat et si nerveusement que ses yeux en devinrent tout humides...

Pleurait-elle de son rire?

Riait-elle de ses pleurs?

Maurice Roval quoique attentif ne le sut jamais.

Câline, elle lui passa très lentement ses mains sur sa tête brune, aux boucles lourdes.

— C'est entendu, fit-elle, je serai la belle, la bonne, la subtile, l'intelligente, l'amoureuse, l'amie, l'amante et la sœur... C'est bien tout ça n'est-ce pas?... mais votre *omnibus* de cœur que va-t-il me rendre?...

— C'est vrai, au fait, pensa Royal...

— Mon omnibus de cœur comme vous dites, vous rendra les soins dévoués en amitié loyale et sûre, en amour sincère, tous les bonheurs qu'il vous devra...

Et tout à coup, devenu grave, il se mit debout, arpenta la chambre, les mains dans ses poches, comme dans ses grandes discussions et, très haut :

— Mais ma chère, si vous croyez que je n'ai pas soif d'une femme, d'une vraie femme, qui soit autre chose qu'une de ces mondaines qui viennent violer mon domicile dans l'espoir d'être l'héroïne d'une pièce ou d'un roman ou bien encore, une de vos camarades avec lesquelles on dort, moyennant un bout de rôle, et qu'on lâche dégoûté quinze jours après!...

— Alors, dit tranquillement Esther Renot, pour moi aussi notre mariage sera court...

— Comment cela? Que voulez-vous dire?

— Mon Dieu, vous savez, moi, j'ai l'habitude,

mauvaise je le sais, de raisonner tout; or, vous êtes épris de moi et venez me demander de vous dévouer une collection rare et précieuse de sentiments.

— Oui... eh bien après?

— C'est dans un but, n'est-ce pas?

— Un but?... mais un but très naturel, celui d'être heureux.

— Je vous accorde *votre but*... Moi, j'en ai un autre.

— Lequel?

— Comme je ne crois pas au bonheur par l'amour, je cherche, moi, le bonheur par le travail, or, mon travail a aussi un but : le succès.

Je me reconnais donc le droit honnête, loyal raisonnable même de vous dire : Eh bien, c'est entendu : à vous ce que vous attendez de moi; à moi ce que j'attends de vous : des rôles, c'est-à-dire le succès, la gloire!

Il regarda Esther interloqué.

— Mais vous finirez bien par m'aimer...? Moi, j'ai commencé... vous suivrez?

— Oui, si vous aussi êtes bon, intelligent, aimant, tendre, l'amant, le frère, l'ami, le père... vous avez des chances...

Il la vit souriante, un brin mélancolique, mais

surtout railleuse... il comprit et répondit mi-comique, mi-sérieux :

— Je ne pourrai jamais être tout cela!

— Ah! je le sais bien... Aussi ne vous le demanderai-je pas, fit la comédienne en lui tendant tristement la main, il en profita pour l'attirer toute vers lui, enlaçant d'un bras ses épaules, de l'autre ses reins ondulants, cherchant ses lèvres qu'elle ne refusa point et profondément troublé par un interminable baiser il murmura :

— Méchante... aimez-moi, dites?

Il aperçut soudain le visage d'Esther bouleversé, tout pâle...

— Qu'avez-vous chère amie?

— Rien... rien...

— Mais si... vous êtes souffrante?

— Non... je suis très émue... C'est tout...

Il fut touché, attendri et la reprit follement dans ses bras et cette fois il la sentit trembler de volupté...

— Quand... quand? souffla-t-il à son oreille?

Lui échappant, elle se reprit vite.

— Plus tard, plus tard... je vous dirai... bientôt... soyez sage... calmez-vous, de grâce...!

Il appuya quelques minutes son front à la fraîcheur du vitrage.

Quand il fut calmé, il prit congé d'elle, très tendre, très heureux, très doux, il lui baisa les yeux.

En signe d'adieu :

— A bientôt, mon aimée... vous m'aimerez... vous m'aimerez, vous verrez!

CHAPITRE IV

Il était cinq heures. Puisque Roval était dans le quartier de M[me] Sudet, il en profiterait pour lui faire sa visite de digestion, ou déposerait sa carte en cas d'absence.

Comme il avait besoin d'air et de fraîcheur, il irait à pied.

Il alluma son cigare, remonta le col de son pardessus, mit ses gants et arpenta les voies qui, du boulevard Haussmann, le mèneraient à la place Malesherbes.

Pendant tout le trajet, il pensa à Esther Renot :

— Au moins, celle-là savait ce qu'elle voulait, elle avait la franchise de ses pensées et de ses actes.

Il était bien évident que ce n'était pas une raison parce que *lui* était épris d'elle, pour qu'*elle*

le fût de lui. C'était bien net. Elle voulait de lui la joie du succès, lui, voulait d'elle, la joie des sens. A lui de refuser ou d'accepter le marché, car c'était un marché. Comme ce mot « marché » lui déplut, il réfléchit... réfléchit... et trouva nettement que tous les actes de la vie sans exception étaient des marchés! Alors? pourquoi se froisser d'un geste qui, à force d'être habituel, devenait naturel... Ah! quand on réfléchissait! mais voilà, on s'en donnait si peu souvent la peine!

C'était pourtant vrai que nous n'atteignons aucun but sans faire un ou plusieurs marchés... Maurice Roval prenait un vrai plaisir à sa promenade, amusé qu'il se trouvait être par des pensées qu'il multipliait, discutait, réfutait.

— Mais, trouva-t-il soudain, le bon Dieu lui-même nous fait un marché du Paradis! Et la longévité? *Tes père et mère honoreras afin de vivre longuement...* échange de bons procédés, contre une vie longue? marché!! On échange tout! tout! tout! même des insultes, des gifles, des cartes et des compliments, conclut-il comiquement.

Etait-ce drôle, il lui avait suffi de connaître un peu cette Esther Renot, pour que déjà, il lui doive quelques pensées, nouvelles pour lui.

— Elle est intelligente, cette femme, elle sera

amusante à regarder vivre... Comme elle était jolie ce tantôt... se dit-il en entrant sous la voûte de la maison de Mme Sudet.

Il monta, sonna, et se fit annoncer.

— Entrez donc, monsieur Roval, cria du fond de l'appartement la voix de la maîtresse de maison.

Il pénétra, conduit par la femme de chambre, dans une chambre à coucher, envahie par un énorme lit au milieu duquel Mme Sudet était étendue.

— Malade, chère madame?...

— Non! très fatiguée de la soirée d'hier, voilà tout. Je me repose. Comme c'est gentil à vous d'être venu si vite me voir... Elle voulut se hausser sur ses oreillers, mais un mouvement qu'elle fit ouvrit largement le devant de sa matinée de soie crème... Ses seins se montrèrent.

Maurice Roval, galamment blagueur, lui dit, riant très fort :

— Attention! je vois vos gros coquins, madame Sudet!!!

Elle fit de gros yeux blancs lascifs...

— Ah! ils sont encore très doux, tenez (et elle lui prit la main) tâtez comme ils sont soyeux et lisses!!

Et Roval stupéfié, amusé, glissa non seulement une main, mais les deux dans ce gouffre de chaleur si généreusement offert.

— C'est rudement bon l'hiver, ces machins-là! fit-il.

Elle, riant aux éclats, les lui laissa tant qu'ils conversèrent — un bon quart d'heure — au bout duquel elle eut un joli geste qui sembla dire :

« Vous n'en usez plus...? »

Auquel il répondit par un poli : « Non... merci! »

Alors il prit congé d'elle, très cérémonieux.

Dehors, il formula quelques joyeuses appréciations sur cette *ancienne*, restée sensible aux jeunes gens et se promit de tirer un parti littérairement comique de cette exubérante commère.

Mme Sudet devait faire partie de sa série de vieilles encore galantes, oui... elle serait caricaturée dans : *Quand même et malgré tout!* cette fameuse pièce qu'il rêvait d'écrire quand les documents ne lui feraient plus défaut.

En rentrant chez lui, Maurice Roval écrivit l'emploi de sa journée; sa première visite d'amour à Esther Renot, la visite faite à Mme Sudet.

La fatalité voulut que, par une association

d'idées facile à son cerveau d'observateur et d'écrivain, il établit une parenté entre Esther et la mère Sudet.

Les quarante-trois ans inavoués de la première, les cinquante-trois ans de la seconde qui voulait les désavouer par une galanterie ridicule aussi... le poursuivaient, bien qu'il constatât les différences d'aspect des deux femmes.

Depuis l'autre soir, grâce à l'indiscrétion de Wladimir Méridione sur l'actrice, il savait aujourd'hui son âge véritable qui le gênait, l'ennuyait, mais qui, malgré tout, le laissait intéressé... curieux d'elle, car, sans qu'il s'en rendît compte, à sa curiosité d'amant venait de se mêler son terrible et mauvais désir habituel...! Quel dommage! pauvre douce et bonne Esther!

Elle pouvait chercher à mettre à l'abri des yeux de l'amant, toutes ses pauvretés, toutes ses tares physiques, toute sa défense, toute la fortification de ses efforts pour conserver son empire de femme, tout cela serait violenté, cambriolé, et pas d'une seule fois, d'un beau coup, non... lentement, sournoisement, adroitement, dans le silence des fatigues amoureuses, dans l'intimité des paresses... dont les entr'actes serviraient aux enquêtes!

CHAPITRE V

Quand après le départ de Roval, Esther Renot se retrouva seule, c'était l'heure à laquelle l'artiste prenait son repas du soir avant d'aller au théâtre.

Dans la grande et belle salle à manger remplie de tableaux, de souvenirs, attablée, le dos au feu clair qui pétille dans la haute cheminée moyennageuse en grès Muller, la tête d'Esther se profile sur le fond d'un immense dressoir à plusieurs étages allant jusqu'au plafond, et bourré d'une jolie collection d'étains anciens et modernes ainsi que de bibelots ciselés dans ce bel argent d'Amérique que les orfèvres vendent des prix fous.

Parmi les peintures, les dessins, les portraits du peintre Granié, se détache une jolie glace au

cadre de cuivre du sculpteur Carabin, qui reflète une admirable fontaine du même artiste, dernier succès d'une exposition des beaux-arts.

Dans les coins du fond de la pièce, des canapés larges, à grands coussins, suivent les pentes des murailles et font des asiles d'angles moelleux et confortables pour le repos et la conversation. A côté, sur une large table, ouvrage italien aux inscrustations d'ivoires, un grand vase de Gallé, des poteries de Massier, remplies de roses; aux murs, est appliquée une soierie Liberty d'un jaune très doux, sur laquelle se détachent harmonieux les ors des cadres.

Au plafond blanc, transformés en lustres, de très vieux brûle-parfums d'une ancienne cathédrale réfugient, dans le doré de leurs bois pendants, des ampoules électriques.

A l'autre bout de la pièce, en face la cheminée, indiquant l'entrée d'une serre, trois larges marches de chêne au haut desquelles deux grandes colonnes de bois tordu à feuillages dorés supportent deux importants archanges de bois ancien, ailés et drapés d'or, pieusement agenouillés et mains jointes, venus en droite ligne de chez un vieux collectionneur de Nuremberg. Par

terre, des céramiques tendres et des tapis d'Orient jetés un peu partout.

Une très ancienne bannière de damas rouge passé, brodée d'un beau saint Nicolas à tiare de paillettes et de perles, met une note claire et gaie au-dessus d'une porte.

Un portrait, souvenir de Gilette Norbert, la diseuse de chansons, flamboie en face des fenêtres aux lourds rideaux de velours alane.

L'exécution de ce portrait est amusante : de la pyrogravure coloriée, avec, dans le creux des yeux, en guise de pupilles, des topazes foncées qui jettent des flammes d'or et de sang quand on les regarde dans le beau jour de l'éclairage, et sous la tête pâle, tragique avec son auréole de cheveux roux, on lit :

> Elle se retourne et les regarde,
> La Soularde...

Le portrait est signé Gaston Secrétan et voisine avec des cires curieuses de Rosso et un groupe de Gracco le belge.

Assise dans son grand fauteuil, Esther Renot mange à peine, elle grignotte comme pour se débarrasser d'une corvée indispensable, et faire sa sieste un peu plus longue, étendue sur ces

coussins profonds qui, chaque soir, lui donnent une belle et bonne heure de repos avant la fatigue de ses trois actes.

Pendant qu'on lui sert son café, la femme de chambre arrange le petit coin d'angle, près du feu, et attend que madame vienne s'y étendre afin de l'aider à s'y loger confortablement.

On éteint la lumière et, une heure après, on vient lui dire que la voiture l'attend pour partir au théâtre.

Ce soir-là, après son dîner, Esther Renot ne dort point. Elle pense... pense... pendant que la flamme rouge du bois qui crie dans la cheminée éclaire joyeusement les lustres dorés du plafond blanc.

Elle pense à Roval, elle pense à elle, elle pense à la vie, à l'amour, à la mort, elle pense à tout.

Et la lueur du feu rougit fantastiquement la face pâle de la femme, la rend faunesque comme le masque vivant d'une damnée de l'enfer.

Elle rit... ses dents luisantes ont l'air de saliver du sang.

Les yeux deviennent deux rubis qui flambent, ses cheveux s'éclairent par mèches pointues voulant elles aussi couronner ce front tourmenté d'un diadème diabolique et c'est une figure de

martyre, modelée par Carpeaux, et une image vivante de possédée du XVe siècle...

Elle rit, car sa philosophie moqueuse lui fait se rappeler, doucement et sans rancune, l'égoïsme féroce, inconscient, passé à l'état d'habitude, de cet amoureux qui tantôt exigea d'elle tant de dévouement, de tendresse et d'amour et prit des attitudes presque désolées et tragiques pour arriver aux fins d'une aventure qu'il semblait considérer unique alors qu'il l'estimait si banale!

Quelle comédie!... quel comédien!... pauvres âmes!... pauvre vie!...

La jugeait-il donc si sottement pareille aux autres pour n'avoir pas pris la peine de quelques frais nouveaux? Ou était-il si semblable à tous, qu'il lui fût difficile de se singulariser?

Elle le savait sans cœur, était-il sans esprit? Non. Sa veulerie, qu'il avouait du reste, n'était qu'une autre forme de son égoïsme, cela le désobligeait de faire quoi que ce fût d'effort pour un autre.

On le prenait comme il était, donc il était ce qu'il voulait, voilà tout.

— Son mensonge en matière d'amour n'était pas une contrainte, mais une routine de phrases et de gestes empruntés à tous, un exemple suivi

pour s'éviter la peine de créer, d'enfanter une ruse personnelle.

Il mentait comme tout le monde... C'était moins fatigant...

Esther Renot se disait tout cela... sans qu'aucune amertume mauvaise ne vînt ternir ses jolis yeux intelligents. Son surprenant travail de divination se faisait lentement... se précisait... s'affirmait... elle pénétrait déjà le brouillard glacé de l'âme de son futur amant, et son cœur admirable en saignait déjà de pitié douloureuse : le pauvre homme!

Tout à coup, la clarté fut vive dans la pièce, une voix de femme dit : « C'est l'heure, madame », et Esther, vivement debout, jeta sa pelisse sur ses épaules, mit son chapeau et monta en voiture.

Une heure après, au théâtre, dans sa loge, causeuse brillante, même bavarde, enjouée et fleurie, elle faisait dire à un reporter malin : « Quelles perruches, ces cabotines! » Et débarrassée de son trac des premiers jours, elle fut, ce soir-là et pendant les autres représentations, une Parisienne exquise, tête de linotte incomparable avec, à la fin de la pièce, des sanglots de commande, causés par la volonté de l'auteur, ce qui faisait que personne ne s'émotionnait outre mesure de

ses chagrins de théâtre... car, hors de la rampe, on sait bien que toutes les actrices ne prennent rien de la vie au sérieux, sauf... les bijoux, les petits hôtels et les titres de rentes (après décès quand elles sont délicates). Et c'est la seule règle à laquelle on n'accorde pas d'exception,... demandez à la rentière d'en face.

Le lendemain matin, Esther fut réveillée par sa femme de chambre qui lui apporta une énorme gerbe de roses et une lettre :

« Bonjour vous... appuyez sur vos lèvres chacune de ces fleurs pour me rendre un peu les baisers qu'elles vous portent... et venez gentiment à midi déjeuner avec votre amoureux... très tendre, je vous assure...

« Si consentez, une ligne au porteur.

« MAURICE. »

Elle répondit :

« Avec plaisir, j'accepte, à tout à l'heure.

« ESTHER. »

Quand elle arriva chez Roval, elle trouva tout le petit rez-de-chaussée en fête, des violettes étaient mises partout, dans tous les coins, un petit couvert joliment dressé attendait l'aimée.

Une chaleur très douce était répandue dans l'appartement et quoiqu'il fût midi, les rideaux étaient tirés, la nuit faite, l'électricité allumée, des flambeaux éclairaient la table, fleurie elle aussi.

Esther fut amusée de l'idée de ce soir improvisé.

Il la reçut en un joli complet de drap blanc... laissant apercevoir une chemise de soie d'une couleur très pâle et, dans ce costume d'appartement, elle le trouva charmant... jeune surtout... effroyablement jeune... Elle se regarda dans le miroir et constata qu'elle aussi ce matin, ou plutôt ce soir, elle était bien jolie dans sa blouse de guipure toute simple avec sa jupe de velours liberty mauve garnie de chinchilla, comme sa jaquette et son toquet.

Elle fut contente d'elle..., lui aussi, car l'enlaçant doucement, il lui dit :

— Vous êtes délicieuse ce matin...

Et voulut baiser ses lèvres, mais elle se raidit et très calme murmura :

— Soyez sage, voyons...

— Oh! la femme froide, fit-il décontenancé...

Mais le valet de chambre annonça que madame était servie!!! et ils déjeunèrent librement, sans

être dérangés par la présence fâcheuse d'un domestique, Maurice ayant commandé chez Potel un admirable lunch froid, lequel tout servi sur la table évitait les allées et venues d'un serviteur.

Et elle fut exquise d'intimité, cette dînette, aimable et gaie, pleine d'un laisser-aller spirituel, agrémentée d'une causerie variée, sautant d'un sujet à l'autre, où l'art, les voyages, le théâtre, l'amour eurent leur part de critiques et d'analyses, et Maurice comprit l'enthousiaste admiration de Wladimir Meridione pour Esther quand il eut passé deux heures avec cette femme qui, en quelques minutes, savait être artiste, femme du monde, gavroche, triste, gaie, mélancolique, joviale, ironique, attendrie et douce, d'un esprit si souple, si varié, d'un cœur si sensible, si supérieurement humain surtout, mais douée d'une âme profondément amère, et, malgré tout, si assoiffée d'idéal, d'impossible! Elle était très compliquée... ou peut-être très simple, après tout...

Il l'écoutait ravi... la regardait surpris, attentif, puis tout à coup, il lui tendit un piège...

— Quel âge avez-vous, Esther?

Très lentement, les yeux bien dans les yeux, elle répondit :

— L'âge que vos sens me donnent ...

— Alors tu as dix-huit ans... car je t'adore, entends-tu, je t'adore...

Tout à ses étreintes, il ne vit pas la pâleur mortelle du visage d'Esther et ne se rendit pas compte de la piqûre aiguë qu'elle ressentit au cœur... encore une fois, elle constatait que c'était au printemps disparu... à la jeunesse d'autrefois... qu'allaient les désirs, et que cet homme, sous l'empire de sa bestialité de mâle jeune, idéalisait malgré lui les restes de son automne déjà roussi!

Lui, prit sa pâleur pour une des transfigurations de la volupté, et son orgueil fut radieux de la bouleverser ainsi...

Elle se remit très vite... et d'une voix de sœur, très douce, elle dit : « Soyez raisonnable, Maurice... » et lui prenant la tête à deux mains, elle l'embrassa sur le front, sur les yeux comme un petit enfant... comme son fils.

Il fut très troublé de cette caresse si simple, impressionné de la douceur de ces mains maigres et fines sur son front d'homme... sa mère autrefois l'embrassait de la sorte, il se le rappela et soudain devint très timide avec cette femme qu'il aurait volontiers violentée cinq minutes avant...

Puis, comme une petite gêne se faisait entre eux, il dit, très soumis :

— Quand serez-vous à moi, mon aimée?

Le premier jour de l'an! sourit-elle!

— Dans trois jours? Vrai, bien vrai, ce n'est pas une fausse joie ?

Et redevenu à son aise, il sauta, gambada comme un collégien, puis tout à coup :

— Mais pourquoi attendre ces trois jours?... Pourquoi cette date fixe du 1er janvier? pour mes étrennes, fit-il, riant très fort.

— Non, non, c'est pour mieux me rappeler la date de nos amours... plus tard quand vous m'aurez lâchée... à chaque 1er janvier, je me souviendrai que... voilà !

Maurice rieur, lui demanda si elle avait dans tout cette manie du point de repère...

— Certainement! fit-elle, j'ai une mémoire affreuse, et si je n'étais pas née le jour de la Toussaint, je ne saurais jamais quand est mon anniversaire.

— Et moi qui croyais que vous alliez me faire attendre des semaines et des semaines, en voilà une joie, ma bonne Esther!

— Vous faire attendre?... Pourquoi?

— Je ne sais pas, moi; tant de femmes se figurent qu'en nous faisant poser nous les estimons davantage.

— Elles ont bien tort! fit ironiquement Esther!

Ils rirent tous les deux...

— Elles prennent cela pour de la pudeur.

— Oh, la pudeur, mon cher Maurice, quand on fait du théâtre, on la met tellement à l'épreuve, la pauvre, qu'elle n'y résiste pas...

— Comment cela?

— Mais dame? pensez-vous qu'on puisse simuler tous les soirs les joies et les douleurs de la vie et de l'amour (et cela devant quinze cents personnes?) sans avoir consenti à mettre « la Pudeur » dans sa poche.

Est-ce que la foule ne nous demande pas de lui simuler le plus vraiment possible les sentiments et jusqu'aux gestes de la passion humaine? Ne donnons-nous pas en spectacle notre premier frisson, jusqu'à notre ultime et suprême masque de volupté.

Est-ce que la foule, avec ses curiosités sadiques des joies et des douleurs chez les autres, est autre chose qu'une femelle obscène, cachant avec des mots complices d'art et de littérature, ses désirs louches de voyeuse hypocrite.

Mais tenez, cher ami, vous-même... vous n'aurez plus de surprise avec moi... vous me retrouverez dans vos bras telle que vous m'avez vue

dans ceux de tous les comparses qui m'ont donné la réplique au théâtre, et pensez que le voyou du poulailler, moyennant ses vingt-cinq sous, est aussi renseigné que vous... Notre métier, c'est de nous montrer sous tous nos charmes; notre but, de plaire, alors?...

— C'est vrai, pourtant, fit Maurice... mais l'art est si pur lui-même qu'il est toujours pudique. « Tout est pur pour les purs! »

— Oui, mais l'art du théâtre est dégradant, affirma Esther!

Quel autre art consent aux promiscuités que le nôtre exige!

Toutes ces femmes en extase sensuelle dans les bras, sur les poitrines de tous ces hommes plus ou moins propres, plus ou moins sains, toutes ces bouches qui se frôlent, se baisent parfois... toutes ces haleines qui se respirent et se mêlent... toutes les odeurs humaines mêlées au maquillage de ces êtres en sueur... tous ces relents d'animaux bien ou mal lavés... ah! non... non... C'est une atmosphère bien peu ragoûtante, et pourtant je lui dois les meilleurs moments de ma vie...

Maurice Roval était fortement surpris.

C'était la première femme de théâtre qui lui parlait de la sorte!

— Mais pourquoi vous êtes-vous faite comédienne, si vous souffrez tant que cela de la scène?

— Parce que si le théâtre n'est que le simulacre de la vie, la vie est tellement pareille au simulacre...

Que voulez-vous, tout me froisse, tout me choque dans l'existence, les gens se contentent d'être ce qu'ils sont et ne font aucun effort pour devenir meilleurs; la vanité, l'orgueil et l'ambition dirigent l'activité humaine, l'égoïsme plane sur tout cela, encouragé par la vertu à la mode « le muflisme », alors quoi? où réfugier son âme si elle est autre? Où courir? Où aller? Dans quelle contrée féerique, sous quel ciel abriter ses rêves? Je suis une femme, rien qu'une femme... et un beau jour j'ai décidé de partir... et j'ai pris mon billet pour le pays de la fiction... j'y suis, j'y reste et je m'y plais, vraiment, à la minute où mon cerveau planant dans la fantaisie, l'irréel, ne se soucie plus des affreux contacts — alors je m'oublie... et je donne à chacun des personnages qu'on me confie et même à ceux que je n'interprète pas, une âme fabriquée par moi, sortie de moi, et je me fatigue, et je m'épuise à

enfanter cette énorme, cette colossale famille de fantômes gais et tristes, car mon cerveau en couches perpétuelles, dépasse en ponte le ventre de la mère Gigogne!

Maurice Royal sauta sur l'occasion qui s'offrait si belle de sonder Esther sur cette maternité qu'elle cachait.

— Vous n'avez jamais eu d'enfant?... dit-il négligemment en secouant la cendre de sa cigarette.

Et comme carrément elle répondait NON, il n'insista pas, se promettant d'en savoir davantage une autre fois, mais si ravi de la prendre en flagrant délit de mensonge, ressentant une espèce de joie féroce d'inquisiteur.

Mais Esther dit, subitement changée, transfigurée, la figure claire et rieuse :

— Je ne suis pas venue pour vous raconter toutes mes « folies nerveuses » comme disent mes intimes... voyez, je vous rends morose et ce n'est pas cela que vous attendez de moi...

— J'attends tout de vous... j'aime tout de vous... je m'intéresse à tout de vous, répondit Maurice, mais je n'aime pas vous voir ces yeux mélancoliques de tout à l'heure... A présent ils

sont redevenus en paix... quelle mobilité a votre visage... c'est fabuleux.

Et comme il scrutait de très près sa figure mystérieuse, elle dit, comme très intéressée :

— Voyons, faites-moi visiter votre petit *home*.

Ils firent le tour des cinq petites pièces qui composaient le rez-de-chaussée de l'écrivain.

De la salle à manger aménagée par Maple, et faite de ce bois vert modern-style, employé beaucoup à Londres depuis dix ans, ils passèrent dans un tout petit salon sans style, encombré de bibelots, de meubles de toutes sortes, d'un goût discret et simple.

La chambre à coucher était la pièce à laquelle on avait accordé le plus de soins.

Le lit était une merveille ancienne, un beau et somptueux bois de la Renaissance italienne d'aspect très noble avec ses panneaux à multiples colonnes et son plafond sculpté tendu d'un vieux damas de soie rouge.

Le meuble était superbe, très riche, très large et très profond.

Esther l'admira avec de grands cris, ainsi que de très anciens panneaux arrangés en portes d'armoires ; la cheminée avait pour unique garniture une très décorative niche èn bois doré

sculpté de têtes d'anges et de treilles, abritant une antique madone en bois colorié, tout l'ensemble datait de la fin du XVIe siècle et était fort admiré des amateurs.

Aux murs, un velours rouge ancien était tendu qui donnait à la chambre un aspect chaud et sévère.

Les sièges étaient du même velours rouge.

A côté, le cabinet de travail du poète... pièce assez vaste, encombrée de fauteuils, de divans larges comme des lits, aux coussins gros comme des oreillers ; au milieu de la pièce, une énorme table bureau très en ordre... des bibelots d'écritoire très élégants ; aux murs, des originaux de caricaturistes et dessinateurs connus : Cappiello, Willette, Léandre, Ibels, Forain, Lunel, Faivre, etc... presque toutes les célébrités du *Courrier français*, et, sur la cheminée, une collection de toutes les jolies actrices de Paris... ainsi que tout autour de la grande glace reflétant des dédicaces des plus tendres jusqu'aux plus platoniques...

Esther les regarda, sans les voir, car Maurice qui s'attendait à ce qu'elle fît une remarque, fut déçu.

On passa dans le cabinet de toilette, il était

délicieux! tout tendu de cretonne claire avec des meubles laqués gris, une énorme toilette avec de nombreux flacons de cristal.

Une jolie cuvette d'argent (Louis XVI ainsi que son pot à eau), des bibelots déparcillés mais rares servant à remiser les savonnettes, les brosses, etc. reposaient leur élégance chère sur un marbre jaune veiné de blanc, venant d'un vieux palais romain. A côté, sur une autre table, un jeu de brosses, carapacées d'argent, et tout un attirail raffiné de petites inutilités coûteuses, mais qui, mises sous les yeux d'autrui, donnent à celui qui les possède, même sans s'en servir, un caractère d'homme élégant et très soigné.

Esther s'extasia sur la ciselure précieuse de la petite cuvette d'argent et du pot à eau qui la complétait, ainsi que sur les jolies boîtes anciennes abritant à présent des savons du Congo... elle trouva exquise la fraîcheur des tentures... mais elle demanda :

— Et votre lavoir? votre salle de bains?...

— Ah, voilà! il n'y en a pas, fit Maurice, mais j'ai mon tub... là dans cette armoire!!!

Et il montra rangé dans une sorte de haut buffet « le tub » où dix centimètres d'eau suffisent à l'élégance problématique de nos plus vernis et

de nos plus « smart people » qui se passent plus volontiers d'hygiène que de smokings!

— C'est une femme... hein, Maurice, qui vous a aidé de ses conseils pour installer ce joli coin-là?

Il crut à un compliment... et avoua qu'Adèle V... la célèbre danseuse, en avait choisi l'étoffe, les meubles et les bibelots.

— Elle a du goût, dit simplement Esther.

Mais elle pensa que, tout de même, c'était drôle cette manie de tant de jolies et luxueuses Parisiennes, de façonner un cabinet dit de toilette dans lequel on ne pouvait pas la faire!

Chez beaucoup de ces dames, on retrouvait les mêmes fanfreluches, les mêmes argenteries et les mêmes cristaux, etc. etc. mais le principal, l'unique utilité, le grand luxe très simple, la salle de bains indispensable, elles s'en dispensaient. Poursuivant ses réflexions, Esther dit tout à coup tout haut : « L'humanité est une bête qui sent diablement mauvais! »

Il répondit vite :

— Je suis absolument de votre avis et si on ne la parfume pas...

Esther rectifia :

— Si on ne la savonne pas surtout!

— C'est ce que je voulais dire, conclut Maurice.

— Je crois, affirma l'actrice, que ce qui sépare l'anarchie du bourgeoisisme n'est que l'épaisseur d'un savon...

Il se mit à rire et s'écria :

— Que voilà bien une idée de femme...!!! Mais il y a cent mille autres choses qui les séparent et que je vous expliquerai une autre fois, ma chérie...

— Possible, fit-elle.

Elle repassa dans le cabinet de travail, s'y arrêta et, s'asseyant devant la table :

— Alors c'est là qu'on fait les chefs-d'œuvre...? C'est là qu'on pense... c'est là qu'on vit... Puis comme elle regardait machinalement les papiers et les bloc-notes du bureau, ses yeux tombèrent sur un agenda à nombreuses feuilles et sur la couverture duquel était collée l'étiquette suivante : « Mon Journal ».

Discrète, elle ne l'ouvrit pas, mais demanda au poète s'il écrivait tout... tout... tout... dans ce petit livre, les choses... et les gens?...

— Oui, sourit-il.

— J'espère que vous n'indiquez que les initiales de ceux que vous couchez là-dedans?

— Soyez tranquille, chère amie, je leur donne même des sobriquets...

— Ah! choisissons le mien, voulez-vous?

— Si vous voulez!

— Vous m'appellerez... voyons, comment m'appellerez-vous?

Il chercha et trouva « PESSIMA », nom de l'héroïne d'une revuette de Redelsperger.

— Ça va! conclut Esther rieuse, est-ce que je pourrai lire dans six mois ce que vous aurez sur Pessima?

— Non, fit-il nettement, d'un ton sec, personne au monde ne feuillette mon journal... C'est mon jardin secret, non seulement j'y note les faits, mais je les commente, et...

— Mais, je n'insiste pas, cher ami, déclara Esther mi-sérieuse, mi-narquoise... Si les hommes n'avaient pas d'arrière-pensée... ce ne seraient plus des hommes! Un journaliste qui s'amuserait à avoir l'honnêteté élégante de ne jamais écrire sur quelqu'un que ce qu'il se sentirait le courage de lui dire en face, ne serait plus un bon, un véritable journaliste... car si vous demandiez à ces messieurs de monter vos escaliers, d'entrer chez vous et de vous dire entre quatre yeux les sortes de choses que paisiblement ils écrivent dans leur

solitude inattaquable, vous verriez s'il s'en trouverait beaucoup qui sonneraient à votre porte!

— Tiens, c'est curieux dit Roval, c'est un sujet qui m'a hanté lors de l'affaire de Mme Baumière, vous savez, cette jolie femme, mère de famille qu'un journaliste avait très légèrement traitée... et qui se vengea par un coup de pistolet, mal dirigé, blessant un autre que l'auteur de l'article; oui, je voulais me servir de cet abus pour en fabriquer un sujet de pièce ; le scenario fut terminé, présenté à Borel, qui le trouva dangereux en ce sens que c'était une satire directe contre la Presse, il me fit entrevoir les haines futures suscitées contre son théâtre... contre lui... contre moi... que la Presse avait toujours gâtés... et j'avoue que j'ai été un peu lâche... j'ai réfléchi et la chose en est restée là.

— Vous avez eu tort, Roval, les vrais artistes, hommes de lettres du journalisme, vous auraient su gré de fouetter une catégorie de gens qu'ils déplorent eux-mêmes et dont les succès de lecture se recherchent dans la diffamation, le mensonge ou la violence, et votre pièce aurait peut-être soulevé d'intéressantes polémiques, aidé à la purge d'une profession très noble, qui ne désire et ne devrait compter que des hommes fai-

sant de leurs plumes, des petits outils utiles à l'éducation des foules, mais maniés par des mains très propres... des doigts de gentilshommes.

— Ma chère amie, c'est très beau de risquer les morsures de quelques chiens, mais il faut compter avec le public, qui a des idées, des phrases toutes faites pour juger certains actes, certaines choses ; croyez-vous que, de prime abord, il aurait compris le but de mon œuvre, jamais de la vie ! Il aurait trouvé tout simplement que j'étais un ingrat, un mufle, de diriger mes flèches contre une corporation qui contribua en ne disant pas de mal de mes pièces à établir mon succès, mon nom et ma caisse !

Et notez que si j'avais eu, ou des fours, ou, pour toute autre raison, une mauvaise presse, on considérerait ma satire comme une vengeance, alors?

Que dans un mouvement de générosité humaine, je m'émeuve d'un abus, subi par les autres et que je crie : « En voilà assez, je vais vous défendre », on se dira : « Mais qu'est-ce qui lui prend donc, de taper sur des gens qui ne lui furent qu'utiles. » On arrive à se perfectionner dans l'égoïsme et le muflisme, les routines, les vieilles phrases molles barrant la route du pro-

grès, de la course vers le mieux et vers le meilleur, et on laisse les gros assommer les petits.

Esther l'écoutait atterrée... ainsi c'était tout le courage d'un homme au cerveau supérieur, doué par Dieu d'un talent de pensée, poussé à la notoriété par un génie d'écrivain retentissant et remarquable, et c'était cette prudence lâche, cette peur du risque qui paralysait son grand devoir d'homme ! Aux yeux démesurément ouverts d'Esther, à sa figure bouleversée, il sentit son étonnement, son mépris, et, très humble, déclara « qu'il n'avait pas l'âme d'un apôtre, quoi ! que dans la vie, on avait besoin de tout le monde ».

— Parfaitement... murmura Esther, c'est pour cela qu'il est dommage qu'il existe des forts que les faibles ne rencontrent pas...

Il ne répondit pas, se sentant amoindri par cette confession qu'il aurait si bien pu éviter de faire... décidément on avait tort de causer sérieusement avec les femmes...

Mais Esther le sentant gêné, mal à l'aise, presque irrité, se leva et, mettant ses deux mains sur les épaules de Maurice, lui dit, câline :

— Je vous donnerai du courage, moi...

Au frôlement du corps de la femme, il oublia tout et, l'enlaçant, il l'embrassa éperdument...

Elle, très molle, très alanguie, le laissa faire sans se défendre cette fois, et lui rendit même un si long et si ardent baiser, qu'il en défaillit presque; alors elle murmura :

— Tu verras comme je te ferai bon!!! il faut que tu deviennes le meilleur, le plus noble, et le plus brave!!

Et comme trois heures sonnaient, elle prit congé de lui, devant être chez elle à quatre heures, mais, auparavant, elle le pria de trouver un nid discret, pour l'y recevoir le 1er janvier vers trois heures...

— Mais ici? fit-il...

— Non, jamais, ni chez vous, ni chez moi... ailleurs, là où les souvenirs des autres n'en seront point, ni pour vous ni pour moi...

— Entendu, dit Roval.

Et ils se quittèrent.

CHAPITRE VI

Rue de Monceau, 89... Une maison grise, neutre, d'une apparence tranquille et sage... à gauche et à droite de la voûte, un rez-de-chaussée meublé est à louer.

Roval les visite, se décide pour celui de droite plus cossu, moins froid, séduit par un vaste et clair cabinet de toilette qui s'ouvre par une porte près du lit...

— La chambre est bien... toute neuve, dit la concierge.

Le linge du lit presque élégant, avec ses broderies à jours aux draps et aux oreillers, en tout cas très blanc, une grande armoire à glace, un petit bureau de femme, un grand divan, des fauteuils tendus de soie claire, gaie, un tapis très beau, des jardinières aux plantes artificielles,

que Maurice déclare hideuses (une fleuriste arrangerait cela pour quelques louis et mettrait dans l'appartement une note de fraîcheur et d'élégance féminine).

— C'est bien, fit Maurice à la concierge, je vous loue ce local. Ce soir on y apportera des plantes que vous ferez mettre ici... là... et demain matin on viendra disposer des fleurs, car j'y viendrai avec ma femme demain... vers trois heures... nous habitons les environs de Paris et nous cherchons un pied-à-terre... des affaires nous appelant ici plusieurs fois par semaine...

Et comme il remit, en plus du loyer mensuel payé d'avance, un beau billet de cent francs dans la main de la portière, celle-ci eut l'air de prendre au sérieux toutes les explications données par Maurice... et déclara, la mine radieuse, que demain matin, elle allumerait un beau et bon feu qui attendrait Monsieur et Madame?...

— Au fait, Monsieur et Madame qui?...

— Durand, répondit Roval.

C'est étonnant ce qu'elle avait eu des Durand et des Dupont dans ce rez-de-chaussée!!!

Après s'être entendu avec la fleuriste pour l'entretien des corbeilles et des caisses à décorer, Maurice lui laissa deux cents francs d'avance,

pour que les fleurs fussent deux fois par semaine renouvelées dans l'appartement qui ne serait ouvert par la concierge que le matin naturellement... C'était bien compris n'est-ce pas? Pour la première visite d'Esther, rue de Monceau, il fit un choix de belles orchidées, d'azalées tendres et de plantes vertes de toutes sortes, puis, tranquille sur l'installation du *home* d'amour, il envoya un petit bleu à la comédienne lui en donnant l'adresse : il l'y attendrait... la première petite porte à droite sous la voûte... pas besoin de rien demander au concierge, Maurice la guetterait pour qu'elle n'attendît pas à la porte.

Le lendemain, Maurice arrivé le premier, rangea dans l'armoire à glace deux bouteilles de porto, des petits fours et... de l'eau de Cologne! Il avait pensé à tout!! Il fit le tour du logis, tout égayé par une floraison éclatante et attendit... A ce moment, il entendit une voiture s'arrêter devant la fenêtre du rez-de-chaussée et, à travers la guipure des rideaux, il reconnut la silhouette d'Esther descendant d'un fiacre qu'elle congédiait.

Il se précipita pour lui ouvrir et avant qu'elle eût le temps de sonner, elle était « chez eux »... il la devina plutôt qu'il ne la reconnut, car elle était voilée d'une dentelle crème très ouvragée,

d'un tissu très épais que nos jolies femmes appellent volontiers « la voilette de l'adultère ».

Très vite, elle ouvrit une porte et se trouva tout à coup devant le grand lit... Elle s'assit. Maurice un peu gêné lui défit son voile et son chapeau. Son ample manteau de drap noir, doublé de fourrures sombres abritait la plus souple et la plus lâche des robes... une vraie robe d'amour... facile à retirer avec son cabochon du col et celui de la ceinture pour toute fermeture. Elle était jolie, jolie dans ce crêpe de Chine gris, d'une simplicité, d'une ligne si noble avec ses mains blanches, ses doigts nus sans bijoux, ses beaux cheveux blonds encadrant sa tête si calme, si extraordinairement calme à cette minute, que Maurice en fut surpris... Avait-elle tellement l'habitude! ou cachait-elle son trouble? Elle sourit, ouvrit ses bras et dit : « Venez, Maurice... » d'une voix si étrange, d'une voix si extraordinaire, si chantante, si lointaine, si douce, une voix d'ombre... inoubliable!

Une angoisse, une émotion folle étreignirent Maurice à la gorge et sur le sein d'Esther il pleura, nerveux comme un enfant... puis soudain, cria :

— Mais sur quoi comptes-tu aujourd'hui, pour

te donner à moi? pas sur ton amour! tu ne m'aimes pas!!!

Et la femme répondit :

— Sur ta jeunesse... et sur ma volupté!!...

— Alors, viens, viens, souffla-t-il brutal, viens, et la poussant vers le lit, il la dévêtit fébrilement et la prit toute.

CHAPITRE VII

Il était six heures du soir quand Esther sortit du coin d'amour. Ah! le bon air froid et réparateur qui la secouait de sa torpeur alanguie, et de cet anéantissement délicieux résultant des caresses. Ah! le bon air froid qui lui rendait la paix du sang, le calme des artères, mais qui précipitait sous sa fraîcheur l'oubli des étreintes, en effaçait les souvenirs tout chauds, et balayait sous son onde des prolongations voluptueuses.

Ayant une bonne heure à elle avant de dîner, Esther rentrée chez elle en profita pour s'allonger, se reposer et rêver...

Etendue sur son large divan, elle repassa les amours de sa vie. Mariée à dix-sept ans, avec Philippe Renot qui l'épouse pour sa dot... gardant après son mariage une maîtresse qu'il a de-

puis des années, celui-ci déloge un beau matin, quittant le toit conjugal, laissant sa femme mère d'un petit garçon de cinq mois... Puis le divorce... la solitude dans sa famille, où elle se retire pendant quatre ans. Mère sans l'avoir voulu, femme sans l'avoir su.

Enfin, à vingt et un ans, son cœur souffre de battre insuffisamment, et le voilà tout prêt à prendre... le voilà « petit poisson » pour le premier pêcheur adroit... et l'hameçon est lancé un beau soir par un homme élégant, beau type du Nord, d'aspect correct, mondain, dont les assiduités sont discrètes, presque timides, dont les aveux sont très simples, très doux, très tendres, très loyaux surtout, semble-t-il, et la voilà émue, troublée... c'est le premier homme qui sache lui parler...

Si on s'épousait?

Plus tard,... pour l'instant il est trop pauvre et sa situation n'aura d'assise que par l'héritage d'une tante très riche et très vieille qui d'un jour à l'autre... Mais, en attendant la mort de la dame, le marquis de Blaye vit comme un gentilhomme, en faisant des dettes...

Cela n'empêche pas qu'Esther s'éprend de lui, qu'elle en est folle, et qu'un beau jour, elle quitte

sa famille, emportant son enfant, et va vivre à Paris dans un petit appartement de la Chaussée-d'Antin en compagnie de Bastien de Blaye. N'est-ce pas pour toujours...? Une fois la tante millionnaire morte, Esther ne sera-t-elle pas Mme la marquise de Blaye, n'est-elle pas traitée comme la fiancée de Bastien par tous les amis de son amant. Ne sont-ils pas adorablement heureux?

Pourquoi cet amour serait-il autre que ce qu'il doit être?... Treize mois après, hélas! Esther, un beau matin qu'elle s'est levée de meilleure heure, trouve le valet de chambre du marquis qui glissait dans la poche des habits brossés de monsieur une petite enveloppe parfumée arrivée par le tout premier courrier...

La lettre était d'une femme... et disait : « Quitte ta maîtresse, *puisque tu ne l'aimes plus*, ne sois pas dupe de ta générosité, la vie est trop courte pour faire des concessions éternelles à la conscience... »

Esther fut anéantie de chagrin et n'eut même pas la consolation puérile mais si soulageante, de voir son amant forger à son profit un mensonge consolateur, non, tout carrément, avec des politesses attristées, il avoua son détachement, l'indifférence qui, de jour en jour, s'accentuait pour



celle qu'il avait cru aimer toujours... et conclut par un : « Quelle chance, ma chérie, que nous ne soyons pas mariés, cela vous aurait empêché de chercher le bonheur ailleurs... »

On ne la mit jamais à la porte d'une façon plus courtoise...

Lancée dans un milieu de gens du monde, elle trouve des amis qui lui conseillent d'entrer au théâtre, elle étudie, mais sa famille et celle de son mari apprenant cette résolution, refusent de continuer à venir en aide à une femme qui, pour élever son enfant avec ses propres ressources, avoue tout haut le métier qu'elle va faire.

Tant qu'elle avait vécu avec de Blaye ils avaient fermé les yeux, et continué à lui verser leur petite pension, mais maintenant qu'elle allait se passer d'amant pour vivre d'elle-même, de son théâtre, ah! non... les bourgeois ne l'entendent pas de cette oreille-là!

Et Esther se revoit dans un meublé de la rue Guénégaud, deux petites chambres, une pour elle, l'autre pour son petit Pierre, marchant à peine, et vivant de la vente de ses bibelots, de ses bijoux, de son argenterie, épuisant les quelques pauvres billets donnés par de Blaye le lendemain de la rupture.

Deux années s'écoulent à travailler sans relâche, elle vit entre son fils et ses classiques, enfin son professeur lui dit qu'elle peut débuter ! C'est le pain, c'est la vie et le succès vient, s'accentue, s'affirme jusqu'au soir où Paris la fête, l'acclame et en fait son joujou chéri, son pantin préféré!

De vingt-deux à vingt-sept ans, elle reste seule... c'est la période virginale. Son fils et son art, rien d'autre.

Puis un homme apparaît et cet homme prend une importance énorme dans son existence. C'est un poète ardent et bon, il comprend l'âme superbe d'Esther Renot, c'est son cerveau qu'il captive d'abord, et, dominateur absolu, il s'empare si fortement de sa volonté, qu'elle devient un instrument magnifiquement cérébral et voluptueux.

C'est une harpe qui respire, une lyre qui parle, une femme harmonieuse comme la douleur, douloureuse comme l'harmonie ; un sens endormi jusque-là, se réveille en elle, c'est la période glorieuse de l'initiateur... c'est la victoire de l'amant sur la vierge... elle ne savait rien et lui savait tout et ce sont des années inoubliables d'un bonheur exalté, où l'exagération des enthousiasmes entretenue avec une science raffinée, les

met tous deux dans une atmosphère qui n'est plus de la terre.

Ils planent... artistes tous deux, leurs cerveaux et leurs chairs ont des minutes qui sont des années d'exception, des années de choix, uniques et supérieures.

Elle se rappelle qu'elle avait trente et un ans quand l'inoubliable partit... fatigué d'elle, sans doute lui aussi..., cela n'avait-il pas duré quatre ans...? Que voulait-elle de plus, mon Dieu, par les mœurs qui courent.

Trois années plus tard seulement, elle se sentit délivrée du dernier souvenir... Il avait été difficile à détacher de sa chair celui-là! mais la vie, cette frotteuse perpétuelle, use tout, les regrets et le reste!

Et cela avait été alors une course éperdue, des consentements prompts... un besoin maladif de goûter à beaucoup de choses en le moins de temps possible avec l'espoir de trouver enfin l'essence définitive de son cœur dans cette chevauchée où tout ne lui avait été qu'amertume et déception!

Ah! ce dernier amant de la série, qu'elle avait aimé plus avec son cœur qu'avec sa chair, parce

qu'il lui semblait moins égoïste, moins vulgaire que les autres avec ses attendrissements, et ses larmes faciles d'homme sensible et doux, quelle férocité inconsciente il cachait. Après une année et demie de tendresse surveillée, d'affection presque paisible, sans à coups, il se révélait impitoyable.

Chaque fois qu'elle lui disait : « Aime-moi encore! comme une sœur, une amie, rien que cela! ne me quitte pas... garde-moi, je me ferai toute petite, tu seras libre... absolument... je t'aime, moi, je me suis attachée à toi... ne me laisse pas partir...! » lui, devant la femme alarmée, tremblante, angoissée s'écriait : « Oui... oui... reste, viens », et la prenait toute, avec violence et passion, mais la pauvre femme dans le spasme d'amour, lui disait, toute heureuse de le croire reconquis : « Oh, tu m'aimes! tu vois bien que tu m'aimes ! » Il répondait : « Non !... non !... » Et la laissait stupide, hébétée de douleur, ne comprenant plus... le cerveau en feu, le cœur sautant, fou, déréglé.

Au souvenir de cette époque de sa vie, Esther Renot sentit son cœur se gonfler. Elle pleura.

Quelle folie la poussait donc à vouloir espérer quand même la joie de vivre? Non; mais était-elle

stupide de penser qu'il existait de par le monde, l'homme qu'elle souhaitait.

Et jusqu'à sa quarantième année, ce furent au hasard de ses pérégrinations, des aventures plus ou moins longues, des amants qu'elle se mit à prendre, mais auxquels elle ne se donna pas, les choisissant comme on l'avait prise, elle, autrefois, pour le plaisir, rien que pour le plaisir, et les quittant stupéfiée de les voir chagrins ceux-là, pleins de regrets d'elle, car ils étaient inassouvis.

Puis un beau jour le dégoût d'elle-même la prit, elle se mit dans le tas de ceux qu'elle méprisait mais sans avoir pour elle l'indulgence qu'elle avait malgré tout pour les autres; elle ne se plaignit pas d'elle-même, elle se révolta contre elle-même, se fustigea, honteuse de sa folie, de sa nostalgie, de l'impossible, de l'irréparable, honteuse de cette lutte contre le sort, contre le destin, contre Dieu qui voulait qu'elle ne fût jamais, jamais aimée bellement, noblement, éternellement...!

Etait-ce sa faute? Ah! non, Seigneur, elle était née tendre, douce et fidèle surtout, élevée par des provinciaux rigides qui l'avaient habituée à ne considérer l'amour que comme l'union en règle d'une vierge à son époux, et c'était dans ces idées

de sagesse religieuse qu'elle s'était mariée, mariée au malheur, mariée à un homme qui ressemblait à presque tous les autres hommes, élevés qu'ils sont tous dans des idées pareilles, par des parents pareils qui semblent n'avoir qu'un seul et même guide d'immoralité pour précipiter « la chute de l'Ange ». Est-ce que tous les pères ne s'inquiétaient pas de la trop longue virginité de leurs fils; est-ce que toutes les mères ne fermaient pas les yeux, d'un petit air entendu, sur les premières frasques désirées du jeune homme? *ne fallait-il pas qu'il jetât sa gourme*, ne lui glissait-on pas l'argent des économies à sa première débauche, ne lui facilitait-on pas souvent « la connaissance à faire » et le père et la mère ne souriaient-ils pas, béats, quand leur fils devenait un lapin redouté des filles qu'il culbute, encouragé, poussé par sa famille qui en fait une question d'hygiène!! Est-ce qu'au collège l'immoralité familiale ne poussait pas toute cette jeunesse dans la voie des pires désordres, ceux qui étaient initiés instruisant les ignorants, et de mauvais conseils en mauvais exemples ne persuade-t-on pas à des générations d'hommes, qu'ils ont le droit, presque le devoir, de prostituer leur corps, d'habituer leurs sens à un renouvellement perpétuel de sensations,

et les jeunes gens poussent et grandissent avec la certitude que cette prostitution passée à l'état d'habitude acceptée, n'est pas dégradante, puisqu'elle est admise.

Quelle conception étrange de la virilité avaient donc les mères de tous ces adolescents?

Est-ce que la « sublime jeunesse » permettait des différences, qu'elle soit masculine ou féminine, et ne réclamait pas les mêmes conseils de pudeur, les mêmes principes inculqués du respect de soi-même ? Sur quel bénéfice d'avenir basaient-elles donc leur indulgence maternelle, ces femmes qui permettaient à leur fils un libertinage qu'elles déploraient chez leurs époux.

Ne se rendaient-elles pas compte qu'elles entretenaient la culture des mauvais maris pour les autres et que l'homme qui doit certainement naître avec des instincts de singe, devait, plus que la femme, recevoir une éducation spéciale, très surveillée, très raisonnée surtout.

— C'était vraiment drôle, cette anomalie qui faisait que les mères élevaient toujours précieusement leurs filles pour les hommes, et jamais leurs fils pour les femmes.

Toute la rosserie féminine se montrait dans cette inconscience outrée, il semblait qu'aucune

d'elles ne voulût semer du bonheur qu'une des leurs pourrait récolter... Ah! les femmes, les femmes, oui, c'était à elles qu'Esther en voulait, c'était à ces éleveuses de petits mâles, qu'elle et les autres devaient leurs peines, leurs hontes et leurs abandons. La femme était, au fond, autant que l'homme, l'ennemie de la femme, et puisqu'Esther ne pouvait, décidément, compter sur personne, alors ce fut au travail qu'elle s'acharna pour acquérir le succès et la gloire; l'indépendance ne venant qu'en troisième, car elle était relative, dans ce métier d'artiste publique, dépendante toujours des uns et des autres, et la voilà depuis trois années adorée platoniquement par des hommes qui ne comprennent rien à sa froideur, à ses réticences, à cette chasteté, car on sait à Paris, que depuis longtemps elle vit sans amant.

Alors pourquoi a-t-elle tout à coup sauté sur « l'occasion Roval »?

Esther se le demande bien un peu, elle aussi... mais pas longtemps, car elle sait son âge, elle... et son métier ne la favorisera que si elle aide ses chances ; ces chances, ce sont de beaux rôles, et Roval sera là pour lui en faire quelques-uns, le temps que dureront leurs amours... Il y a tant de jeunes et jolies actrices qui gagnent de l'expé-

rience d'année en année... il ne faut pas qu'on la remplace, la pauvre, que lui apporterait la vie, si elle était privée des joies du travail, des émotions des triomphes?... à cette idée, toute la figure d'Esther Renot s'assombrit et sa bouche abominablement triste murmure : « Le suicide... oui... la fin de tout. » Mais un retour sur elle-même se fait, brusque et volontaire : « Non, non, il faut lutter pour rester jeune, d'apparence jeune, se reprend-elle,... et l'avenir est encore pour longtemps à elle! Ce Maurice était-il assez amoureusement épris ce tantôt,... qu'adviendrait-il de cette liaison... bah! n'y pensons pas, trop réfléchir donne des rides! »

Et la voilà rebondissant sur ses pieds, marchant légère dans sa chambre, se préparant pour le dîner et l'aller au théâtre, pas plus émue de ce nouvel amour entré dans sa vie, que s'il se fût agi d'un fait de petite importance.

Elle est si certaine, pense-t-elle, que rien ne saurait plus troubler la ligne de conduite qu'elle s'est tracée depuis des années, cette liaison ne doit être qu'un appoint apporté à son travail... voilà tout, une collaboration, qu'elle reconnaîtra avec une bonne grâce d'amoureuse naturellement voluptueuse.

CHAPITRE VIII

— M'sieu l'curé, m'sieu l'curé, v'nez vite chez la mère Roset, sa fill' s'meurt!

Et le curé de Vaux (petit village de Seine-et-Oise, dont les derniers toits touchent ceux de Treil) prend son crucifix et son huile et sort précipitamment de son presbytère, précédé du gamin venu le chercher en courant.

— En cinq minutes nous y serons, m'sieu l'curé, dit le garçonnet, c'est la grande maison qu'vous voyez là-bas, sus la route,... et dame, c'est qu'il est temps,... la mère Roset n'croyait point qu'sa fille passerait si vite...

La mère Roset et le père Roset, mort récemment, sont depuis soixante-dix ans dans le village. Elle a eu quatorze enfants, qui tous mariés, l'ont rendue grand'mère de quarante petits en-

fants, de sorte qu'à chaque 1er janvier, ils sont cinquante-cinq à table autour de l'aïeule.

Vaux n'est en partie habité que par des Roset, tous cultivateurs estimés, aidés et honorés, car un Roset est maire, un Roset est adjoint, un Roset est le président de la fanfare et un Roset est chef des pompiers.

La mère Roset est vieille, mais elle porte ses quatre-vingt-cinq ans gaillardement, elle bine encore les allées de son jardin, va encore, tout doucement, aux différentes portes du village, embrasser ses enfants et les enfants de ses enfants.

Avec sa coiffe blanche, son caraco et sa jupe noire, elle trotte sans bâton (on est vaillant dans la famille) ; tout de même, dimanche dernier, à la montée de l'église, il a fallu qu'une de ses petites-filles lui servît d'appui.

— Ah! si y avait pas la montée, pardine... fait la mère Roset...

Gillette Norbert, sa voisine parisienne, propriétaire d'un petit cottage voisin de sa ferme, allant en voiture chercher des amis à la gare, voit la difficulté de la vieille à monter la grimpée :

— Eh ! madame Roset,... attendez, je vais vous aider, moi,... et la voiture arrivée près de l'aïeule,

le cocher la hisse dedans et en route pour la messe ! Elle n'en revient pas, la mère Roset...

— Me v'la en calèche! ma bonne demoiselle, fait-elle, riant très fort et ne sachant comment placer ses mains pour faire bonne figure dans une si belle voiture à côté d'une si belle dame de Paris!...

L'arrivée à l'église fut, pour la mère Roset, une occasion d'ovation, tout le village réuni sur la petite place la reçut avec des :

— Ben mazette, mère Roset, t'faut des carrosses à présent!!! t'en as une chance, la Roset! qué qu'tas fait d'tes mollets d'dix-huit ans donc?...

— C'est faut' à Mamz'elle Gillette, dit la vieille... elle m'a mise ed'force dans sa calèche!...

— Et tous les dimanches, à l'avenir, on ira vous porter et vous rechercher à la messe, dit Gillette Norbert, amusée de l'incident.

— Mais j'ons un' carriole, not' tombereau...

— Non, non, fit Gillette, ça secoue trop, vous prendrez ma calèche, comme vous dites, mère Roset.

Et Gillette Norbert est là aujourd'hui avec tous les Roset, appelés très vite, pour dire le dernier adieu à la fille aînée, mariée il y a trente-huit ans à Bruleux, le menuisier du village.

Adèle Roset-Bruleux est âgée de soixante-deux ans, atteinte d'un cancer au sein, elle va mourir après une longue et rongeuse souffrance.

Tous sont agenouillés près du lit; on attend le curé; la moribonde regarde avec une attention soutenue tous ces visages familiers, ferme les yeux,... les rouvre, et contemple désolée ces vieilles poutres noires du plafond qui les a tous vus naître... ainsi que ces murs blanchis à la chaux, et la terre du sol...

L'agonie est lente, lente..., elle s'en plaint.

— C'est ben long, ben long..., gémit-elle..., et l'curé qu'arrive pas...

— Y va v'ni, t'inquiète pas, dit une voix qui pleure...

— J'minquiète pas..., j'suis en règle d'puis des mois..., j'm'ai préparé d'puis l'commencement de c'printemps, dit la mourante...

Mais la porte s'ouvre, et le prêtre arrive, tout ému, le pauvre homme, d'avoir à administrer une de celles qu'il a baptisées, confirmées, mariées, et qu'il va enterrer bientôt...

A sa vue, Adèle Roset-Bruleux a une espèce d'effroi...

La très vieille mère Roset, agenouillée comme les autres malgré son grand âge, s'en aperçoit et

crie soudain d'une voix rude et forte de commandement :

— Faut avoir du courage, ma fille..., c'est ton heure quoi..., d'quoi qu'tas peur? T'es en ordre..., v'la ton passeport que m'sieu l'curé t'apporte;... prie l'bon Dieu... communie..., et va-t'en..., t'es en ordre...

Et la moribonde encouragée, heureuse, illuminée de foi, reçoit l'extrême-onction pendant que Gillette Norbert, bouleversée de cette scène si simple et si grandiose, sort de la chambre, court dans le jardin cueillir une brassée de seringa et rentre la déposer sur le lit de l'agonisante qui meurt en murmurant, souriante :

— C'est d'not' jardin...

Gillette discrète laisse les Roset à leur douleur, et traverse le grand pré vert, seule séparation entre son jardin et celui de ses voisins; à peine rentrée chez elle, elle dit :

— Ah! mes enfants, je viens d'assister à une scène étonnante...

Et Maurice Roval et Esther venus passer leurs vacances à Vaux, sont mis au courant de la mort d'Adèle Bruleux.

— Vous savez, dit Gillette, nous allons tous à l'enterrement... ce sont de si braves gens, cela

leur fera plaisir de voir beaucoup de sympathies réunies autour d'eux.

— Entendu, fit Esther, on ira.

Et le lendemain, les quatre frères aînés d'Adèle, la portèrent en terre, habillés selon une très ancienne coutume conservée dans ce petit village :

Une longue casaque noire, un grand col de toile bleu sur les épaules et une coiffure conique sur la tête...

Une sorte de civière garnie de noir supporte le corps de la morte, le corbillard n'est pas connu à Vaux, les quelques centaines d'habitants sont, à leur mort, portés au cimetière (et cela depuis des siècles) par leurs parents ou des jeunes hommes, désignés par la commune. C'est une corvée honorifique, paraît-il.

Enfin paraît la mère Roset qui marche lentement, lentement et n'a point consenti à suivre le corps d'Adèle en voiture... Le soleil de juin la chauffe bien un peu, dit-elle..., mais c'est bon pour les blés...

Et cette vieille, qui fut bonne mère, pourtant, accompagne sa propre fille au champ de repos sans trace de tristesse, sans larmes... Elle ne ressent rien... elle est trop vieille... ses sensibilités sont usées et c'est d'un air aimable, accueil-

lant presque, qu'elle dit à Gillette et à ses amis :

— Ben l'bonjour, mamz'elle Gillette et la compagnie... V'la c'te pauvre Adèle ben tranquille... Si faisait point chaud, j'aurions encore pus de monde...

Et la très vieille s'en retourne de son pas menu, son paroissien d'une main, son parapluie ouvert de l'autre.

Elle rentre dans sa maison, où le lit vide d'Adèle est là... avec, au milieu du matelas, la marque profonde du corps resté longtemps à la même place..., et, d'un tour de main, sans s'attarder ni s'attendrir, elle défait le lit, met les draps dans la cuve de la lessive, donne de l'air à la chambre et va s'asseoir dans la cour écosser des pois pour le repas du soir.

Rien n'est changé dans sa vie;... il n'y a que quelqu'un de parti, voilà tout..., et la chaleur est si intense que la vieille s'endort, béate, sa corbeille de pois entre les genoux.

CHAPITRE IX

Nous sommes chez Gillette Norbert.

On finissait de déjeuner dans le grand hall hermétiquement clos de ses volets de bois.

Le soleil est si intense à midi, que la grande route de Vaux à Paris est vide d'automobiles, de bicyclettes et de piétons.

Une chaleur étouffante dessèche la terre qui craquèle par grandes rigoles larges, les prés sont maigres et poussiéreux, les fleurs du jardin sont à peine vivantes, on souhaite la pluie! la pluie! qui ne tombe pas depuis un grand mois.

Esther Renot, Maurice Roval, M. et Mme Bèche, la marquise de Lapic sont en train de pousser des cris d'admiration devant une corbeille de fraises splendides cueillies le matin même par Gillette.

— Hein, mes enfants, je crois qu'elles seraient

primées, celles-là, dit Gillette, toute fière des produits de son potager, goûtez-moi ça...

Et tous de dévaliser la jolie banne d'osier servie enguirlandée de roses si éclatantes et si parfumées qu'elles font s'exclamer Maurice Roval en l'honneur du Bon Dieu qui fait de si belles choses, dont profitent des gens qui ne croient même pas en lui!

— Dépêchons-nous, dit Esther, nous irons chercher de la fraîcheur au bord de l'eau, ce matin la Seine était délicieuse.

— En avez-vous une veine, dit Gillette, toujours en belle humeur, d'avoir une amie comme moi qui vous régale de tous les fruits du monde, vous offre pour siester des gazons fleuris abrités d'arbres, une rivière fraîche, deux forêts voisines, des chambres dans lesquelles on meurt de chaleur... mais où on n'attrape pas de rhumatismes... la facilité de vous doucher chaudement ou froidement!!! des vins qui ne sont pas falsifiés, du lait que vous pouvez traire vous-mêmes, une bibliothèque ouverte à tous et à toute heure, pas de gaz, et de l'eau à tous les étages!!!

— Bravo, Gillette! Un toast à Gillette! à la santé de notre vieille amie, cria Mme Bèche.

— Quel âge as-tu, Gillette? fit tout à coup Maurice Roval.

— Pour vous, trente et un ans au 20 janvier prochain, pour les reporters vingt-huit depuis trois ans!!!

Et, ajouta Gillette, Mme de Thèbes m'a prédit que je me marierai vers les trente-deux, trente-trois...

— Te marie pas, tu perdras ta gaieté.

— N'ayez pas peur..., c'est une politesse que je saurai toujours avoir!

— Allons, dit Esther, se levant de table, tu deviendras une grosse bourgeoise rouge..., avec une demi-douzaine de mioches..., ça fera des baptêmes de plus.

Gillette se mit à rire et les accompagna au pied de la rivière qui bordait son jardin.

D'une petite cabane close où l'on remisait les bateaux, Maurice Roval sortit deux yoles, une norvégienne attendait déjà Mme Bèche et Esther, grandes amateurs de canotage, Karl Bèche prit un canot et des lignes pour pêcher dans un coin de l'île d'en face, Maurice Roval s'installa comme les autres jours sous une tonnelle sombre et fraîche, et ayant sorti, remisée dans un coin du hangar à bateaux, une serviette en cuir pleine de

feuilles de papier, un encrier, une plume, du buvard, le tout arrangé très vite sur la grande table du kiosque, il cria : « Mes enfants, amusez-vous bien, moi je travaille... »

La marquise de Lapic, arrivée seulement du matin, resta comme Gillette, allongée confortablement dans un long fauteuil d'osier que d'épais noyers protégeaient de leur ombre.

Malgré la chaleur accablante du jour, la Seine apportait avec sa brise prolongée de la mer, une onde rafraîchissante et reposante.

Maurice travaillait depuis une demi-heure quand tout à coup, il entendit une voix de femme hoquetant des sanglots.

Etait-ce Gillette? Etait-ce cette grande et longue dame brune qui pleurait de la sorte;... il écouta,... ce n'était point Gillette, car il l'entendit dire à la marquise : « Voyons, du courage, racontez-moi tout;... je suis une si vieille amie. »

Très intrigué, Maurice, aux écoutes derrière l'épaisseur du feuillage du kiosque, entendit la confession de cette très grande dame, d'une aristocratie des plus authentiques et des plus anciennes, qu'un concours de circonstances amenait là, dans ce coin perdu, parmi des femmes de théâtre, des artistes, gens si différents pour-

tant de son monde à elle,... de son monde cérémonieux, toujours en représentation, de son monde où le libertinage allait à la messe, rendait le pain bénit, pénitentes sensuelles en robes sombres, en voilettes noires, aux dessous d'une élégance sage et raisonnable, clientes du Petit Saint-Thomas et de Saint-Antoine-de-Padoue... Elle était là, allongée joliment sur sa chaise longue d'osier qui craquait à chacun de ses sanglots.

Mme la marquise de Lapic est bien plus que jolie, elle est belle, impérialement belle, somptueusement élégante de lignes et de formes; exagérément grande, la taille et le buste ni très fins ni très épais, très moyens, d'une harmonie exquise, supportés par des hanches ondulantes et fuyantes qu'habillent toujours des jupes souples à traînes.

Un visage admirable, de larges yeux de jais brillants et doux, toujours cernés d'un bleu noir, une peau bistrée, mate de brune à la chevelure luisante, soyeuse et riche. Seule, la bouche couleur de sang, met, avec sa denture éclatante et régulière, une note claire dans toute l'apparence sombre de cette femme.

C'est la nuit parée d'un rubis.

Partout où elle passe, elle fait sensation, on se retourne, on la regarde, on l'admire, sa très coûteuse simplicité lui donne grand air, avec sa démarche lente, son port majestueux et hautain, elle a l'air « du Serpent qui danse ».

Avec ses vêtements ondoyants et nacrés,
Même quand elle marche, on croirait qu'elle danse,
Comme ces longs serpents que les dompteurs sacrés,
Au bout de leurs bâtons agitent en cadence.

Et d'elle, Baudelaire aurait dit, s'il l'avait connue : « Elle est belle, et plus que belle, elle est surprenante. En elle le noir abonde, et tout ce qu'elle inspire est nocturne et profond. Ses yeux sont deux antres où scintille vaguement le mystère... et son regard illumine comme l'éclair. C'est une explosion dans les ténèbres, je la comparerais à un soleil noir (1)! »

Quand elle est arrivée à Vaux ce matin, Maurice a été ébloui,... mais, étroitement surveillé par Esther Renot, il a feint l'indifférence, et n'a pas voulu s'apercevoir outre mesure de la magnificence du « Soleil noir ».

En ce moment, la possibilité s'offre à lui de le contempler à son aise.

(1) Petits poèmes en prose.

Entre deux tiges de vigne vierge, son œil peut apercevoir le visage désolé, inondé de larmes, il retient son souffle, car on parle.

— D'abord, dit la pleureuse à Gillette, il faut que nous trouvions ici, dans ce village, une maisonnette que je louerai sous un nom quelconque;... ce coin est si déserté des Parisiens que nous ne craindrons pas les indiscrétions... ni les rencontres, j'ai promis à Nicolas de chercher cela d'ici à demain... nous viendrions nous y installer dans la semaine et nous y passerions notre dernier été...

— Comment? votre dernier été, fit Gillette.

— Hélas, ma pauvre amie,... Nicolas se marie!

La chose devait être extraordinaire, car les yeux de Gillette devinrent effroyables de stupeur,... et les sanglots de Mme de Lapic redoublèrent.

— Mais oui, Gillette,... il le faut, que voulez-vous, mes enfants grandissent, ma cadette sort du couvent et revient vivre avec moi,... mes deux autres sont mariées, mères de famille,... et moi-même, ma chère petite, j'ai la cinquantaine passée,... très passée,... alors que voulez-vous;... Nicolas ne peut décemment plus venir chez moi;... quand les enfants étaient petits, passait encore,

au temps de leur instruction le pensionnat les gardait, après j'ai marié les aînées, mais voilà Rosemonde qui va revenir vivre chez moi…, alors? Et puis vous savez bien ce qu'est la vie, n'est-ce pas? Cette liaison qui date de vingt-deux ans… devait avoir une fin…, la fin qu'elle a…, car c'est moi qui le marie, vous savez…; je ne suis plus d'âge…, non…, non. Vous êtes une si ancienne amie de Nicolas que vous n'ignorez pas qu'il est sans fortune, n'est-ce pas…? Eh bien, j'ai trouvé pour lui une charmante femme, veuve, riche, âgée de trente et un ans, qui en est follement éprise…, Nicolas sera heureux.

— Quel âge a-t-il, Nicolas?

— Quarante ans, dit rougissante la marquise de Lapic…, beaucoup, beaucoup plus jeune que moi…, oui…, quand il m'a enlevée au marquis de Lapic, j'avais à peine trente ans, et lui vingt! la différence alors n'apparaissait pas, tant j'étais frêle et éclatante…, car j'ai été très belle, dit-elle simplement, mais aujourd'hui…, sans ma teinture, mes cheveux seraient tout gris, ma pauvre amie, et depuis dix ans surtout, j'ai beaucoup changé…, je parais loyalement mon âge, n'est-ce pas?

— Mais vous êtes encore admirable, marquise!

— Parce que je suis encore amoureuse malgré tout, mais que demain je n'aie plus besoin de plaire, et d'être l'aimée de Nicolas, je laisserai ma chevelure devenir ce qu'elle doit être, et alors je serai la très vieille que je suis, ma bonne Gillette...

Un grand silence se fit entre les deux femmes.

Ce fut Gillette qui reparla la première :

— C'est encore bien joli quand une aventure d'amour finit de façon courtoise...

— Oh! Gillette! vous ne pensez pas qu'une femme comme moi et qu'un homme comme Nicolas puissent avoir vécu vingt-deux ans d'un amour si profond et se séparer comme tout le monde. Songez donc aux souvenirs qui nous restent de cette vie menée pendant dix ans loin de Paris, loin de tout, cherchant tous les huit jours un nouvel abri nous dérobant, Nicolas, mes enfants en bas âge et moi, aux recherches et à la vengeance de mon mari, quand un beau jour, en Espagne, une parente confidente de ma faute, m'informa de la mort du marquis de Lapic; ce fut alors la mise au couvent de mes fillettes, la liberté de vivre au grand jour pour Nicolas et pour moi, et cela depuis douze ans, chère amie...

— Total : vingt-deux ans d'amour, fit Gillette

pensive... c'est beau..., beau! Alors? vous venez chercher ici un coin pour passer ensemble votre dernière saison et puis après?... après le mariage de Nicolas?...

— Après, dit la pauvre « Soleil noir », avec dans les yeux toute une humanité maternelle, après je lui rendrai parfois une visite cérémonieuse, je m'assurerai qu'il est heureux, bien portant.. j'élèverai ma fillette et j'attendrai la mort, remerciant le destin de m'avoir donné tant de choses, la beauté, l'amour et la fortune, maís quand je paraîtrai devant Dieu, j'ai peur qu'il soit impitoyable...

— Pourquoi?

— Parce que si j'ai beaucoup aimé, j'ai si peu souffert.

— Mais aujourd'hui, vous souffrez?

— Non..., j'ai plus de regrets que de douleur et ma raison dicte si violemment ma conduite...

— Vos amours ont été tellement heureuses?

— Sans un nuage!

— Pendant vingt-deux ans?

— Pendant vingt-deux ans!

Les deux femmes se turent.

Maurice Roval examinait leurs visages au travers du feuillage qui les cachait, Gillette mordil-

lait l'ongle de son pouce, les yeux perdus dans le vague... Qu'elle était loin, la figure de clown des concerts d'été champs-élyséens!

Quelles pensées traversaient donc son cerveau de fantoche, pour tout d'un coup la vieillir tant?... Etait-ce la vision lointaine, ennuagée de cette Madeleine noire se désespérant du pardon refusé?

Ressentait-elle à ce point les malheurs d'autrui, pour en bouleverser son extériorité de façon si intense.

Etait-elle à ce point sensible, cette grande femme si brusque? Comme elle vieillissait à vue d'œil, cette Gillette aux cheveux rouges, comme sa bouche se détentait subitement, comme le front se ridait sur ce visage qui n'avait de grâce que joyeux et souriant, comme elle était laide en détresse... son charme à elle, c'était de rire... en ce moment elle était vieille..., vieille..., plus vieille que la marquise, plus vieille qu'Esther, plus vieille que tout, plus vieille que la vieillesse, elle n'avait plus d'âge, elle n'était plus femme, elle n'était qu'un masque mystérieux de la centenaire douleur humaine.

La figure du « Soleil noir » était bien plus calme sous les larmes qui coulaient lentes le long du visage impassible et comme anéanti..., elle prit

lentement son mouchoir, se sécha les yeux et dit tout à coup, résolue :

— Si nous cherchions la maison en question, Gillette?

— Mais tenez, voyez d'ici ce grand bâtiment au bout du pré, il est à louer, c'est la ferme Roset, la propriétaire a perdu sa fille voilà quinze jours et la maison est vide, allons-y, voulez-vous?

Et les deux femmes traversèrent le jardin.

Maurice Roval les regarda marcher... « Pauvre marquise! pensa-t-il, encore une à laquelle la « jeunesse » manque douloureusement, car c'est aux années qu'elle doit de prendre cette résolution raisonnable de quitter son trop jeune amant... Quelle allure elle a, cette femme, pensa-t-il en la suivant longtemps des yeux... Je suis curieux de voir son Nicolas... »

Et Roval s'installa pour enfin travailler..., mais malgré lui Mme de Lapic revint à son esprit, il la compara à Esther Renot... Esther était plus femme..., l'autre était plus impératrice, mais toutes deux souffraient des mêmes ennemis : De l'homme et de l'âge!

L'une quittait héroïquement l'amour par raison, l'autre s'y accrochait par folie, car n'était-ce pas fou, cette sensualité exaspérée d'Esther?... Ce

désir perpétuel, jamais assouvi, cette chair toujours prête à vouloir du plaisir...

Depuis six mois, c'était de la volupté sans relâche, une fête exaspérante des sens, quelle surprise cela avait été pour lui... cette femme d'apparence si calme, si froide, semblant ne s'animer qu'au théâtre, pouvant vivre comme elle venait de le faire avant leur liaison, trois longues années dans une chasteté absolue, et qui, du jour où elle fut toute à Maurice, devenait un exemple de sensualité!

Est-ce curieux, pensait Maurice, cette ténacité farouche, cette volonté puissante qui la fait par des efforts continuels reculer l'heure de la retraite...

Ici, dans cette campagne qui pousse au bien-être, à l'aisance, au relâchement des élégances gênantes, elle reste quand même sanglée, bichonnée, frisottée et maquillée!

De quels airs inquiets pour son apparence elle rentre des promenades au grand air. De quels soins perpétuels elle entretient son visage démoli plusieurs fois par jour par la transpiration. Et comme elle prend soin de fermer à clef sa chambre, voisine de la mienne! A-t-elle assez peur des surprises par trop matinales!... dormant à

peine, car on se couche très tard et dès six heures ouvrant doucement sa porte, car elle sait que Maurice peut aller la voir avant son lever. En effet, tous les jours, il la trouve dans son lit, fraîche, jolie, arrangée comme une poupée, déjà soignée et présentable.

Elle vit sur un perpétuel qui-vive, sans relâche, sans repos! A Paris, Maurice a ses jours...; mais ici, où la vie est un tête-à-tête..., un côte-à-côte..., elle prend garde..., elle se surveille sans répit et lui aussi l'observe..., la relate dans son terrible journal, dont les feuilles sont devenues nombreuses sur Esther Pessima..., tout cela est regardé de son petit œil féroce et brillant... ah! si brillant..., et d'un sourire admiratif, étonné, il numérote les efforts..., analyse les réticences..., comme un mécanicien assiste à la mise en manœuvre *d'une antique machine* qui, bien retapée, peut faire encore un long service!

L'aime-t-il?... il ne sait pas...; mais il lui sait une sorte de gré des soins minutieux qu'elle prend pour lui plaire, des frais constants qu'elle fait pour conserver son admiration, elle ne porte que les couleurs qu'il aime, que les parfums qu'il aime, elle a pénétré si fortement sa pensée, son goût qu'elle ne dit que des choses qu'il aime et c'est de

cela surtout qu'il est touché... Et puis, elle est si bonne, si bonne, si tendre, si savamment tendre qu'elle est bien plus savoureuse en sa tendresse qu'en sa volupté qui devient chaque jour de plus en plus douloureuse. Et enfin, ne se fatigue-t-on pas plus vite d'un corps que d'un cœur? d'autant que si le cœur d'Esther est prodigue, son corps est insatiable.

Il ne la voyait pas, tant qu'elle serait suffisamment jolie, faire décemment, héroïquement abnégation de l'amour, comme le faisait cette très belle Mme de Lapic qui, malgré sa figure sans maquillage, et son visage sincère de cinquante ans pouvait encore sinon inspirer de la passion à son amant, jouir des joies qu'il consentait toujours à lui donner.

Mais raisonnablement, pudiquement surtout, elle se refusait à prolonger des gestes que le temps et la pluie continuelle des ans dégraderaient comme le reste!

Maurice se sentit une sympathie très respectueusement admiratrice pour cette sombre amoureuse si forte, d'une volonté si sage, d'une beauté de caractère qu'il aurait voulue à Esther Renot, mais le « Soleil noir » personnifiait si bien la force! la force tragique, et Esther avec ses chairs

pâles et sa langueur blanche était si contrairement énergique. C'était la résignation douce..., la fatalité blonde..., forte elle aussi, d'une autre force.

— Décidément, se dit Maurice, chaque femme est un mystère... on n'a pas assez d'une vie pour en connaître une et on en recherche trente-six la même année.

La journée s'avance. Fatigué de ne rien faire, il se met enfin au travail, et, pendant qu'il écrit lentement, semblant chercher péniblement ses mots, un petit yacht passe sur la rivière, faisant un grand remous sur la berge.

La barque de M. Bèche, hameçon silencieux qu'aucun goujon ne vient visiter, se dandine sur les ondes qui clapotent le long du « quai amarre » de la propriété de Gillette, et Maurice qui, à cette minute, lève le nez pour chercher l'inspiration, aperçoit Bèche endormi dans le bateau, la figure béate et cramoisie, luisante en plein soleil.

Avec sa bouche ouverte, ses touffes de petits poils noirs dans les narines, Bèche est vraiment drôle. — Maurice le contemple, amusé de cette expression stupide, de grande bête molle aux mains trop longues, aux pieds trop grands. Il est si rouge...! et si luisant, qu'il a l'air passé au même vernis que celui des tableaux qu'il débite

au kilomètre tout le long de l'année. Depuis quinze ans, il peinturlure les mêmes bonshommes à lorgnons et à gilets à cœur, et les mêmes bonnes femmes à poitrines plates, déshabillées dans des cabinets particuliers de restaurant de nuit par des vieux messieurs, ou des collégiens, et cette imagerie pornographique lui rapporte, dit-il, de trente à quarante mille francs par an!!! Ce qui fait dire à Maurice Roval : « Qu'il aurait vraiment tort de se gêner..., c'est-à-dire d'avoir du talent! car certainement il y gagnerait beaucoup moins! » S'il est quelconque, comme homme et comme artiste, sa femme est intéressante à sa manière, non pas qu'elle soit intelligente, ah non! au contraire, mais sa bêtise est comme elle..., si fraîche, si nuancée..., toute la palette! depuis la bêtise noire, jusqu'à la plus éclatante!

A force d'avoir vu des cadres dorés limitant la signature de Bèche, elle a fini par croire qu'il était un grand artiste, et un beau jour, après avoir quitté un premier mari, obtenu son divorce, s'être remariée avec un second puis redivorcée, elle s'est éprise d'un troisième avec lequel elle a convolé en justes noces, mais qui mourut quinze mois après, alors après un long stage d'amour libre, pendant lequel il et elle dormirent ensemble, sans la per-

mission ni du troisième mari ni de personne, ils se réveillèrent un beau matin, Bèche et elle, ayant fait ensemble le rêve d'aller à la mairie...

Un être féminin qui fait du mariage une si véritable profession doit être une bonne femme de ménage, aussi Mme Bèche ne cesse-t-elle de parler de son intérieur..., de son personnel..., et dans sa bouche ce mot de « personnel » prend une telle importance qu'on lui suppose une armée de larbins et de servantes; or le personnel « mon personnel » comme elle dit, la figure endimanchée d'une coiffure de Parisienne qui ne va pas à ses joues rouges, « mon personnel » se compose d'une femme de ménage, paysanne graisseuse du village voisin « son intérieur »... Louis XVI, ma chère..., est composé de trois pièces grandes comme des cabines téléphoniques..., et « ses réceptions » sont les visites de trois ou quatre voisines avec lesquelles on vide deux canettes de bière, « ses dîners » la soupe et le bœuf!!! Mais, petite bourgeoise à quatre maris, elle n'en reste pas moins convaincue qu'elle n'a pas eu quatre amants, et s'indigne, avec des cris stridents, de son amie la petite Mme Delnart qui fait des cornes à son mari, tout comme fit cette bonne petite Mme Bèche à son époux numéro trois... Mais elle a perdu le sens

de l'indulgence, comme si la chair n'était pas faible, Seigneur ! elle ignore que Bèche, pendant qu'il n'était que son amant, racontait ravi leurs transes d'être pincés par le mari cocu et pas content...

« C'est peut-être une sale affaire que je me suis mise sur les bras..., disait-il volontiers aux camarades... Me voilà dans l'obligation d'épouser; il y a là un père, une mère qui font de la musique... » et Bèche épousa, cette petite Bovary de laquelle il disait six mois après à Gillette : « Tu sais! elle n'est pas si sotte que je croyais; elle se fait!... »

Et par amitié pour Bèche qui était un des vieux camarades de Gillette, elle invitait de temps en temps le couple à venir passer une journée à Vaux. Maurice Roval et Esther Renot, étaient seuls domiciliés pour la saison chez Gillette dont la maisonnette toute petite ne contenait que deux chambres d'amis. Et tous trois, se connaissant depuis de longues années, s'entendaient à merveille pour passer des journées exquises. Un appel de cloche les réunissait aux heures des repas et, dans les intervalles, chacun vivait à sa guise.

CHAPITRE X

Ce soir-là, après le départ des Bèche et de Mme de Lapic, Esther, Gillette et Maurice vinrent, comme tous les soirs, s'installer sur la grande terrasse dominant les jardins et la Seine que la lune faisait briller tout au long de son ruban sous les arches du pont meulannais. Un calme de mort règne dans la nature, aucune brise n'agite les arbres, seuls les cris-cris et les pas lointains d'un cheval sur la route mettent de la vie et du bruit dans l'air tiède. Tout là-bas, les lumières de la gare et du pont de Meulan viennent ajouter à l'étincellement inquiétant et mystérieux d'un ciel criblé d'étoiles, leurs points pauvrement lumineux.

Sur le sol, les vers luisants, les étoiles de l'herbe dit la chanson, mettent leur clarté phos-

phorescente dans les fonds sombres des gazons.

C'est la nuit d'été, avec son cortège de parfums qui s'exhalent de la terre, des arbres et des fleurs. Tout ce qui brillera demain, tout l'éclat des coloris et des verdures est atténué, puis effacé, puis fondu, la nature a mis lentement sa voilette noire...

La simple voix humaine hésite à troubler le silence éloquent de la nuit magnifique...; on souhaiterait, pour prolonger le charme, que ce soit une musique divine qui s'échappe à cette heure des lèvres humaines...; une infinie mélancolie envahit les cœurs...; les âmes... s'élèvent... s'élèvent bercées..., balancées..., mêlées aux formes irréelles des nuages du grand foulard bleu : le ciel, avec son pois blanc : la lune.

Esther Renot, Gillette Norbert sont muettes... autant que Maurice Roval, dont la présence se révèle dans la nuit par la pastille rouge de son cigare allumé, chacun respectant le mutisme du voisin, la rêverie du soir... Tout à coup, un cri aigu, strident traverse l'air... tous les trois sautent de leurs sièges, en même temps qu'une bordée d'injures leur parvient aux oreilles :

« Ah! c'est toi..., ah! coureuse, ah! gueuse, je l'savais bien qu'y avait qu'toi pour te servir de

l'homme d'une autre; t'en as l'ventre plein, j'vas te l'crever!!!... puis un coup de feu... suivi d'une chute. »

Esther et Gillette étaient clouées de terreur sur la terrasse, seul Maurice se précipita; déjà tous les domestiques étaient sortis avec des lanternes, explorant la route...

A dix pas de la grille d'entrée, une femme toute jeune, vingt ans à peine, était étendue, la figure baignée de sang.

Les hommes de la maison la portèrent dans la cour, vite on lui lava la figure, Gillette envoya le jardinier chercher le médecin du village, tandis que la femme reprenait peu à peu ses sens.

Qui était-elle? Que s'était-il passé?

Elle déclara s'appeler Marie Aumont, lessiveuse à Enecquement, village voisin, mais venir à Vaux tous les soirs depuis sept mois, retrouver son bon ami...

Elle était enceinte..., la femme de son amant le savait, et était venue la guetter pour lui faire son affaire... C'était elle, la saleté, qui avait tiré sur elle, et l'avait blessée...

— Lâche, lâche, hurlait la fille, m'attaquer la nuit...; j'lui ferai foutre une roulée par son homme demain, saleté..., saleté.

— Il n'était donc pas avec vous tout à l'heure, son homme, dit Maurice comprenant tout.

— Mais non..., sans cela, il l'aurait étranglée, la gueuse! une vieille pareille...

— Ah! elle est vieille, dit Esther qui s'était approchée.

— Pardine! sans ça son homme ne la battrait pas..., la renvoirait pas..., y la garderait; mais puisqu'il en veut plus..., qu'il y a dit! alors quoi? qu'est-ce qué veut ? qu'il l'estourbisse ? Qui soit pris par les gendarmes? qui qui nourrira ses gosses après...? C'est-y pas malheureux, m'avoir abîmée comme ça... J'saigne comme un bœuf, me v'la dégradée;... sûre qu'elle l'aura, sa râclée..., saleté...

Le médecin, demeurant tout près, arriva, pansa la plaie peu grave en somme, malgré l'abondance du sang qui sortait du front et demanda à la blessée le nom de la meurtrière.

— C'est la Faucheuse, la femme à Faucheux, le maréchal ferrant...

— Où demeure-t-elle?

— Là-bas au bout de la route, au Temple.

— Et Faucheux, où est-il à cette heure-ci?... je voudrais bien le voir, dit le médecin...

— Il m'attendait à l'estaminet de la mère Baudain..., à onze heures.

— Voulez-vous, docteur, que je l'envoie chercher, fit Gillette Norbert?

— Volontiers, madame.

Dix minutes après, l'amant de la lessiveuse, mis en route au courant du meurtre commis par sa femme sur Marie Aumont, était à son tour introduit dans la cuisine où l'on pansait sa maîtresse. C'était un grand gaillard dans les quarante ans. A la vue de celle-ci blessée, il poussa un formidable juron, abattit sur la table ses deux énormes poings noirs criant :

— J'y cass'rai la gueule! j'y cass'rai la gueule! Ah! la vieille taupe!! Faudra-t'y que j'la crève pour qu'elle nous débarrasse et nous laisse tranquilles.

— Calmez-vous, Faucheux, dit le docteur, vous êtes dans votre tort, mon ami...; vous avez quatre enfants, et vous courez après les filles... Votre femme a bien le droit de ne pas être contente, que diable; elle a eu tort, c'est évident, d'attenter à la vie de mademoiselle, mais croyez-moi, si vous voulez que l'affaire ne s'ébruite pas et ne fasse pas traîner la Faucheux devant les tribunaux, faites le mort...

— Qu'elle soit traînée ousqu'elle voudra, j'm'en fous, dit Faucheux! Elle est une vieille taupe, j'en veux plus. Voilà... J'suis jeune, moi, c'est point d'ma faute si qu'elle est une vieille taupe!!!

— En attendant, dit le docteur, reconduisez mademoiselle chez elle..., et venez demain me montrer si le bandage de la plaie est en bon état après la nuit passée.

L'homme, un peu calmé, s'excusa gauchement de sa violence.

— Mais, dit-il, j'ai l'sang si chaud... Pardon, excuse, mademoiselle Gillette, et merci bien d'avoir reçu ici ma... cette pauvre fille. Bien le bonsoir, messieurs, mesdames...

Marie Aumont, la tête entortillée, sortit au bras de son amant.

En ce moment, la lune éclairait la route.

— Si ça avait été comme ça tout à l'heure... j'l'aurais vu la vieille, dit-elle, haineuse..., puis ils partirent.

Esther, Gillette, Maurice et toute la maisonnée montèrent se coucher, il était très tard.

CHAPITRE XI

Le lendemain, l'épouse criminelle vint aux Berges chez Gillette, demander une audience, comme elle disait en son parler naïf, afin de prier Mlle Norbert de recommander à ses gens la discrétion sur une affaire qui pouvait la faire mettre en prison...; un coup de folie qu'elle regrettait bien! Tout cela était écrit avec des grosses fautes sur un petit bout de papier crasseux, était aussi jointe la prière d'être reçue.

Gillette et Esther étaient ensemble quand ce billet parvint aux Berges. Sachant Maurice friand d'observations prises sur le vif, elles l'appelèrent et pour ne point gêner la Faucheux, on le cacha derrière un paravent, d'où il entendrait les propos de la femme.

La Faucheux entra, c'était une grande maigre,

osseuse, jaunie, à la tignasse poussiéreuse et rare, un chignon natté serré depuis des semaines et sur lequel tous les vents des chemins avaient déposé leurs poudres grises, les tempes dégarnies, le front cuit comme le reste du visage par l'ardeur du soleil, était ridé comme un cuir, la bouche avait perdu trois dents à chaque enfant (elle en avait quatre de vivants, et deux étaient morts) son sourire était un trou noir... ses lèvres rentrées.

Ses yeux très clairs étaient si flétris, si fanés, si piteux, d'une expression si triste de chien battu... ses épaules voûtées et minces, sa poitrine, son buste serrés, faisaient pointer son ventre sous le tablier bleu... sur lequel étaient croisées timidement deux énormes mains rouges, noueuses et sèches...

Très intimidée par la vue des deux femmes, elle ne sut que dire pour « commencer »...

— Eh bien, madame Faucheux, vous en faites de jolies! fit Gillette la première, vous attendez les gens sur la route avec un fusil...

— Ah! ma bonne demoiselle, répondit la pauvre femme éclatant en sanglots, j'étions si malheureuse, j'suis dans la peine du bout de l'année à

l'autre, si j'aurions pas mes pauv's petits, je me jetterai à la rivière!

D'puis mon p'tit dernier, mon homme fait les cent coups, y boit, y découche avec une concubine qu'est enceinte de lui et j'ons pas d'pain à la maison...

Quoi que j'vas d'veni avec mes gosses?

Esther et Gillette étaient bouleversées de la douleur de la malheureuse qui pleurait! qui pleurait!

— Y a-t-il longtemps que vous êtes mariés? dit Esther.

— Y a huit années... J'ons eu six enfants, madame...

— Quel âge avez-vous?

— Trente-deux ans, répondit-elle entre deux hoquets.

Gillette et Esther se regardèrent stupéfiées! trente-deux ans..., cette ruine!!! pauvre femme! mais à la campagne les femmes sont si vite fanées et vieillies, et depuis l'âge de dix ans celle-là peinait pour gagner sa vie.

La Faucheux comprit-elle la surprise des deux amies, toujours est-il qu'elle s'exclama :

— Ah! parbleu, tant que j'suis restée gentille mon homme a été convenable...; mais dame..., les

années et le travail de la terre, ça vous arrange point une créature ça... ; mais tout de même, on vieillit ensemble, on trime ensemble, j'élève bien mes petits, j'suis une ménagère honnête... ; ça devrait-y point compter ça, mamz'elle Gillette, voyons! Aussi à force, à force d'être traitée comme un chien, j'ai perdu la tête si tellement qu' j'en ai quasi tué une femme!

Et les larmes de redoubler...

— Voyez-vous, dans nos campagnes, quand on d'vient vieux faudrait crever..., on débarrasserait ben les jeunes... qui vous regretteraient pas, allez!

Je ne suis pas si tellement jalouse que mon homme aille ailleurs..., j'ons jamais été ben rude là-dessus, moi..., j'y pardonnerai d'avoir une concubine, s'il nous laissait pas sans pain à la maison... C'est pas les cochonneries qui fait avec l'autre, qui m'mangent le sang... ; c'est l'manquement d'mes p'tits, c'est-y pas malheureux d'penser que d'puis que j'm'ai mariée, j'suis dans la peine, auparavant ça allait core... étant fille, j'gagnais ben ma s'maine à souffler des perles pour les maisons de Paris, comme toutes les autres de par ici, mais Faucheux m'a dit : « Avec ma semaine et la tienne, on s'rait rud'ment heureux. » Et y avait pas un an qu'j'étais mariée que j'avais

dejà mon premier garçon et ça n'a presque jamais arrêté d'puis ...

Alors, il m'a fallu quitter mes perles, ça m'épuisait d'souffler tout l'temps et j'ai fait la culture chez les autres, tout l'été j'fais les moissons aux environs, et l'hiver, j'reste à la maison, pour être battue, et pas nourie, les hommes sont core plus cochons dans les villages que dans les villes, allez... conclut la Faucheux lamentablement...

Puis, se rappelant pourquoi elle était venue, elle ajouta :

— Faudrait pas que l'garde champêtre apprenne l'affaire d'hier, mamz'elle Gillette..., dites ben à vos gens qui tiennent leu langues...

— Et si Marie Aumont parle..., ou porte plainte?...

— Pas d'danger..., j'ai dit à Faucheux que si elle s'plaignait, je m'tuerai avec nos quatre petits... J'suis tranquile, Faucheux est galvaudeur, mais il aime ben ses garçons, oh! si y avait qu'moi qui meurt, y s'en tourmenterait point... J'suis une vieille taupe comme y m'appelle...

— Eh bien, allez-vous-en tranquille, ma brave femme, dit Gillette, on ne dira rien ici, et la chanteuse lui remit une pièce d'or pour ses petits...

La Faucheux partit avec forces salutations et

remerciements, encore plus laide, encore plus vieille, encore plus jaune, à force d'avoir pleuré.

Esther, tout en aidant Royal à sortir de sa cachette, soupira :

— Quel dommage, quel malheur, il n'y a d'amour que lorsqu'il y a jeunesse d'âge. Il n'y a d'amour que lorsqu'il y a jeunesse de sensations. Une femme qui n'est plus jeune n'est plus aimée...

En survivant à l'amour, elle l'a tué, mais jusques en leurs plus vieux ans, les hommes exigent, réclament auprès d'eux de la fraîcheur et du printemps féminins et le plus drôle c'est qu'on leur en sert!!!

— Oui, interrompit comiquement Gillette, parodiant une chanson :

Y z'en veulent,
Y z'en d'mandent...
Y z'en r'çoivent?

— Cela te fait rire toi, dit Esther attristée, cette stupidité des femmes jeunes à s'accoupler avec des barbons, ces jeunes filles que des crânes chauves ne rebutent pas et toutes ces femmes de vingt ans qui se marient avec des gas dont la moitié des tares physiques suffiraient à nous faire, expulser, nous les femmes, des bras d'un lépreux?

— T'apitoyes donc pas comme ça, cria Gillette, demain, tu nous approuveras au contraire.

— Comment cela, dit Esther.

— Mais oui..., tu trouveras que le physique ne fait rien à l'affaire... et qu'une belle âme et qu'un cœur noble suffisent pour qu'un de nous s'en affole?

— Parbleu! tiens! si on la rencontre, la belle âme! si on le trouve, le cœur noble! mais les trouve-t-on jamais, fit-elle d'un geste las.

— Je ne t'ai pas vue si nerveuse depuis longtemps, ma chérie, dit Maurice tout surpris... qu'as-tu donc aujourd'hui?

Esther s'arrêta subitement d'arpenter le hall, sa figure tourmentée se détendit, et s'avançant de sa jolie démarche lente, elle vint, disant à Maurice :

— J'ai... que je t'aime..., que je t'aime, comme je ne m'attendais pas à t'aimer, mon Maurice... et que j'ai peur de vieillir, moi aussi..., débita-t-elle très vite, un peu gênée de la vérité de son âge qu'elle croit être seule à connaître... J'ai, que voilà six mois que je me sens un autre être... et que j'ai peur de toi... de nous... de l'inévitable... J'ai pris l'habitude du bonheur... et cette femme tout à l'heure, cette Faucheux avec ses paroles typiques sur l'égoïsme masculin, m'a bouleversée.

Je m'applique si fort à fabriquer des chimères,

à forger sur toi, quant à toi des Légendes Dorées, superbes grands spectacles de miracles humains, dont ma foi nouvelle, mon mysticisme d'amour font les frais...

Elle ne put parler davantage, de grosses larmes coulaient de ses yeux!

— Folle! grande nerveuse, fit tendrement Maurice en la serrant dans ses bras...

— Ah ! j'ai si peur de vieillir... et que tu cesses de m'aimer, avoua-t-elle douloureusement.........

— Comment, fit Gillette Norbert émue et bourrue à la fois, c'est toi, la femme forte qui nous fais des cours de philosophie du 1er janvier à la saint Sylvestre, c'est toi qui as peur de la vieillesse? Alors? tu veux mourir jeune... mais ma vieille, tant qu'il y aura un ciel, des étoiles, des arbres, des rivières, des fleurs... souhaite de défriser ton bigoudi le plus tard possible! Si la nature ne t'attache pas au rivage, alors zut, c'est la seule vérité du monde! tu verras vers soixante-dix ans l'œil que tu feras au soleil... le dernier qui consente à chauffer gratuitement les vieilles dames!!

Esther sourit mélancoliquement.

— Alors, dit-elle à Gillette, cela ne te fera rien

de te faner, de te rider, et d'être une femme sans être femme.

— Oh! moi, j'ai toujours été vieille; à seize ans, on m'en donnait vingt-cinq, et aujourd'hui que je cours après mes trente-deux, tout le monde m'accorde la quarantaine... alors, je m'y habitue... C'est une générosité de mes admirateurs! Et puis, moi, je ne compte pas... je n'ai jamais été jeune, jamais jolie, jamais rien.

A ce moment, un grand coup de cloche à la petite porte du jardin annonça un visiteur, par-dessus les brise-bise du hall s'apercevait le haut d'un chapeau d'homme.

— C'est une visite pour toi, Gillette, fit Maurice. Viens dans le jardin, Esther... Discrètement elle et lui quittèrent le hall sans voir et sans être vus du nouvel arrivant.

Le valet de chambre remit une petite carte à Gillette Norbert.

— Faites entrer!

Comment vas-tu, Séraphin ? En voilà une surprise? Pourquoi n'es-tu pas venu déjeuner.

— J'arrive de Tessancourt, j'ai lunché chez ton voisin Antonin et je suis venu à pied, en me promenant, te dire bonjour, ma petite Gillette... Voilà!

Gillette fit apporter des boissons fraîches...

— Tu dois mourir de soif ! par ce soleil on doit cuire sur la route. Tiens, bois...

A propos, tu sais, Maurice Roval et Esther sont ici!

— J'aurai grand plaisir à leur serrer la main, et leurs amours... ça marche?

— Ah! mon pauvre Séraphin, notre Renot si raisonnable, sa ligne... tu sais sa fameuse ligne de conduite... elle est bien chambardée va, sa pauvre ligne! Elle est amoureuse! mais amoureuse à lier !

— Comment le sais-tu?

— Elle me l'a confié.

— Et Roval?

— Il la regarde l'aimer...

— Pauvre fille... elle a été prise à son piège... et est-elle heureuse...?

— Je ne sais pas, je ne sais plus, elle est transfigurée, ce n'est plus la même femme, elle vit, elle vit, on dirait qu'elle brûle ses étapes... Sa délicieuse mélancolie est passée, elle est fébrile, agitée, gaie, rieuse, il semble qu'elle s'enivre d'une chose qu'elle n'attendait plus... elle est trop vivante, elle ressemble à ces gens qui ont la prescience de leur mort prochaine et font des tas de choses folles avant de s'en aller pour toujours...

Je ne lui demande jamais rien, j'ai peur de l'interroger, mais voilà dix ans que je la connais et jamais je ne me suis sentie si loin d'elle, je ne la reconnais plus... Quand j'ai su il y a six mois sa liaison avec Roval, j'ai été stupéfiée, car si tout Paris sait que Roval est un poète exquis, on n'ignore pas qu'il est un fâcheux amant... mais Esther amoureuse a perdu toute notion de clairvoyance, cette clairvoyance qu'elle avait au suprême degré, tu te rappelles?

— Mais enfin, Roval... est-il gentil? bon pour elle?

— Il est exquis, mais cela ne prouve rien, voilà de longues années que je connais Maurice, c'est un vieux camarade...

— Il ne t'a jamais fait la cour?

— Je crois que si, autrefois, mais pas longtemps, ma gaîté le décontenançait toujours, il n'insista pas, et nous sommes restés de bons vieux amis, seulement j'aimerais mieux que ce ne fût pas notre Renot qui lui servît de... comment dirai-je... de « lapin d'essais ».

C'est en lui éventrant l'âme, le cœur et le cerveau qu'il augmentera une fois de plus sa science humaine... veux-tu parier qu'il en sortira une

comédie nouvelle, en quatre actes, d'une psychologie intense?

— C'est bien possible, répondit Séraphin, se rappelant tout à coup l'idée de Roval de faire une pièce sur la femme moderne de quarante ans, et sa conversation sur Esther avec Wladimir Meridione chez Mme Sudet!

Pauvre Esther Renot, si bonne... si intelligente... si nous la mettions en garde? car enfin Roval est un ami de fraîche date, après tout, tandis que cette femme a mes sympathies depuis de longues années, conclut Séraphin.

— Ah! mon pauvre ami, mais tu es fou! Crier casse-cou en ce moment à Esther...? Mais elle n'écouterait rien! Je te dis qu'elle est amoureuse comme une bête... attendons... et le jour où elle voudra faire une grosse folie, alors nous essayerons de l'en empêcher... jusque-là, laissons-lui l'illusion du bonheur, cela lui semble si bon... et cela lui va si bien!

Ils allèrent rejoindre Esther et Maurice dans le jardin.

Maurice poussa un cri de surprise en voyant Séraphin. Esther, toujours gracieuse et aimable, n'eut qu'une pensée à son arrivée :

— Va-t-il rester ici quelques jours et troubler notre tête-à-tête?...

Elle s'en informa le sourire sur les lèvres :

— Vous venez sans doute pour quelque temps ici, cher ami?...

— Non, je suis en visite à côté, à Tessancourt et demain soir, je pars en Auvergne.

Elle respira.

Il remarqua qu'en effet Esther était changée, elle semblait plus blonde, plus blanche, plus grosse, et riait volontiers... pauvre femme!

— Fais-tu du bateau, Séraphin, dit Gillette.

— Mais certainement!

— Alors en route pour le tour de l'île.

Les deux femmes montèrent ensemble dans un large canot, Gillette rama; c'était son sport unique et favori de chaque jour.

Maurice prit avec lui Séraphin; leur canot se tint longtemps près de celui des deux femmes, mais comme Séraphin l'interrogeait sur ses travaux littéraires de l'hiver prochain, Roval ralentit pour lui raconter les triomphes qu'il avait en perspective...

D'abord, pour le début de la saison, une opérette pour Rosa-Rosette, cette belle fille des *Frivolités*, puis pour janvier, il comptait avoir fini et

lire aux Français sa pièce : *Quand même et malgré tout*, qui serait jouée tout de suite... du moins il l'espérait.

— N'est-ce pas pour *Quand même et malgré tout* que vous cherchiez des documents féminins et la possibilité de connaître des femmes du monde de seconde jeunesse... Mme Sudet entre autres...?

— Oui... oui, affirma Maurice, les yeux brillants d'une joie de collectionneur qui a trouvé sa série complète.

— Et vous avez trouvé... tout ce qu'il vous fallait?

— Il n'en faut pas tant... répliqua Roval, il me suffisait d'avoir les quatre types existant de la femme : celle du peuple, celle du monde, l'artiste et la bourgeoise, la dernière me manque, les autres, je les ai eues, je les ai vues... de mes yeux vues.

— Mme Sudet, dans quelle catégorie la mettez-vous donc?

— Oh ! celle-là, son atmosphère est un monde que son état fêtard classe un degré plus bas que celui de la bourgeoisie, et un degré plus haut que celui du demi-monde.

— Oui, dit comiquement Séraphin, c'est le deux Tiers Etat, quoi!

— Si vous voulez!!!

— Et peut-on savoir, en dehors de Mme Sudet, quelles sont celles qui passeront à la postérité?

— Oui, si vous êtes discret...

— Oh ! voyons...

— La comédienne... Esther... naturellement... le spécimen le plus typique en l'occasion. La femme du monde...? j'ai toutes les veines! elle est venue ici conter sa vie et ses peines d'amour. La femme du peuple...? Gillette en a reçu une hier aux Berges, dont l'aventure est celle de toutes les autres. Quant à la bourgeoise, elle me fait défaut... si je ne la trouve pas, je l'imaginerai, voilà tout...

— Ne craignez-vous pas d'offenser, de peiner, Renot, si elle apprenait...?

— Naïf... elle ne se reconnaîtra pas... et puis, soyez tranquille, pour le succès de la pièce, l'intérêt des scènes, j'en ferai une douce victime... très sympathique au fond, un très joli rôle en somme...

Je montrerai naturellement notre égoïsme féroce, notre brutalité contre celles qui ne nous donnent plus de plaisir... car du haut en bas de l'échelle sociale, c'est la même lutte entre les mâles restant jeunes longtemps et les femelles

vieillies plus vite. J'y montrerai la danse des ventres, primant les battements des cœurs, j'y développerai l'impossibilité d'une humanité idéalisée, sentimentalisée, entre les hommes et les femmes, et je prouverai que tout est mensonges et grimaces, hors l'accouplement, le rut et l'animalité sexuelle, ce n'est pas neuf tout cela au fond, c'est aussi vieux que l'amour et la vie, n'empêche que c'est toujours douloureusement intéressant... et si ce sont de petits chagrins, il en résulte de grandes peines.

— Les femmes sont bien meilleures que nous, au fond... elles nous aiment malgré nos rides et nos cheveux blancs, dit lentement Séraphin, laissant traîner ses mains jusqu'aux poignets dans l'eau tiède de la rivière, elles nous sont bien supérieures...

— Eh!... je ne sais pas, cher ami... nous naissons, nous, loyaux, courageux, braves, entreprenants, d'une cérébralité plus forte, nous développons les arts, les sciences.

Le progrès d'un peuple, la richesse d'une nation, le bonheur d'un pays viennent de nous, sont faits par nous. Qui nous dit qu'en venant au monde nous n'avons pas nous aussi les vertus d'êtres fidèles et chastes, ces deux qualités qui,

nous manquant, contribuent au malheur des femmes.

Qui nous dit que si on nous élevait, comme elles, dans la décence et la pureté, nous ne serions pas leurs égaux et même leurs supérieurs en humanité tendre?

Qui nous dit que si on nous habituait à voir une sœur dans chaque femme respectée à l'égale de notre mère, nos violences ne s'atténueraient pas, nos débauches étant restreintes?

— Mais, dit Séraphin, c'est toute la routine de l'éducation première qu'il faudrait écraser, cher ami?

— C'est une éducation féminine nouvelle à enseigner, voilà tout.

Ce sont les femmes qui détiennent en leurs mains la floraison ou la pourriture de nos âmes d'hommes, ce sont nos mères qui sont responsables des larmes de nos sœurs, il suffit d'une nouvelle Eve pour engendrer toute une génération dont les principes de pudeur, inculqués de fils en pères se perpétueraient.

— Le fait est, remarqua Séraphin, que nos « maternelles » modernes nous demandent plutôt d'être malins en arithmétique que fort en humanités... C'est le *struggle for life* qui tue le *struggle*

for love, votre comédie peut être fort intéressante...

— Je l'espère, dit Royal, se remettant à ramer pour rattraper le bateau des deux femmes qui, depuis cinq minutes, stoppait devant un groupe de paysannes lavant leur linge à la rivière, abritées du soleil par de grands parapluies bleus... leurs caracos rouges, violets et blancs reflétés dans l'eau. Le régulier pan, pan, pan, pan, des battoirs fait gicler, mousseuse comme une bave, l'eau savonneuse...

— Maurice, crie Esther, regarde la belle aquarelle à faire... Est-ce joli, hein ?

Esther avait la manie de ramener tout à des effets de pastels ou d'huile, elle regardait tout en peintre, en dessinateur, en coloriste, un effet de lumière, une ligne, une geste joli la mettaient en extase ! On connaissait aussi sa sensibilité maladive pour les beaux horizons, les couchers de soleil.

On racontait qu'un soir au cirque, deux jeunes enfants admirables de corps faisant des poses plastiques et reproduisant des groupes antiques célèbres, émotionnèrent tellement la comédienne, qu'on la vit baisser sa voilette afin de cacher des larmes nerveuses.

On se moquait de cette facilité d'émotion, elle

ne s'en fâchait nullement, mais aimait, dans ses voyages, à parcourir seule les musées, « afin, disait-elle, de pouvoir pleurer sans être gênée », cela doublait son plaisir!

« Oh ! les peintres, les peintres, quels veinards! » faisait-elle souvent. Ces palettes soumises qui prolongent indéfiniment la vision! C'était bien un peu enfantin peut-être cet art qui ne consistait qu'à parodier la nature, l'œuvre de Dieu. C'était naïf sans doute de rester des heures devant un mètre cinquante de toile, sur lequel des arbres et un ciel n'étaient qu'imités, alors qu'on aurait peut-être passé toute une vie devant les mêmes réalités sans les regarder ni les admirer! O sacrilège! C'était enfantin peut-être de s'extasier plus longuement et plus solennellement devant du marbre parodiant des êtres, que de crier au miracle devant des créatures de Dieu.

Seule, la musique était un art humain, né des hommes, mais les autres : la peinture et la sculpture n'étaient que des efforts puérilement orgueilleux, imitatifs de l'œuvre divine.

Aussi Esther Renot avait-elle raison de pleurer de joie devant la nature et la beauté, qui fortifient l'extase et la foi en Dieu. Un artiste est un dévot.

La barque de Maurice Roval et de Séraphin s'approchait doucement de celle d'Esther et de Gillette.

— De quoi causiez-vous donc si sérieusement, messieurs, fit Gillette.

— Nous disions du mal des hommes...

— Ça, c'est épatant par exemple ! C'est nouveau!

— Peut-on savoir...? interrogea Esther.

— Roval est persuadé que si les hommes sont des monstres, ils le doivent aux femmes, à l'éducation qu'elles leur donnent.

— C'est une de mes constatations que je suis ravie de lui voir enfin approuver, fit Esther joyeuse et battant des mains.

Maurice Roval fut un peu plus gêné que devant Séraphin, Esther se targua d'une idée qui venait de faire les frais de sa conversation.

— C'était vrai, pourtant.

Esther avait la marotte de discuter toujours de la mauvaise influence féminine sur les hommes.

— Mais, fit tout à coup Gillette, crois-tu que les pauvres mères ne sont pas poussées dans leurs mauvais devoirs par les hommes, les pères?

— Mais si, parbleu, s'exclama Esther, les pères invitent les mères les mieux intentionnées

à laisser leurs fils jouir, sans raisonner, de tous les péchés qui furent les joies de leur jeunesse à eux, cette fameuse jeunesse qu'*il faut qui se passe*.

— Oui, dit Gillette gaiement, quand l'un dit marche!... l'autre dit : cours!

Esther continua :

— C'est pour cela que c'est seulement d'une femme qu'on attend le chambardement des routines malpropres qui consistent à faire des hommes des prostitués. D'elle sortira le premier adolescent endoctriné, instruit, préparé à la chasteté morale et physique. Celui-là poussé, honnête, se mariera et, faisant des enfants, les élèvera comme il aura été élevé, et ce sera une race nouvelle d'hommes, amie des femmes cette fois... tendres compagnons des épouses, frères respectueux des sœurs.

— Mais jusqu'au mariage qu'en fais-tu? de ton phénomène, dit Gillette?

— Il attend... comme les jeunes filles, avec les mêmes impatiences... mais les mêmes réserves, pourquoi pas?... C'est une question d'éducation et d'habitude, et crois-tu qu'il n'en existe pas déjà de ces « phénomènes », comme tu dis?

— Alors, tu crois qu'une éducation chaste les

empêchera de tromper leur légitime, insista Gillette.

— Qui sait?...

— Il faudra joliment les marier jeunes, tes chastes, sans cela... gare aux immoralités sournoises...

— Où serait le mal d'un perpétuel assortiment? les femmes jeunes n'épouseraient enfin que des hommes jeunes!

— Mais les hommes jeunes ne peuvent savoir au juste ce qu'ils veulent... ils se marieront mal... ils feront des boulettes...

— Crois-tu que les plus âgés les évitent?

— Il est vrai que...

— Dis donc, Maurice, peux-tu me dire exactement, mais là, très exactement, pourquoi tous, presque tous les hommes trompent leurs femmes, fit Gillette?

— Mais, ma chère Gillette, c'est que toutes les femmes sont charmantes et qu'on n'a le droit d'en posséder qu'une, alors que toutes vous tentent...

— C'est un pauvre droit! soupira Séraphin.

— C'est le droit du pauvre, plutôt, rectifia Maurice en riant, car le riche s'en paye tant qu'il en trouve.

— Alors, il n'y a pas d'homme qui puisse résister à la tentation et se contenter de son lot?...

— Oh! il faut que le lot soit bien extraordinaire!

— Mais s'il le choisit, il est extraordinaire pour lui!

— N'as-tu pas remarqué, Gillette, que tous les hommes sont froissés dans leur amour-propre, dans leur vanité, quand ils se trompent en affaires, qu'ils le cachent et ne s'en vantent pas; en femmes, ils s'en fichent! que ce soit leur régulière, tant pis, ils la changent... avouant, somme toute, ou leur mauvais goût ou leur mauvaise acquisition... Ah! s'ils pouvaient choisir entre toutes les femmes, ils auraient la chance de décider leur choix avec comparaison et préférence, mais ils n'en connaissent qu'un petit nombre, alors!...

On arrivait au tournant de l'île de Vaux, le courant étant rapide et dangereux, la conversation s'interrompit, chaque rameur tout à la direction de son bateau...

Il était cinq heures lorsqu'on fut de retour à la maison.

Trois paysannes attendaient là l'arrivée du docteur qui, tous les jeudis, venait, soit aux Berges, soit à Paris, s'assurer du bon état de la santé de

la chanteuse. Il en profitait pour visiter dans la maison de sa cliente quelques pauvres que nul médecin ne soignait dans ce village perdu.

Cet après-midi-là, sur le banc de la cour d'entrée étaient trois vieilles dont une incroyablement grosse!

La première, la mère Picard, perdait la vue depuis peu...

Soixante-quatorze ans. La figure ridée, plissée, coulissée en long et en large, une peau grisâtre, parcheminée, sa marmotte de coton sur la tête, les mains croisées sur un bâton où s'appuie son menton poilu, elle attend les yeux clos mamz'elle Gillette et le docteur...

A l'arrivée du médecin, elle se met en marche et va le rejoindre au perron où il descend de voiture.

— Eh bien, mère Picard, et cet œil?...

Et le médecin examine la paupière rougie et purulente, saignant sur le visage encrassé...

— Mais, mère Picard, vous ne lavez pas assez cet œil-là..., il faut le baigner, sapristi!!! Vous débarbouillez-vous?

— Ben dame... oui... de temps en temps... seulement, je n'vois plus d'où qu'je m'lave... Alors, j'sais pas si j'sommes ben propre...

La vérité c'est qu'elle est abominablement sale! sale!

Le médecin fait une ordonnance dont Gillette lui remettra les médicaments demain.

C'est le tour de la grosse Pauline. Celle-là est une martyre de la graisse.

— J'croule, mon bon mossieur! J'croule jusqu'à des six fois par jour!

— Comment sont vos urines? dit le docteur très brièvement?

La paysanne roule des yeux effarés!!!

— C'est pas des choses à demander aux gens, grogne-t-elle?

Gillette Norbert éclate de rire et intervient.

— Répondez-donc, Pauline, c'est utile à savoir pour soigner votre maladie.

— Ah..., regrogne la masse de chair... eh ben...! j'fais comme tout l'monde quoi... c'est jaune... et ça mousse.

— Pas de fréquences, pas de troubles..., insiste le médecin.

La paysanne est hagarde...; on lui explique...; elle se met à pleurer, stupide, hébétée...

— De l'iodure de potassium, dit le docteur...

Puis c'est au tour de la sorcière, ainsi appelée par les gens du pays parce qu'elle jette des

sorts... l'autre jour, la grosse Pauline ayant de la peine à allumer son feu, la sorcière entrée chez elle lui dit railleuse, la mine pointue :

— Veux-tu parier qu'tu l'allumeras point ton poêle ?...

Pauline se mit à trembler... sa grosse masse de chair s'écroula et, en effet, le fourneau ne fut pas allumé...! Tout le village la redoute, la comble de prévenances et de petits cadeaux pour éviter « ses sorts », elle, la roublarde, regarde les gens d'un œil spécial... en dessous... louchard, chaque fois qu'elle a besoin ou d'un tablier, ou d'un caraco, ou de quatre livres de pain sans bourse délier ! Elle fait du chantage à sa façon... Aujourd'hui, elle se plaint « d'une bête qui l'y mange l'dos »...

— Des points neurasthéniques, dit le docteur...

— Non, c'est une belette qui m'mange entre les deux épaules... j'la sens ben... j'ons frotté la place avec toutes sortes d'herbes... et la Faucheux m'a dit des prières dessus, rien n'y a fait... ça m'pique toujours...

— Des piqûres de cacodylate, dit le docteur; mais la sorcière se méprend sur le sens de la phrase et dit béate :

— Du moment que M. le docteur sait qu'c'est

une crocodylate qui me pique... il me l'enlèvera ben vite... est-ce pas?

Gillette et le médecin se tordent de rire!

La paysanne est absolument ahurie... mais si radieuse qu'on sache enfin la nature de son mal!

Le médecin, sa visite finie, fut comme toujours ramené en voiture à la gare ; quand le cocher rentra, il remit à Esther Renot une dépêche que « la facteuse », comme disaient les gens du village, lui avait donnée à mi-chemin. Le télégramme disait laconiquement :

« Viens vite, suis très inquiet,

« Signé : PIERRE. »

Esther Renot sut tout de suite qu'il s'agissait de l'accouchement de sa bru, la dépêche étant de son fils. Mais comment annoncer à Maurice le besoin urgent, immédiat de quitter Vaux et de filer à Paris?...

Bien entendu Esther n'avait jamais mis son amant au courant de sa maternité... comment faire? Le temps ne pouvait se passer à réfléchir, Pierre avait besoin d'elle... tout de suite... Bravement, elle courut dans le jardin dire à Maurice qu'il fallait absolument qu'elle partît à Paris par le premier train...

— Pourquoi? pourquoi? interrogea Maurice.

— Une amie malade... qui me demande.

— Comment le sais-tu?

— Je viens de recevoir une dépêche.

— Où est-elle, cette dépêche ?

— Là-haut, je l'ai oubliée là-haut...

— Va la chercher... insista-t-il les yeux durs et sondeurs.

Mais Esther se souvient que la dépêche est signée « Pierre », un nom d'homme et elle vient de dire qu'UNE amie l'appelait près d'elle!

Dans son trouble, elle ment mal, elle balbutie sottement.

Maurice de plus en plus méfiant, la regarde avec des yeux terribles...

— Mais qu'as-tu donc à me regarder de la sorte? On dirait, ma parole, que tu me soupçonnes... fait Esther qui tremble.

— Si la dépêche est réellement d'une femme, je le verrai bien, ricana-t-il devenu très pâle, viens, remontons ensemble à la maison...

Esther est atterrée. Que faire, mon Dieu! que faire? si elle soustrait la dépêche, il la soupçonnera d'infidélité, et de courir à un rendez-vous, si elle la lui fait voir, ce nom de « Pierre » ne fera qu'augmenter ses suppositions et leur donner un

semblant de vérité! Que faire? Que résoudre? dans deux minutes ils arriveront... elle décide de la lui montrer, elle expliquera n'importe quoi!...

Arrivé dans le hall, Maurice aperçoit le télégramme sur la table; il le lit : « Viens vite, suis très inquiet, Pierre. »

Esther l'observe le cœur sautant, bouleversé, elle va lui expliquer... s'il interroge, mais il n'interroge pas! il tient le papier bleu cinq éternelles minutes entre ses doigts, ses yeux le parcourent froidement, très calme :

— Habille-toi et va le trouver puisqu'il est inquiet, Pierre!!!

Il sort très raide... Esther éclate en sanglots...

Maurice Roval, lui, s'est soudainement souvenu du nom du fils d'Esther, ce nom l'a trop bouleversé le soir où il l'entendit pour la première fois chez la mère Sudet, pour que depuis il ne se dise pas souvent : Elle a un fils qui s'appelle Pierre..., et à la minute où il parcourt la dépêche il est fixé sur l'appel du fils à la mère. Soudain il pense à utiliser cette occasion qui est offerte à sa manie féroce... il n'est pas fâché de voir comment Esther va se tirer de là... avouera-t-elle, n'avouera-t-elle pas ce fils de vingt-cinq ans?... il cherche des pièges à lui tendre, il jouera l'amant jaloux, va

lui faire une scène épouvantable... Mais Esther le rejoint, la figure lamentable...

— Maurice, écoute... Maurice... me crois-tu vraiment capable de te tromper...? moi!

— Mais, nom d. D., fait-il, violent, cet homme qui te tutoie et t'appelle!

— C'est le mari de mon amie..., fait-elle hésitante..., elle est malade, alors c'est lui qui...

— Eh bien, allons-y tous les deux chez ces gens, je pars avec toi..., dit Roval enchanté de son émoi et de ce nouveau mensonge.

— Tu es fou ! c'est impossible, voyons?

— Alors, je te défends de sortir d'ici, fit-il autoritaire.

— Mais si cette malheureuse est mourante...

— Ta présence ne l'empêchera pas de mourir.

— Non! non! dit soudain Esther révoltée. Mon devoir est d'aller auprès d'elle...

— Pourquoi donc? n'a-t-elle pas son mari?

— Maurice, il faut que j'y aille, fit Esther tout à coup décidée et implorante.

— Alors, dit lentement Maurice, rappelle-toi bien ce que je te dis, si tu réponds à l'appel de cet homme, moi, je pars et je te quitte à jamais... choisis...

La malheureuse s'effondra sur un banc et sanglota.

Maurice, pendant la crise de larmes se demande : « Laquelle sera la plus forte de la tendresse de l'amoureuse ou de la tendresse maternelle », et il arpente l'allée du jardin, attendant, nerveux, impatient, la réponse qui le fixera... Ah! que ses petits yeux noirs brillent... brillent...

Soudain, la pauvre créature essuyant ses larmes vint à lui.

— Je n'irai pas Maurice, fit-elle, mais jure-moi que tu ne doutes pas de ma loyauté, de ma fidélité, de mon amour si profond, si intense et si tendre...?

Elle avait dit tout cela d'une voix si tremblante, qu'il en fut tout remué... Il constata avec une joie secrète que « LA MÈRE » faisait un sacrifice « à L'AMANTE », ne détruisant jamais son caractère typique, tracé chaque jour en menus détails, dans son journal, sous le nom de Pessima.

La journée s'acheva triste pour Esther tourmentée par cette scène avec Maurice, tourmentée par la pensée que Pierre l'attendait en vain, dans une circonstance où il avait besoin de son dévouement... Qu'allait-il penser?

Qu'était-il arrivé à Paris? Quelles complications

survenaient à l'accouchement de sa bru pour que Pierre la réclamât par dépêche?

Ah! son cœur, son pauvre cœur, qu'on meurtrissait toujours! son cœur d'amante qu'elle croyait avoir muré pour jamais, ce cœur fantôme qui s'animait, revenait vivant aux dépens de son cœur de mère appauvri par cette épilepsie sexuelle, battant, sautant, gambadant sans contrôle pour son amant, et mesurant ses élans pour son enfant. Voilà où en était cette maternité qui l'avait rendue radieuse et qu'elle avait bénie..., un homme passait..., et lui prouvait qu'elle pouvait en faire le sacrifice sur un simple geste de lui... Alors?

Quelle femme était-elle donc devenue? Quelle espèce de puissance avait donc sur elle Maurice Roval pour amollir ainsi sa volonté ? Honteuse, elle s'avoua tout bas qu'il était l'indispensable à sa chair, le « sans pareil » en volupté, surtout l'*inattendu* de ses quarante-quatre ans !

Elle s'avoua qu'elle se grisait de cet homme de trente ans..., de ce jeune homme, exhalant de la vie chaude, de la jeunesse ardente et radieuse comme une fleur, qui dégageait une émanation si rajeunissante à son contact qu'elle s'en abreuvait, s'en intoxiquait sans prudence et sans réserve.

C'était l'amour inespéré, l'amour par surprise... c'était... c'était... mais au fait était-ce bien l'amour?

Non! non! non! criait la conscience d'Esther, ce n'était pas l'amour, le divin, le grand amour cette furie des sens qui infériorisait ainsi sa moralité sentimentale et paralysait son vouloir.

C'était un ascendant physique, matériel, grossier, oui, oui, grossier, grossier, se répétait Esther.

Pourtant, elle avait une vraie tendresse, une chaleur douce au fond du cœur pour Maurice..., elle venait de se le prouver en ne partant pas près de Pierre... Elle l'aimait, Maurice..., oh, oui, si bien !...

Mais alors...? Mais oui, c'était cela... et ses yeux s'ouvraient démesurément à la constatation qu'elle faisait tout à coup, c'était cela..., c'était lui qui l'aimait mal..., très mal..., qui ne l'aimait pas...! Sans cela l'aurait-il soupçonnée? l'aurait-il injuriée d'un doute?

Est-ce qu'un cœur qui aime n'entre pas dans l'autre cœur, ce second lui-même, et n'y puise pas la sécurité...?

— Folle... folle, se répétait-elle, qui a pu croire! qui a pu espérer! Tu te croyais forte, le

rempart de tes expériences ne t'isolait pas assez pour t'abriter derrière lui des atteintes de la vie, ah! tu veux aimer... ah! tu veux du bonheur..., souffre, ma chère..., souffre et remercie Dieu de tout... pour tout et malgré tout!!!

Comme son cœur souffrait, son pauvre cœur toujours déçu, toujours trahi, victime perpétuelle des abus de confiance ; il était né pourtant somptueux, fier et magnifique et méritait un cortège reconnaissant, acclamant ses générosités et ses grandeurs.

Esther semblait le porter comme un trophée rouge, saignant sur le chapelet de ses désillusions...

Qui donc, Seigneur, l'accueillerait enfin, « ce cœur prodigue »!

Qui donc lui ouvrirait pour toujours la porte de la douceur et de la paix?

Quels bons anges porteraient ce cœur si lourd, sur un coussinet moelleux et le gâteraient, le dorloteraient... comme un cœur tout malade et tout tendre?

Pauvre femme, née trop sensible et trop bonne dans un monde mauvais de jouisseurs et d'égoïstes.

Elle était à peine remise de ces grosses se-

cousses, quand, le soir, très tard, un second télégramme lui parvint :

« Jeanne morte en couches. Pierre. »

Elle lut, relut dix fois cette laconique dépêche et, muette, d'un geste la passa à Maurice Roval.

Il fut bouleversé, se sentit coupable... responsable et d'un élan lui dit :

— Vas-y de suite.

Esther monta dans sa chambre, s'habilla et fut conduite en voiture à la gare.

Un train pour Paris partait dans dix-sept minutes, et, seule avec son chagrin et ses pensées, elle est emportée dans la nuit, vers son enfant malheureux sacrifié par elle et que la mort fait veuf et père à la fois...

. . . .

Et Esther Renot est grand'mère. . . . .

. . . .

CHAPITRE XII

On était en septembre, les théâtres fermés tout l'été recommençaient à ouvrir les uns après les autres; déjà on annonçait pour le 15 la première de *Madame la Dèche*, opérette bouffe de Maurice Roval, musiquée par Viennois.

On parlait beaucoup déjà des décors, des costumes, des artistes, bref on attendait *Madame la Dèche* impatiemment dans Reporters-House et dans Cabotinville.

Les plus jolies filles de Paris devaient y défiler, ce serait un assaut de beauté et d'élégance, chacune de ces dames ayant voulu payer de ses deniers les toilettes sensationnelles qui devaient aider au prestige galant de sa réputation!

Enfin le grand soir arriva!

La saison, pluvieuse depuis le commencement

d'août, avait précipité la rentrée du public éparpillé jusque-là dans les villes d'eau et sur les plages et, vraiment, cette soirée de septembre apportait au théâtre des Frivolités ce fameux tout Paris.

Les fardées, les ondulées, les petits vernis étaient là, au grand complet. Les comédiens et les comédiennes non occupés étaient venus en bons spectateurs applaudir leurs camarades.

Esther Renot, Gillette Norbert, Léo Séraphin, venaient d'entrer dans une grande avant-scène de balcon et Maurice Roval arrivait, quelques minutes plus tard, amenant Mme Bèche, rencontrée dans les couloirs au bras de son mari, lequel possesseur de deux mauvais strapontins obtenus difficilement, n'était point fâché de savoir sa femme occuper une meilleure place.

Les femmes se casèrent toutes les trois sur le devant de l'avant-scène, Léo Séraphin, très en évidence, cachait Maurice Roval, nerveux, inquiet dissimulé dans le fond de la loge.

Il avait été convenu qu'on arriverait au théâtre très à l'avance pour éviter les rencontres nombreuses des chers confrères, des camarades et des indifférents, diseurs de paroles banales qu'ils jugent aimables ou encourageantes, alors qu'ils

souhaitent le four, ou qu'ils se soucient de votre succès comme de leurs premières canines!

Maurice Roval était décidément trop nerveux pour rester assis, il se leva et fila sur la scène, prévenant qu'il ne reviendrait qu'à l'entr'acte...

Esther Renot, de ses bons yeux tendres, l'encouragea au calme... et lui dit :

— Sois tranquille, Maurice, ta pièce est bonne... ce sera un gros succès... tu verras!

— Mais oui, mais oui, affirment ses amis lui serrant les mains.

Il fait un grand geste inquiet et sort.

— Mme Bèche est jolie comme un amour ce soir, fait Gillette.

Mais Mme Bèche n'entend pas... occupée qu'elle est à lorgner une demi-mondaine entrant sensationnellement dans la loge d'en face.

— Qui est-ce? fait Mme Bèche.

Et Leo Séraphin, bottin vivant, lui nomme la dame tapageuse...

— Et cette cocotte tout en noir qui a tant de poudre de riz et de rouge aux lèvres?..., la troisième loge au-dessus des fauteuils de balcon..., cette femme qui parle si fort et qui rit si haut...

— Ah ! oui, je vois ! dit Séraphin..., mais ce

n'est pas une cocotte! C'est la duchesse de Valentoy!

— C'est vrai...? fit naïvement Mme Bèche, elle n'en a pas l'air...; comme c'est drôle.

Et Séraphin, la voyant curieuse, lui nomme quelques-uns des gens qu'on doit connaître à Paris, soit par leur réputation d'artiste, leur fortune ou leurs scandales.

— Tenez, voyez-vous, fait-il, cette perruque poudrée, coiffée Marie-Antoinette..., c'est Séverine...

Mme Bèche lorgne avidemment.

— Elle est jolie, déclare-t-elle.

— A côté d'elle, c'est Raffaelli, le peintre, avec sa femme et sa fille, près d'eux sont assis deux messieurs, vous voyez?... C'est Marcel Prévost...

— Les *Demi-Vierges?* fait Mme Bèche dans l'extase...

— Et son voisin est Henri Lavedan...

— *Le Vieux Marcheur*, continue-t-elle.

— Tiens, voici Forain qui entre avec Robert le peintre, Félicia Mallet, l'avez-vous entendu chanter des chansons à la Bodinière? non! allez-y, madame, allez-y!

— Et ce petit homme qui serre la main à ce groupe?

— C'est Georges Ohnet...

— Oh! *le Maître de Forges... le Maître de Forges!*..., dit la petite Bèche la main sur son cœur...

— Tenez, continue Séraphin, voilà Chauchard..., le magasin du Louvre?

— Oui..., où cela?

— Dans le premier rang de l'orchestre, la plus belle barbe de Paris! A côté, Mme Durand, la directrice de *la Fronde*, est-elle assez blonde et blanche, hein! elle cause à Marny l'écrivain.

— Comment, c'est Marny cette grande belle femme?

— Elle a l'air, n'est-ce pas, dit Séraphin, de ces somptueuses créatures du XVIIIe siècle, elle en a l'esprit, voyez de quel geste charmant elle a tendu la main à Catulle Mendès.

— C'est Mme Mendès cette dame souple et brune dont je ne vois que la jolie nuque?

— Oui, son visage est très impressionnant, l'arc de sa bouche est si mystérieux.

— Et ce grand monsieur, n'est-ce pas Rochefort?

— Tiens, il est assis à côté d'un homme que je ne veux pas vous nommer, dit en riant Séraphin, mais dont je vous dirai la coquetterie...,

vous voyez quelle jolie mèche blanche et soyeuse, ondulée, vaguée, roulée, serpente sur le devant de son front?... Eh bien, c'est un postiche! la papillotte est longue de quarante centimètres, on dit même qu'elle vient d'une des femmes qui l'ont beaucoup aimé, et qui la portait autrefois sur ses épaules...

— Comment, il y a des hommes qui portent des faux cheveux, fit la petite Bèche amusée...

— Tenez, tenez, fit très vite Séraphin, regardez ce couple qui entre... C'est Monsin et sa femme... Comment trouvez-vous Mme Monsin?

— Elle a l'air bien timide...

— Eh bien, elle a donné une volée de coups de parapluie à un journaliste qui était son amant et qui faisait lire ses lettres à tous ses camarades de rédaction ; après, elle eut pour ami un peintre qui l'obligeait, dit-on, à dire le nom de ses cinq enfants dans les moments... où le mutisme serait presque obligatoire.

— Et son mari ? interroge Mme Bèche.

— Lui, c'est un philosophe, il regarde et pointe ses cornes... flegmatiquement, en semblant épaté que sa femme trouve encore des amateurs alors que lui, n'en veut plus. C'est un grand ca-

ractère, sa placidité n'est pas quelconque, c'est un homme admirable qui se moque si ouvertement des amants de sa femme, que lorsque le peintre arrivait rendre visite à madame (car c'était un ami de la maison) il le recevait délicieusement, l'encourageant à venir plus souvent...; il lui serrait les mains, tapotait ses bras, ses mollets, s'assurait de leur fermeté, puis disait de son parler tranquille : « Il a encore des muscles, ce bougre-là! » et sortait souriant, inquiétant, la figure énigmatique d'un sphinx qui ferait des blagues... Ah ! fit Séraphin, tenez, voilà justement le peintre en question!! Il entre avec ce monsieur et cette dame en blanc, vous voyez, juste à côté de cette loge vide...; depuis qu'il a lâché la petite Monsin, il est l'amant de cette jolie femme.

Celle-ci s'appelle Mme Demoi... ; il la courtisait quand elle était jeune fille, et comme elle ne voulait pas lui céder avant son mariage, mais seulement après, tout aussitôt, notre amoureux se mit en campagne afin de trouver un fiancé que la beauté de la jeune fille rendrait pressant et surtout pressé. Il le trouva dans un de ses meilleurs amis, le jeune Demoi, et le lendemain de ses noces, la nouvelle mariée courait dans l'atelier-garçonnière de notre peintre et s'y donnait toute.

Depuis, le peintre raconte sa bonne fortune à qui veut l'entendre...

— Mais c'est incroyable..., balbutia Mme Bèche, toute rouge et s'éventant très fort.

— Tiens, fit tout à coup Gillette Norbert, voilà Plaqueur..., tu sais Esther, celui qui nous disait que s'il écrivait des articles contraires à ses opinions, c'était à cause de quarante mille francs que le propriétaire de son journal lui donnait pour diriger sa feuille en ce sens... Cela ne lui a pas porté bonheur d'avoir vendu sa conscience, il a marié sa fille unique qu'il adorait et ni elle ni son gendre ne veulent plus le recevoir, je ne sais pourquoi, malgré la pension de douze mille francs qu'il a faite au jeune ménage; regarde comme il examine Mlle Monéro, ce Van Eyck moderne, aux mains extraordinaires d'un dessin si parfait ; as-tu vu son portrait par Granié au dernier Salon, il était remarquable. L'Etat l'a acheté.

En ce moment deux hommes, deux frères, saluèrent Gillette, elle leur sourit et expliqua.

— Ce sont deux journalistes dont l'un est bien l'être le plus étonnant que je connaisse. Il a chez lui une chambre entière de documents, connus et secrets surtout, sur presque tous les gens que

nous connaissons, soit hommes de lettres, artistes, directeurs de journaux, critiques, sculpteurs, peintres, banquiers, boursiers; bref, c'est une sorte de policier dangereux pour ses ennemis, serviable pour ses amis.

Tous ceux qui écrivent sont, sans exception, connus de lui. En sa qualité d'écrivain, c'est à la vie de ses confrères qu'il s'est le plus attaché, et par lettre alphabétique, leurs dossiers sont rangés..., attendant pour sortir de leur case, soit un camarade à défendre, soit un ennemi à attaquer. C'est à la suite d'un chantage dont les deux frères faillirent être victimes il y a quinze ans, qu'ils collectionnèrent ces petits papiers pour lesquels le directeur d'un grand journal du matin offrit un jour une grosse somme qu'ils refusèrent.

Depuis dix minutes, la salle se remplissait à vue d'œil, Esther Renot, reconnue, répond par sourires aux saluts. Elle est lorgnée de tous les coins de la salle, mais elle est tranquille sur sa beauté ce soir... Elle sait qu'elle est exquise, bien habillée, bien coiffée d'une toque de géraniums roses et de feuillages argentés, dont les tons sont si joliment choisis que toute la salle l'admire. Elle est exquise doublement parce qu'elle le sait..., et que sa volonté d'être plus belle

double son charme, car elle est de celles qui peuvent être jolies quand elles le veulent.

Mais voilà l'orchestre qui joue l'ouverture. Gillette Norbert, tout en noir, le nez trop retroussé pour être belle, se remet en place. Mme Bèche avec ses paillettes scintillantes, son chapeau blanc de chez Adeline Gaillard, le teint atténué par un duvet de poudre, est réellement exquise ce soir. Bèche lui envoie des petits sourires de son strapontin, il est heureux, Bèche, son amour-propre est en fête, il admire sa femme, tout en battant la mesure avec sa tête...

On frappe les trois coups...

Esther Renot sent son cœur défaillir... si cela allait être un four..., pauvre Maurice, comme il devait être nerveux. La musique cesse, le rideau se lève, on commence.

Le premier acte se passe sans qu'il soit indiqué que la pièce sera ou non un succès, on ne sait pas, on n'a bissé qu'un seul rondeau.

Le second acte, par exemple est exquis, on bisse, on trisse trois ou quatre chansons, un chœur soulève l'enthousiasme et le final est un triomphe, Rosa Rosette qui joue Mme la Dèche y a été vivante, exubérante, joyeuse, jolie et diseuse parfaite, son succès est énorme, aussi, à

la fin de ce second acte, Esther Renot désire-t-elle féliciter l'artiste.

Elle se dirige vers la scène, et trouva la diva entourée d'amis, de fleurs, d'artistes et dans un coin, étendu sur la chaise longue de la loge, elle aperçoit Maurice qui crie à un groupe d'habits noirs : « Etait-elle jolie, hein! était-elle assez jolie!! et quelle fraîcheur! quelle jeunesse surtout! » alors Esther entend la belle fille répondre : « Toi, Maurice, tais-toi, tu es tellement amoureux de moi que tu dis des bêtises. »

Et d'un geste joli, sa main grassouillette se plaque sur la bouche de Roval qui la mange de baisers sonores.

Esther hébétée, défaillante, se sauve..., ni Maurice, ni Rosa Rosette, ni personne ne s'est aperçu de son arrivée ni de son départ.

En rentrant dans l'avant-scène, elle est atrocement pâle, mais ses amis mettent cette pâleur sur le compte de l'émotion de la soirée Roval.

Le troisième acte est parfait, Rosa Rosette dans un costume qui la déshabille laisse voir sa chair ferme et dodue de femme de vingt-quatre ans.

Le rideau tombe sur des cris d'hommes affolés

par la belle créature et le nom de Maurice Roval est acclamé frénétiquement ainsi que celui du musicien Viennois. C'est un gros succès! Maurice Roval est long à revenir... il fait attendre ses amis sous le péristyle des Frivolités... mais on sait bien qu'un jour de première un auteur a les artistes à remercier, à féliciter, etc., etc.; seule Esther est impatiente... Enfin au bout d'un quart d'heure, il apparaît radieux, la figure illuminée de joie, quel succès hein, quel succès!

Séraphin lui presse les mains, on part souper. Roval prend Esther en voiture avec Séraphin, les Bèche partent avec Gillette et tout le monde se retrouve au café de Paris.

En voiture, Esther Renot dit :

— Tu dois être content de tes interprètes... Rosa Rosette a été délicieuse et jolie surtout..., oh ! si jolie...!

— Peuh, répond hypocritement Maurice, fraîche surtout..., enfin elle est assez gentillette...

— Avec qui est-elle donc? demanda Séraphin.

— Elle vit depuis six ans avec un petit croupier auquel elle reste fidèle, la sotte.

— Pourquoi la « sotte »?

— Parce que, ma chère Esther, Rosa Rosette

aurait demain tout Paris à ses pieds, si elle l voulait, et qu'elle vit comme une popotte.

Ils arrivèrent au café de Paris, soupèrent trè vite et rentrèrent après avoir accompagné Gil lette chez elle et les Bèche à leur domicile, plac de la Madeleine.

Maurice, une fois seul avec Esther, la ques tionne sur la soirée, sur l'impression du public l'attitude de la salle... quelles figures faisaien les critiques?

Ils semblaient contents... La presse sera bonn demain, certainement et Roval s'agite, énervé, le yeux brillants.

— As-tu sommeil, toi, Esther? Moi je me sen dans l'impossibilité de dormir avant deux ou troi heures, permets que j'aille bavarder chez toi c soir, tu te coucheras et je resterai jusqu'à c que tu me renvoies... tu veux?

— Oui..., oui..., fait-elle d'une si singulièr façon qu'il en demeure surpris.

— Qu'as-tu donc? Je ne te trouve pas joyeuse radieuse, de mon succès... Et lui passant u bras autour de la taille, malgré la voiture décou verte qui les emporte, il l'embrasse comme a beau temps...; la rue est déserte et noire, leur bouches restent confondues..., leurs yeux se fer-

ment...; la voiture s'arrête, Esther est devant sa porte.

Une demi-heure après, il la regarde commencer son déshabillage..., Esther le prie de l'attendre.

— Je reviens dans quinze minutes.

Et la voilà qui s'enferme dans son boudoir, puis sort de son cabinet de toilette, enveloppée d'une longue blouse de soie mauve, la peau toute glacée de sa douche froide.

Elle se glisse vite au lit et, joliment arrangée, bichonnée, le cou ennuagé de dentelles et de rubans, sa tête se pose très pâle sur son oreiller de batiste à bouffettes soyeuses, et Maurice la regarde..., la regarde...; elle sent, elle devine qu'il la compare à l'autre..., à Rosa Rosette..., et elle sourit, sourit, les yeux si étrangement implorants, si pitoyablement tendres, que lui aussi comprend, soudain, toutes ses craintes, ses arrière-pensées et dans un élan d'humanité il l'embrasse disant très vite : « N'aies pas peur, va. » Et penché sur Esther, il entend ce cœur de femme qui bat bruyamment, par grands coups, en même temps qu'il essuie des larmes chaudes qui ruissellent silencieusement le long du visage de la femme désespérée. Alors vraiment généreux, vraiment tendre cette fois, il la câline, la console,

lui parle comme à un petit enfant, comme à une sœur, la dorlote avec des mots bébêtes, délicieux de puérilité.

Esther l'écoute..., l'écoute..., l'observe entre ses cils perlés de larmes..., et se dit qu'il faut qu'il soit bien heureux ce soir pour être tout à coup si bon.

Les baisers d'abord consolateurs, fraternels attisent la malheureuse volupté d'Esther qui se réveille, plus âpre, plus douloureuse, plus aiguë, par la tourmente de son cerveau et Maurice se retrouve on ne sait comment dans ce lit d'amants que le mensonge va rendre « conjugal ».

Roval se sauve à trois heures du matin, heureux de la solitude des rues, de la liberté de ses gestes.

Plus de contrainte, il peut sourire à l'idée, au souvenir de Rosa Rosette... Il n'a plus le contrôle des yeux interrogateurs d'Esther qui paraissaient ma foi se douter..., et d'un geste d'épaules, gesticulant parlant tout haut, il fait avec sa canne un moulinet qui conclut sa pensée : Qu'on n'est pas mariés ensemble après tout!

Dès les premières répétitions de *Madame la Dèche*, Maurice Roval avait courtisé Rosa Rosette,

qui fidèle à son croupier ne voulait rien entendre, mais bonne fille d'allures libres, garçonnières, elle tutoyait Roval, sans plus de façons et Maurice trompé par ses manières espérait sa victoire prochaine...

En cela il avait tort, car Rosa Rosette était une roublarde, tapant volontiers d'un geste gavroche sur les ventres les plus sérieux de Paris, se donnant des airs de bon camarade qui faisaient oublier son sexe, et la protégeaient des solliciteurs d'amour, et des fourches caudines des auteurs, directeurs, journalistes, etc., etc.

Elle obligeait les gens à dire d'elle : « Ce n'est pas une femme, c'est un copain! » Et son truc lui réussissait à merveille, elle était l'amie de tout le monde, dînant, déjeunant en tout bien tout honneur, avec Pierre ou Paul. Son croupier était tranquille, la sachant aimante et fidèle, il avait promis de l'épouser plus tard.

En attendant, Maurice Roval désirait follement cette belle fille pleine de santé et de fraîcheur. Cette chair jeune et savoureuse le tentait, il s'avouait qu'elle n'était pas d'une intelligence excessive, mais il en avait envie, voilà tout.

Il était cinq heures du matin quand Roval se

mit au lit ; un billet griffonné au crayon et glissé dans ses bottines mises à la porte de sa chambre, prévenait son valet de chambre de ne l'éveiller que vers midi et d'acheter tous les journaux du matin.

CHAPITRE XIII

Ce fut donc en s'éveillant le 16 septembre que Maurice connut le dogme saugrenu de cette institution bizarre qui s'appelle « La critique ».

En effet, tous les journaux, sans exception, disaient du mal et de sa pièce et de son auteur!!!

Aucun de ces juges n'avait relaté le bel accueil fait par le public à *Madame la Dèche*, tous, tous dithyrambaient sur les œuvres passées, mais écrasaient de leurs surprises et de leurs dédains aigres, cet auteur qui les avait habitués à des ouvrages d'une haute portée littéraire, d'un caractère philosophique, d'une modernité douloureuse, d'une étude humaine profonde, et qui, encouragé par eux tous, poussé par les plus anciens comme par les plus nouveaux, se mettait, sans souci de la tradition, à écrire des livrets d'opérette, faisant

de sa précieuse prose le mouron du bec rose de Rosa Rosette! Il se trouva même une « grosse plume sacrée » qui rappela en termes enthousiastes les qualités d'une pièce dont au lendemain de la première, elle n'avait griffonné que peu de bien. Tous, tous, ne reconnaissaient qu'en trois lignes au plus et encore! le succès de *Madame la Dèche* qui était « évidemment très spirituelle », d'une forme neuve..., dont la musique était délicieuse..., chantée par Rosa Rosette d'une façon exquise. Mais tout cela était noyé par de longues colonnes fielleuses éreintant la tentative d'un artiste de talent qui s'était permis d'être autre que ce qu'on voulait qu'il soit. La haine était proche, sous l'acide des mots, on la sentait pointer... Pauvre Maurice.

Il était un de ceux qui voulaient s'évader des routines, ne pas s'épingler *for ever* à la même pelote, il croyait connaître Paris! ce fameux Paris! ville des cerveaux larges et libres..., cité des grands horizons..., et voilà qu'on lui prouvait, à lui comme à tant d'autres, que cette vieille Lutèce gardait ses habitudes antiques de collectionneuse maniaque, son catalogue d'une main, ses étiquettes de l'autre.

Etait-ce stupide, grotesque, indigne, cette con-

trainte imposée par une poignée d'hommes qui paralysaient les efforts, faisaient avorter les tentatives de ces milliers d'artistes, empêchés d'évoluer, de se renouveler.

Cette routine, cette veulerie, cette paresse à s'initier, dont tous les ouvriers d'art soumis aux jurys critiques étaient victimes, les peintres, les sculpteurs, les orfèvres, les graveurs, les poètes, les écrivains, les comédiens risquaient leur réputation et leur pain à s'aventurer dans le domaine d'en face ou d'à côté. Qui était là pour les y encourager, fouetter leur émulation, stimuler leur génie, et crier bravo à leurs victoires et bravo quand même à leurs défaites? Qui était là pour relever leurs énergies abattues, et soutenir leurs premiers nouveaux efforts? Voyait-on jamais saluer par autre chose que des huées et des grincements de joie, l'artiste ardent novateur plein de foi, mais intimidé, trébuchant et gauche à ses débuts, et qui sifflé, ridiculisé, hésite à recommencer et finalement dégoûté, fait de son art un commerce, quand il ne le lâche pas tout à fait!

Ah! ils étaient jolis, les encouragements à l'évolution, à la transformation! C'était cela, ce Paris généreux?

Généreux en quoi? le peuple le plus spirituel

du monde élevait-il au pinacle des individus sans mérite? Et quand les idoles étaient debout, était-ce pour toujours, ou pour longtemps? que non!! on les rapetissait d'abord, on les démolissait ensuite et pour finir on les reniait.

C'était l'histoire de tant de gloires parisiennes!

Les héros solides se défendaient plus longtemps, mais succombaient toujours sous la persévérance et le nombre des coups.

Et Maurice Roval songeait à ce vieux et très célèbre musicien dont les succès furent populaires sur le globe entier, qui, pendant dix ans, fut le compositeur fêté, adulé, l'oracle, et qui, du jour au lendemain, fut trouvé vidé, usé, fini, tout ce qu'il composait ne trouvant plus grâce devant les trompettes de la renommée, alors que pour de nouveaux compositeurs inhabiles il écrivait des partitions qui, signées d'un autre nom que le sien, se vendaient très cher et se trouvaient être exquises! Et ce grand maître de la peinture qu'on ridiculisait, non seulement dans les gazettes mais que des cabots consentaient à blaguer dans les revues, alors qu'il fut un temps où toute une cour d'adulateurs l'encensait, où un tableau de lui faisait courir tout Paris au Salon.

Et Rollinat? ce poète, ce musicien, cet artiste

unique, admirable, obligé d'enterrer son génie au fond d'un village… Quelle est la nation qui, possédant un tel artiste, n'en serait pas fière et ne lui ferait pas de rentes pour qu'il produise à son aise, en tranquillité, pour la gloire du pays. Après l'avoir tant fêté, l'avoir laissé partir sans le rappeler!… Et Victor Hugo, l'avait-on assez bafoué, blagué, dans le monde des ratés ; et tant d'autres d'hier et de demain! Maurice Roval lâchant ses journaux murmura : « Ah ! Paris, Paris… si je deviens riche, j'irai vivre ailleurs. »

Maurice vient de finir de déjeuner quand Esther arrive. Elle aussi a lu la mauvaise presse…, et elle accourt réconforter Maurice. Mais elle le trouve très calme, très quiet; elle en est surprise et heureuse à la fois. A la bonne heure…, après tout la chose n'était pas si grave…; c'était des éloges à « sa première manière » que l'on préférait à ce nouveau genre léger, voilà tout…, et avec une bonne pièce comme celles qu'on aimait de lui, il regagnerait le terrain perdu dans la critique…

Et d'ailleurs, *Madame la Dèche* serait un gros succès de public, au fond, n'était-ce pas le principal? le but atteint? Puisque Maurice avait écrit cette farce sans vouloir prouver autre chose que

de la gaîté, de la fantaisie spirituelle et faire acte de formule neuve.

— Qu'as-tu en vue? que comptes-tu faire cet hiver? interroge Esther.

— Je ne sais encore...

— As-tu déjà une idée de la pièce que tu feras pour moi? A mon retour de tournée, pourrai-je déjà voir le dessin de mon rôle?

— C'est très difficile, tu sais, chérie..., très difficile; j'ai bien une idée..., mais tu sais, je cherche, je désire du nouveau... Je veux te faire un personnage neuf..., si possible, et dame, c'est difficile..., très difficile, mais je trouverai, sois tranquille...; nous avons jusqu'en février, et d'ici là...

— D'ici là, soupire Esther, je vais vagabonder loin de toi..., te quitter..., t'aimer de loin...

— Bah, tu auras du succès, des triomphes, tu vas visiter le plus beau pays du monde, j'irai te voir à Rome...; nous passerons là huit jours ensemble, je t'écrirai tous les jours.

— Non, ce n'est pas vrai...

— Comment ce n'est pas vrai? fit Maurice interloqué.

— Non, ce n'est pas vrai, continua Esther, parce que, moi partie, loin de toi, mon souvenir

aussi s'en ira… délogé de tes yeux, délogé de ton cœur!

— Mais tu es folle! en voilà des idées!

— Ce ne sont pas des idées, je suis avertie…

— Par qui? sursauta Maurice inquiet.

— Ah! tu vois bien, tu n'as pas dit : « Par quoi », fit-elle très douce…

— Tu es agaçante avec tes subtilités, tes nuances…, tu es avertie de quoi? par quoi?

— Je suis avertie par mon cœur que je vais souffrir, oui…, que je vais beaucoup souffrir…, tant pis! dit-elle, avec un grand soupir, c'est encore de la vie…

— Tu as tort, fait d'un air dégagé, presque autoritaire, Maurice Roval, tu as tort de considérer, comme une tristesse, cette séparation de quelques semaines, ton retour sera comme un renouveau…, je veux dire…

Mais Esther, très prompte, la main vivement mise sur la bouche de son amant, l'empêche de finir sa phrase :

— Non, non…, tu as bien dit : Un renouveau… un renouveau! j'ai compris, dit-elle… j'ai compris.

Et cette fois, le visage pétrifié, les yeux fixes, les lèvres jointes et sèches, elle le regarde deux

longues minutes. Ces deux minutes lui ont suffi pour comparer et constater au pendule de son cœur que celui de son amant retarde sur le sien, et aussi pour faire germer subitement en son cerveau, un moyen autre de conserver encore cet amour qui veut s'enfuir...

Elle le regarde de ses immenses yeux de femme sans ses lunettes brouillées d'amoureuse, et pour la première fois de toutes, elle le voit tel qu'il est, elle le pressent tel qu'il sera.

CHAPITRE XIV

Il y a deux semaines qu'Esther est en route, écrivant chaque jour des lettres de douze, quinze pages qu'elle n'envoie pas.

Quel soulagement pour son cœur et sa pensée, cette confession de douleurs et d'amour confiées quotidiennement à des feuilles de papier, qu'elle conserve et qu'elle relit, se rendant ainsi compte de l'état barométrique de son cœur!

Non rien, ni les chagrins, ni les larmes n'empêcheront ce cœur de monter, de monter, de monter toujours!

Son âme ascensionne perpétuellement.

Pourtant, la pauvre femme n'est pas gâtée ; depuis son départ, elle n'a reçu que quelques lignes de Maurice et son travail absorbant, ses fatigues de chaque jour, la laissent, malgré tout, très résignée.

Pour rien au monde, elle n'enverrait à Roval l'exubérance amoureuse de son cœur que des petits feuillets bleus relatent en secret, elle sait qu'il ne les lirait plus, il n'y retrouverait que ce qu'il est fatigué d'avoir entendu, aussi, imite-t-elle sa réserve, malheureuse de lui dire si peu de choses, tourmentée d'en avoir peut-être trop dit, car elle veut l'amener à s'apercevoir de son absence, à être désorienté de son extrême solitude, et de longues lettres pourraient remplacer sa présence, tandis qu'une sorte d'oubli et d'abandon, le frapperont, l'étonneront davantage, et qui sait... l'habitude aidant, le lui ramèneront peut-être!

Depuis deux semaines de séparation, elle s'est faite à l'idée de la trahison possible avec Rosa Rosette, mais elle ne peut prendre au sérieux cette gaudriole de passage, cela n'a d'importance pour personne...; un désir en courant, voilà tout. Rosa Rosette n'était pas le genre de femme qu'elle avait à redouter sérieusement. Ah ! si elle eût été intéressante, intelligente, étant belle et jeune, la lutte eût été impossible, et c'en était fait d'elle... Maurice, tenant en amour aux bénéfices moraux, n'en désirait qu'un immoral de cette jolie poupée... et des reproches et des récriminations

n'auraient rien empêché, autant valait fermer les yeux, supporter la petite douleur et s'en guérir.

Si Maurice s'éparpillait, c'était tant pis pour lui, mais s'il la quittait, c'était tant pis pour elle, et c'était de cela seulement qu'elle avait peur, c'était cela surtout qu'elle voulait reculer, sinon éviter, car elle n'ignorait pas que cette liaison ne serait pas éternelle et Esther, tout en reconnaissant son inutile ténacité, ne désespérait pas d'illusionner longtemps encore son amant et de maquiller sa lassitude. Son amour lui ferait trouver un stratagème qui la transfigurerait aux yeux de son amant, déplacerait le point de mire de ses assiduités. Elle l'avait perdu avec de l'amour, elle le retrouverait avec de l'adresse.

Son plan était tracé, son bonheur en jeu répondait de sa volonté.

Elle avait perdu l'homme par l'amant, elle reprendrait l'amant par l'artiste.

Il y avait deux semaines qu'elle était partie.

Depuis cinq jours, elle jouait à Milan au théâtre Manzoni, le public était enthousiaste, Esther Renot, reconnue tous les soirs sur la place San Fedele, était accompagnée d'une escorte d'admirateurs jusques au Corso Vittorio Emanuele, où elle habitait, hôtel de la Ville.

Esther parcourut la cité, visita la cathédrale dont la silhouette lui sembla se détacher trop blanche sur le ciel. Ses nombreuses flèches au minutieux travail, aux détails ajourés, festonnés, pointaient trop éternellement neuves et sans patine, donnant à l'énorme vaisseau l'apparence d'un joujou géant en sucre blanc cristallisé. Elle visita le musée Poldi-Pezzoli, la Bréra, palais des Sciences et des Arts dont la cour vaste est ornée d'une somptueuse statue de Canova représentant Napoléon Ier nu et couronné comme un dieu ou un empereur romain.

Dans une des salles dites des chefs-d'œuvre, ses yeux se grisèrent des œuvres du Titien, d'une tête admirable du Christ de Léonard de Vinci, du mariage de la Vierge de Raphaël, de la Cène de Rubens et de tant d'autres beautés, sans compter une Piété extraordinaire de Mantegna.

On lui indiqua à visiter l'église Santa Maria delle Grazie, datant du XVe siècle où se trouve la fresque fameuse de Léonard de Vinci dont l'humidité a terni et rongé en partie les coloris et le dessin.

A son entrée dans la salle, autrefois réfectoire de l'ancien couvent, une famille anglaise est assise

en cercle sur huit chaises, disposées en vue de l'admiration publique.

Tous, hommes et femmes, se communiquent leurs impressions avec dévotion et chuchotements; est-ce le sujet du tableau qui les impressionne, est-ce tout simplement l'espèce d'instinctive religiosité, éprouvée devant une belle œuvre d'art?... Toujours est-il qu'on parle bas dans les musées comme dans les saints lieux, c'est la dévotion de la beauté.

Esther visite Saint-Ambroise et Saint-Lorenzo, la plus vieille église de Milan, et aussi le cimetière monumental, véritable musée de sculpture.

Un four crématoire s'y dresse au milieu des verdures les plus riantes, le gardien l'invite à y pénétrer et lui explique en un langage bref et rapide de guide Cook, mélangé de jargon pittoresque franco-italien, le système de la cuisson... l'entrée au feu « avec ou sans habits... avec ou sans cercueil »... comme la famille le désire... trois cents francs pour les riches, soixante francs pour les pauvres (il y a différentes classes de carbonisation)... l'ancien four qui mettait deux heures à vous réduire... le nouveau four... quarante minutes... et il ouvre et il ferme les grosses portes de fer... clic clac, expliquant que la langue de feu vient du fond...

là-bas... longue de six mètres... en ce moment le four est tiède... en attente... voici justement le chauffeur... Le chauffeur de la mort... et ce petit homme, noir de suie de charbon, gris de suie humaine, lui fait l'effet du diable, du diable de cet enfer tangible. Esther sort glacée, épouvantée de cette maisonnette d'apparence si douce, de ce « temple-cuisine » de la poussière humaine.

Elle parcourt les galeries entourant le jardin des morts.

Ces galeries spéciales à l'Italie, dont la maçonnerie particulière donne aux longues murailles, constellées du haut en bas de plaques mortuaires, l'apparence de tiroirs de commodes remplis de cadavres.

Quelques monuments rompent par ci par là la monotonie des inscriptions plates des bustes, un groupe, dont les personnages de marbre, grandeur naturelle, pleurent, les uns en crinoline de l'Empire, les autres en pantalons à sous-pied, présentant tendu à bout de bras un bébé en blouse courte, les jambes couvertes jusqu'à la cheville d'une petite culotte à la broderie soigneusement ciselée. L'enfant jette des fleurs de marbre sur la tombe du défunt...

Plus loin, un vieillard de Paros soutient tout en

larmes un jeune homme anéanti dans ses bras, qui d'une main s'appuie douloureusement sur l'épaule de son père et de l'autre tient un mouchoir froissé sur ses yeux.

Esther sourit aux plis difficultueux et naïfs du mouchoir de pierre ainsi qu'aux superbes élastiques des bottines d'hommes... Dans le jardin, deux prieuses marchent, une lanterne allumée en main, récitant des *Ave Maria* le long des tombes...

La comédienne croise un couple français, en visite comme elle, une jeune femme dit tout haut à son mari... « Voyons, quand je serai morte, quel genre de tombeau me choisiras-tu?... » et l'homme désigne mi-ému, mi-moqueur, une énorme pierre lourde... lourde... toute plate, toute simple avec un gros feston de lierre autour. « Ça me va », fait la Parisienne retroussant sa jupe et causant déjà d'autre chose...!

En entrant à l'hôtel, Esther s'attarde aux devantures des boutiques. A Milan, comme à Paris, les célébrités s'étalent de face et de profil et c'est d'Annunzio, et La Cavalieri et c'est Zacconi, Novelli et La Duse au masque souffrant... en des poses diverses de sa Francesca da Rimini.

Un dernier portrait d'elle arrête l'œil de l'artiste : un horizon, un mur, une femme. Et la

femme est triste, et l'horizon est triste, et le mur est triste, et le ciel est triste, et l'impression est triste, tout est triste… et c'est admirable!!

Esther ayant acheté ce portrait l'a planté au beau milieu de sa table, il la console.

Cette femme a l'air de souffrir autant qu'elle… et pourtant, de résister à la douleur… Les mains qui semblent liées derrière le dos lui donnent l'air d'une condamnée qui marche, qui s'avance, résolue quand même, les yeux transperçant le noir de l'horizon, comme pour y découvrir une lumière nouvelle… et Esther la regarde, l'admire, la compare, l'aime et la plaint…

Celle-là sait… et se résigne… et ce sera de ses impressions d'artiste, de ses visions de voyage, qu'elle remplira désormais les quelques lignes envoyées à Maurice, elle n'y parlera plus de son cœur, de leurs cœurs… elle taira ses craintes, et son ennui, elle parlera de tout excepté d'elle… fidèle à ses premières promesses, au programme accepté; elle a été l'amante, elle devient l'amie.

Et deux jours après, transportée à Venise, elle joue Sapho, retrouvant, là aussi, le gros succès de Milan. C'est le commencement d'octobre, la saison est douce, quelques étrangers de passage animent encore les ruelles de la cité du silence.

Esther est descendue au Grand-Hôtel, les fenêtres de sa chambre donnent sur le canal, et, le soir, après la représentation, une comédienne de la troupe et son amoureux passent sous son balcon, chantant, d'une voix légèrement voilée, la sérénade de Hess, rythmée sur les gestes lents du gondolier ; la voix de la femme entonne :

Avec moi, veux-tu venir
Sur la verte plage
Où la vague et le zéphir
Bercent le rivage.
Sur les bords du lac d'azur
Où fleurit la mousse,
Ton front semble encor plus pur
Et ta voix plus douce !
Viens !! Nous irons nous cacher
Dans une cabane,
Sur le flanc du rocher,
Loin du bruit profane.
Viens ! nous serons tout un jour
Livrés à nous-mêmes.
Reçois mon baiser d'amour,
Dis-moi que tu m'aimes..... !

Et la voix de la chanteuse meurt dans le lointain... Esther n'aperçoit bientôt plus de la gondole que le point lumineux de la lanterne verte, qui glisse et danse, mystérieux comme un feu follet dans la nuit... Un nuage glisse, qui cachait la lune et Santa Maria della Salute projette sur l'eau du canal son ombre massive et sacrée.

La petite croix de la coupole se détache au ciel nette et précise, comme un phare... et Esther se surprend à prier...

Hélas! pas la possibilité de séjourner à Venise! il fallut parcourir très vite le Palais des Doges, la Piazetta et Saint-Marc, les comédiens étant attendus à Bolôgne, puis à Florence.

C'est de cette dernière ville qu'Esther envoie une lettre à Maurice Roval.

Son exubérance, son enthousiasme ont à ce point gagné son amant, qu'il exprime en quatre longues pages le regret qu'il a de ne point goûter en même temps qu'elle les joies de la beauté.

« J'aime, écrit-il en terminant, ta passion pour les Antiques, et jusques à tes préférences en peinture, qui vont aux Primitifs. Tu as tort de regretter de n'être « instruite que comme une femme »; en art, l'instinct doit être l'éducateur. On est impressionné, ou on ne l'est pas, et ton cerveau délicieux et que j'aime m'est un garant que tu passes des heures exquises que je t'envie. Je compte, ainsi que je te l'ai promis, aller t'embrasser à Rome. Je sais d'avance toutes nos joies, mais j'ignore lesquels se réjouiront le plus ou de mes yeux, ou de mon cœur!! Adieu, ma bonne chérie, regarde, comprends, admire, imprègne-toi du gé-

nie des maîtres, un art en éduque un autre, tous se tiennent, et ne manque pas de m'écrire toutes tes surprises, elles m'enchantent! Ton dévoué Maurice... »

C'était la première longue lettre que Roval écrivait à Esther depuis son départ de Paris ! elle faillit s'en évanouir de joie !

Il fallait attendre encore tout une longue semaine avant de revoir Maurice... et jouer quelques jours à Naples au théâtre Mercadante.

Esther y passa huit jours délicieux! Le cœur réconforté, l'espoir en tête et Roval en perspective. Là, un peu moins qu'ailleurs, on comprit la subtilité de son répertoire, mais ses succès d'actrice et de femme furent supérieurs.

« Crois-tu que c'est curieux, écrivait-elle à Maurice, j'ai retrouvé à Naples l'auteur de Pietro Caruso, de la Tragédie de l'Ame, des Masques et de la Fin de l'Amour ! toutes pièces desquelles je t'ai parlé et que j'ai vu jouer partout, en Russie, en Allemagne, en Autriche, avec un succès dont l'écho ne nous est point parvenu en France, pas plus du reste que le nom de l'auteur. Oh! ce Paris qui ne veut connaître que lui...ou à peu près.

« Roberto Bracco! qui connaît à Paris Roberto Bracco?

« Que te dirai-je encore! que j'aime ce Naples qui raccommode sa misère avec du soleil, illumine à giorno ses trottoirs avec des citrons jaunes et des oranges rouges, et drape ses maisons d'une arlequinade de haillons multicolores.

« Demain je me propose d'aller à Pompéi, après-demain à Caprée et les autres jours je visiterai le musée Napolitain renfermant les derniers vestiges pompéiens dont on me dit des merveilles. Cela me fera attendre le jour où je verrai de mes yeux ton cher visage.

« T'ai-je dit le côté honteux et douloureux de cette misère napolitaine? On offre aux étrangers des fillettes et des garçonnets... de collège! ajoute le vendeur qui veut être rassurant... Les courtiers des innocents flairent l'ogre de passage... dans les rues, aux terrasses des cafés, au théâtre, partout, et le mènent croquer ces Petits-Poucet de réserve... dans des ruelles louches et noires...

« C'est monstrueux et tragique.

« Quelle chanson pour notre Gillette! »

Quand Maurice Roval reçut cette lettre, il finissait d'écrire à Esther que, pris par son travail, il renonçait décidément à l'aller retrouver à Rome.

La lettre resta sur son bureau deux jours.

Une scène violente avec Rosa Rosette le décida à partir, et la lettre fut définitivement déchirée.

Voilà. Depuis le départ d'Esther Renot, Maurice n'avait cessé d'encombrer la jolie fille de sa présence, celle-ci voulant ménager son auteur (on ne sait jamais, n'est-ce pas, dans la vie...) lui laissait prendre des libertés qu'elle encourageait même, au point que Roval pouvait se régaler des yeux... jusques aux lèvres, des épaules, des bras, du cou de la divette... Elle s'en fichait pas mal, Rosa-Rosette!

C'étaient des choses qu'elle ne cachait à personne, n'est-ce pas, puisqu'elle arrivait mi-nue sur les planches. Alors, qu'on les regardât d'un peu plus près et sans lorgnette, cela n'avait pour elle que peu, très peu d'importance, et on pouvait bien lui bécotter son blanc gras et sa poudre de riz!!!

Ce n'était pas sa peau, sa bonne peau naturelle, comme elle disait, qu'elle offrait fraîche et nette à son petit croupier... Mais Maurice, lui, ne restait pas aussi calme que Rosette, plus il y goûtait, plus il en voulait... si bien qu'un soir, il violenta sa bouche, et Rosa, sitôt ses poignets redevenus libres, lui administra deux giffles retentissantes, après quoi on s'expliqua :

— Sa bouche! ah! non alors!! pas sa bouche! s'il remettait désormais les pieds dans sa loge, elle ne rentrerait pas en scène et se plaindrait à la direction... allez ouste... filez et plus vite que ça...

Et elle s'essuyait les lèvres, dégoûtée... outrée...

Et Maurice, blême de rage, descendit ses deux étages et ne revint plus pendant quatre jours... le cinquième il prenait le train pour Rome...

CHAPITRE XV

Les succès d'Esther à Milan et Florence s'étaient répercutés dans toute l'Italie par les articles des journaux, aussi, quand la comédienne arriva à Rome, savait-on déjà qu'elle était jolie et qu'elle avait du talent.

Dès son arrivée à l'hôtel du Quirinal, elle fut interviewée, visitée par tous les journalistes importants.

Elle débuta par « La Jeunesse Dorée », son dernier succès parisien, et, le lendemain, non seulement la Presse était à ses genoux, mais tout le Rome artiste, hospitalier, la fêtait, l'invitait.

Des dîners, des réceptions s'organisèrent, un grand peintre, Guiseppe Dantoldi, proposa de faire en son honneur une magnifique soirée où tous les artistes romains assisteraient.

Le programme serait musical et littéraire.

Des tableaux vivants seraient combinés, on réciterait des vers sur les sujets représentés.

Tous les plus beaux modèles romains feraient des groupes ou des personnages antiques et les meilleurs artistes réciteraient les poésies. Deux princesses italiennes avaient tenu à figurer la Philosophie et la Poésie et à recevoir Esther Renot à son arrivée chez Dantoldi.

Quand Maurice arriva à Rome, il trouva sa maîtresse doublement heureuse. Il interpréta mal l'apparence du bonheur qui rayonnait en elle...

Son absence ne semblait pas avoir assez bouleversé la vie de l'actrice... il aurait eu une petite joie à lui voir les yeux creux, le front triste, Esther avait bien un peu maigri, mais une existence de fatigues, de chemins de fer, de répétitions, n'était pas faite pour prendre des joues... Il fut un peu désappointé... son amour-propre souffrit.

Et puis, cette femme jadis si muette sur ses succès de scène, semblait comme grisée, ne parlant que de ses triomphes et de la beauté du voyage... Elle ne le questionna pas sur l'emploi de son temps à Paris! Elle n'avoua pas s'être ennuyée loin de lui... au contraire, à la demande qu'il lui faisait à ce sujet, elle répondit dans un sourire

radieux : « Non! je n'ai pas pu beaucoup penser à toi... tant d'autres choses m'ont distraite... heureusement, n'est-ce pas. »

Il répondit un « oui » évasif...

Il la vit très autre, évadée de son influence. Il se sentit étranger à elle. Il ne faisait plus partie d'elle. Elle était gaie comme une amie, il l'eût voulue émue comme une maîtresse... Pourquoi ce besoin de retrouver un amour dont il était las six semaines avant?

Pour quelle raison éprouvait-il à Rome ce sentiment maussade, désagréable, qui lui donnait depuis son arrivée le désir de reprendre le train et de filer.

Etait-il jaloux?

Ou simplement douloureux de se sentir moins aimé...? Mais lui-même, aimait-il encore Esther?...

Autant de problèmes qu'il ne pouvait résoudre.

CHAPITRE XVI

Comme on parlait beaucoup dans Rome de la fête du peintre Guiseppe Dantoldi, Maurice Roval demanda à Esther Renot de favoriser l'occasion qui le ferait rencontrer l'artiste, afin de lui demander une invitation.

— Viens dans ma loge, tous les soirs Dantoldi m'y rend visite depuis que je suis ici... fit Esther semblant un peu gênée...

Maurice sonda de son œil scintillant le visage de la comédienne...

— C'est bien, j'irai ce soir.

Et le soir, en effet, Roval l'accompagna.

Pour la première fois, il assistait au démaquillage de la « figure de ville » et au remaquillage de la « figure de scène » d'Esther Renot, et ce fut pour lui une révélation.

Jamais il n'avait vu le visage d'Esther sans em-

bellissement factice. Même à la campagne où il la surprenait le matin de bonne heure, dans sa chambre ensoleillée, il la trouvait arrangée, poudrée, bichonnée... Mais ce soir, elle avait lentement, curieusement, fait fondre sous la vaseline la blancheur de son teint, le rouge de ses lèvres, et était apparue la peau naturelle et fanée, les yeux bridés, la bouche pâlie et molle, telle qu'elle était enfin.

Et lui, stupide, l'examine, pendant qu'elle, essuyant ses cils graisseux, regarde au travers, les yeux semblant clos, l'effet que ce curage fait sur son amant.

Elle ne se presse pas, au contraire.

Lui est interdit, anéanti.

Pourtant, il constate que le sourire reste joli, avec la blancheur exquise des dents, moins éclatantes pourtant sans le rouge factice des lèvres...

Dans quel but fait-elle cela, pense-t-il ?

Elle ne tient donc plus à lui plaire?

Mais alors?... elle ne l'aime donc plus?

Ce dédain soudain de le séduire...

A ce moment, une grosse voix à la porte de la loge demanda :

— Peut-on entrer vous saluer, madame?

— Non! non! s'écrie Esther, se levant très vite,

tout à l'heure, monsieur Dantoldi! dans un quart d'heure...

Et Maurice, devenu très pâle, interroge :

— Pourquoi pas maintenant?

— Quand ma figure sera faite... répond Esther, l'air très occupée... fouillant vite parmi ses crayons et ses pâtes et tout en se poudrant :

— Cet homme ne doit me voir que jolie...

— Pourquoi donc? fait Maurice agressif.

— Parce que j'ai besoin de lui plaire... il fait partie du public...

Après la poudre, le blanc gras et le rouge, la figure d'Esther Renot se retrouva être celle connue de Maurice, les rides, la mollesse des chairs de tout à l'heure avaient disparu et c'était de nouveau, le visage satiné et lisse aux beaux yeux d'ambre, à la bouche sanglante, au sourire d'émail.

— C'est celle-ci qui me plaît, et c'est l'autre qui est réelle, pensait Maurice en dévisageant la figure métamorphosée.

— Ses vraies joies, comme ses vraies douleurs m'ont échappé... Je ne sais d'elle que des à peu près, je n'ai eu d'elle que des indications vagues... son second visage, son masque, a différé toutes les nuances... son masque m'a trompé,

son masque m'a menti, son masque m'a volé ! Je hais son masque !

Pourquoi s'était-elle laissé voir sous son véritable aspect?

Sous le fard, que sa volonté dérange, Maurice, malgré lui, remet à leur place les petites rides comblées... revoit, sous le blanc du front, la teinte jaune et fanée épandue généralement sur le visage; il sait que sans ce kohl qui cerne les paupières, les yeux d'Esther perdent de leur langueur, s'ils sont naturellement grands et beaux de couleur, ils sont sèchement flétris, les cils rares.

C'est fini, fini de son illusion, toujours maintenant il la verra telle qu'elle est.

Pourquoi a-t-elle fait cela, la maladroite?

Esther est depuis vingt minutes transformée, jolie, délicieuse, quand on lui annonce la seconde visite de Guiseppe Dantoldi.

— Entrez, cher monsieur.

Et la comédienne présente les deux hommes.

— Ah! monsieur Maurice Roval, fait l'artiste, nous vous connaissons ici, votre talent est applaudi et apprécié dans nos théâtres romains, vos œuvres sont presque toutes traduites et jouées par nos artistes, mais quelle joie pour

nous d'entendre vos pièces dans le beau langage de France.

Ce disant, il baisa d'une façon galante et mondaine la main d'Esther Renot.

Le geste fut lent... Maurice en ressentit une profonde gêne.

— Dites-moi, cher monsieur Dantoldi, fit Esther, mon ami Roval serait désireux d'assister à votre grande fête de demain, le voudriez-vous inviter?

— Mais avec joie, madame !

— Monsieur Roval, nous serons fiers de vous savoir parmi nous, et j'aurai grand plaisir à vous présenter le gratin, comme vous dites sur les boulevards parisiens, le gratin de nos artistes, et de nos bohèmes du grand monde, la fête sera belle, digne de la grande artiste et de la femme délicieuse qu'est madame...

Cela fut débité avec une grâce charmante, une aisance aimable, exprimé par un visage souriant et des yeux décidément trop tendres... sembla-t-il à Maurice.

Les deux hommes causèrent art, littérature.

Dantoldi s'offrit comme cicerone afin de guider d'une façon intelligente Maurice Roval et Esther Renot dans ce Rome qu'ils ne pouvaient parcou-

rir que très vite, y restant trop peu de temps pour visiter en détail les cent mille merveilles de la ville et des alentours.

Les deux Parisiens acceptèrent, car Esther avait attendu l'arrivée de Maurice pour explorer les Musées et la Cité. On convint donc de se réunir après-demain, car demain la grande fête donnée le soir, en l'honneur d'Esther, ne permettait pas à Dantoldi de s'absenter de chez lui et de se soustraire aux préparatifs.

— A propos, fit Esther, j'ai une autre grâce à vous demander, monsieur Dantoldi...

— Laquelle, madame?

— Celle de me laisser faire, à moi aussi, un tableau vivant...

— Mais oui! mais oui! Ce sera charmant! et quel sujet...?

— Je ne sais...

— Mais pour le décor, il serait bon que...

— Je me servirai d'un décor quelconque... c'est lui qui m'inspirera l'image...

— Et qui dira les vers en français!!!

— Mais moi!

— Bravo, bravo! Ce sera un grand succès, et vous ne savez pas ce que vous direz?

— Non!! ma foi non!!

— Et le costume?

— Si j'ai besoin de quelque chose... d'une draperie... ou autre accessoire, je le trouverai parmi ceux de vos modèles, soyez tranquille, ne vous occupez de rien.

— Entendu! ce sera le clou de la soirée!!

Et Guiseppe Dantoldi, craignant d'être indiscret, prit congé de la comédienne et de Maurice Roval.

— Comment le trouves-tu ? fit Esther à Maurice dès le départ du peintre.

Injuste, il répondit :

— Comme tous les Italiens...

— Ce qui veut dire...?

— Trop noir, trop bouclé, trop sucré, trop maniéré, trop...

Esther l'interrompit...

— Je le trouve, moi, très joli garçon...

— Oh! parbleu, les femmes...!

— Quoi, les femmes? Nous avons un goût comme vous... des préférences; un joli visage masculin a son charme autant qu'un joli minois de femme.

— Oh! fit Maurice rageur, les minois de femme !!! il y en a peu qui soient réellement

beaux! et puis, avec tous vos maquillages, sait-on jamais au juste si vous êtes jolies, si vous êtes laides, jeunes ou vieilles?

Esther tressaillit et, très calme, elle répondit simplement :

— Le fait est que nous sommes bien déconcertantes, n'est-ce pas...?

— En scène, madame Renot, en scène, cria soudain la voix du régisseur. Et l'actrice, habillée, élégante, jolie, s'en fut, sans oublier d'envoyer d'un geste charmant, du bout des doigts, un baiser à son amant grincheux.

CHAPITRE XVII

Le lendemain était un dimanche ; la troupe française ne jouant pas ce jour, Guiseppe Dantoldi l'avait choisi pour donner sa fête : Esther de cette façon serait là du commencement jusqu'à la fin.

Il était à peine dix heures du soir, que déjà on s'écrasait dans les salons de l'ancien palais transformés en atelier par Dantoldi, le peintre le plus riche de l'Italie.

Tout le monde des arts était chez lui.

Quelques princes étaient accourus se joindre à cette foule de sculpteurs, de musiciens, de poètes, de chanteurs, d'acteurs, d'hommes de lettres ; quelques princesses romaines étalaient les derniers vestiges de leurs fortunes éparpillées et les yeux de velours des femmes contrastaient avec les barbes rousses des hommes.

Esther fut annoncée.

Alors ce fut une ruée vers la porte... puis tous, battant des mains, crièrent bravo! bravo! à l'entrée somptueuse de la comédienne.

Jamais, non jamais Esther ne parut plus splendidement belle! Une gaine de velours noir, modelait la forme souple et longue de son corps, les épaules très blanches, encadrées d'un immense col de vieille et superbe dentelle jaunie, nouée au milieu des seins par un paon multicolore, travail d'art de Lalique, les bras moulés de dentelle, laissant les mains ruisselantes de pierreries et de perles, se dégager blanches et fines.

Quand cette femme blonde, habillée de noir, s'arrêta dans le grand salon aux murailles de damas rouge, ce fut un cri d'admiration! Quel fond pour ce portrait !

Maurice entra derrière elle, vraiment bouleversé de la réception faite à sa maîtresse.

Etait-ce la comédienne qu'on acclamait? — Etait-ce la femme qu'on admirait ?

Guiseppe Dantoldi les reçut avec sa bonhomie de grand seigneur, présenta à Maurice quelques personnalités italiennes, puis conduisit, l'air follement heureux, Esther Renot vers une grande chaise tendue de soie et de fourrures, sorte de

petit trône au-dessus duquel un dais de roses naturelles embaumait.

Esther, prise à l'improviste, fut tout interloquée de cette mise en scène...

— C'est trop, dit-elle... intimidée, c'est trop.

Elle voulut ne point s'asseoir à cette place d'honneur, mais la foule d'un mouvement unanime insista, et par de nouveaux bravos, acclama sa bonne grâce à ne point résister.

Il était convenu qu'au moment de la soirée où se prépareraient les tableaux vivants, Esther s'esquiverait et passerait dans « les coulisses ».

En attendant, un splendide orchestre se fit entendre. Les lustres furent privés de leur éclat, les lumières atténuées... et dans une demi-obscurité, la musique opéra son charme mystérieux.

Une symphonie en mineur, d'un jeune musicien présent, mit de la détresse dans les âmes, puis le rythme, lent et plaintif, s'activa, se précipita, s'exaspéra en une fusée de joies, d'allégresse et de vie, pour retomber par secousses savantes dans le lamento des premières mesures.

Esther ne respirait plus... son cerveau imaginatif avait non seulement traduit la pensée de l'œuvre musicale, mais y avait ajouté sa collaboration sentimentale, car la musique exprime plu-

tôt des sentiments que des idées. Aux premières notes mineures, elle avait appliqué des douleurs, des détresses qui se changeaient peu à peu en soupirs... en prières, en suppliques, entendues!... exaucées!... Ce rythme vivant, cette allégresse, c'était la joie... la reconnaissance!!! l'amour!!! la vie!!!!!

Mais des sanglots partent des harpes... le violoncelle se désole, les violons frémissent comme des cœurs angoissés... C'est, après l'amour, la vie et l'espoir, le réveil des doutes et des tristesses... la fin de la vie, la fin de l'amour, la fin de la douleur, la fin de tout.

Guiseppe Dantoldi, assis à côté d'Esther, profite de l'obscurité relative pour lui prendre la main et lui dire très vite et très bas :

— Cette musique, madame, vous exprime mon état d'âme ...

— Comment cela? murmure Esther.

— La tristesse première de la symphonie explique l'attente de mon cœur... la seconde partie du chant joyeux... votre arrivée ici... et le final douloureux... votre départ...

Esther sourit...

— Vous êtes galants en Italie...

Il la regarda avec de tels yeux, voilés de re-

proches autant que d'amour, qu'elle en perdit contenance et lui fit signe de se taire, la symphonie n'étant pas terminée... Mais voilà que l'accord final fait retentir un tonnerre d'applaudissements!

— Le compositeur! le compositeur! crie-t-on.

Et un jeune homme tout rose, tout joufflu, monte sur l'estrade, met la main sur son cœur :

— Gracia! Gracia!

Guiseppe Dantoldi l'amène à Esther Renot.

— Monsieur Paolo Delpini...

Esther tendit sa main... Paolo la baisa en s'inclinant.

— Cette symphonie est délicieuse, monsieur. A quoi avez-vous pensé en l'écrivant, quel sujet vous en a fourni l'inspiration?

— La Naissance, la Vie et la Mort, madame...

— Oh! que c'est curieux, dit la comédienne, redevenue gaie et battant des mains, j'ai interprété votre Naissance par de la douleur, votre Vie par de l'allégresse, des prières exaucées, des suppliques entendues, et votre Mort par le retour des doutes, la fin des espoirs, la fin de tout !

— Mais c'est la traduction exacte de ma musique, s'écria le jeune homme rose ; que je suis fier, madame!...

A ce moment le spectacle recommençait.

On annonça : les tableaux vivants!

— Ah... ah!... fit-on.

Esther profita de l'obscurité plus intense, cette fois, dans le salon, pour s'éclipser doucement ; seule, la petite estrade servant de scène semblait brillamment éclairée.

Les rideaux s'écartèrent lentement, laissant voir deux colonnettes de marbre rouge sur lesquelles deux femmes étaient immobiles ; l'une et l'autre drapées de l'antique tunique romaine transparente et mouillée, adhérente aux hanches, aux seins et aux jambes : « Vénus et Junon, » dit l'acteur qui les présente en un quatrain.

Les deux femmes sont jolies de corps et de visage, mais Vénus est fade et Junon pas assez fière.

On applaudit ces deux belles filles malgré cela.

— Pugiliste au repos! annonce-t-on, et la statue du Musée national est admirable cette fois, de force, de lignes et de puissance ; un homme superbe dont le maillot laisse bomber les muscles, est là, formidable, s'appuyant sur son javelot.

Puis le décor change, une toile de fond représente un jardin, trois femmes (les trois Grâces) légères et nues, dansent au son de la flûte de Pan pendant qu'un artiste récite des vers italiens célébrant la beauté, la jeunesse et la grâce. Les trois

jeunes femmes sont acclamées, leurs formes sont parfaites, leurs traits doux et naïfs, leur succès est énorme.

Enfin un vieux modèle romain, qui pose depuis vingt ans « La mère du Seigneur » vient au pied d'une croix sur laquelle est attaché un Christ vivant, douloureux et saignant, pleurer la mort de son fils. C'est Margharita Nicosso! Elle est acclamée, la vieille amie des artistes ! Plus d'un lui doit le succès de son œuvre. Elle avait un masque si douloureux, si admirable, et pleurait si bien au commandement qu'aucune femme modèle n'avait su, comme elle, regarder une croix avec ces yeux de désolation, et ces mains tremblantes.

L'homme attaché à la croix a les cheveux longs et bouclés, le corps grêle, ses côtes se montrent, son ventre rentre, c'est un Christ exténué qui fait prime dans les ateliers, aussi, le tableau, grâce à lui et à Margharita Nicosso est-il jusqu'à présent le succès de la soirée !

Mais une minute après les rideaux s'ouvrent à nouveau et sur la même croix dans la même pose douloureuse que celle du Christ, les bras nus, les mains ouvertes, la tête très pâle, oh! si pâle... les lèvres exsangues, les yeux fanés et tristes, la bouche lasse et tombante, une femme

blanche et nue jusqu'à la pointe des seins, le buste et tout le corps gainés d'une soie écarlate sur laquelle tombe l'or de ses longs cheveux, une femme très pâle parle, d'une voix tremblante elle dit :

Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse,
La honte, les remords, les sanglots, les ennuis
Et les vagues terreurs de ces affreuses nuits
Qui compriment le cœur, comme un papier qu'on froisse.
Ange plein de gaîté, connaissez-vous l'angoisse?

Ange plein de santé, connaissez-vous les fièvres
Qui, le long des grands murs de l'hospice blafard,
Comme des exilés, s'en vont d'un pied traînard
Cherchant le soleil rare et remuant les lèvres,
Ange plein de santé, connaissez-vous les fièvres ?

Mais la voix de la femme s'altère, elle pleure, les yeux fermés elle gémit :

Ange plein de beauté, *connaissez-vous les rides*
Et la peur de vieillir... et ce hideux tourment
De lire la secrète horreur du dévouement
Dans des yeux où longtemps burent nos yeux avides,
Ange plein de beauté, *connaissez-vous les rides*?

Ah ! ces vers Baudelairiens, cette strophe récitée par cette femme étendue sur la croix, le visage morne et désolé!!! l'effet en fut si intense, si énorme, les nerfs de l'auditoire si violemment secoués, qu'il y eut une seconde de silence, suivie d'une réaction immédiate et formidable.

On cria, on trépigna, des femmes avaient, elles aussi, leurs visages baignés de pleurs, c'était une sorte de transmission de la douleur humaine.

Enfin on cria : « Encore! encore! Madame Renot, Madame Renot! » Les rideaux s'ouvrirent et Esther reparut sur la petite estrade, déshabillée de son maquillage habituel, toute la douleur de son cœur meurtri remontée dans ses yeux, sur sa bouche, son masque fardé jeté bas, sa fanaison publiquement étalée!

A son retour parmi les invités de Dantoldi, ce fut un brouhaha, des vivats, on lui baisait les mains, on la remerciait de l'émotion donnée. Quelle artiste était-elle donc pour procurer de pareils frissons! et Esther, ses cheveux blonds couvrant encore ses épaules, demanda à Dantoldi la permission d'aller se recoiffer dans son cabinet de toilette. Dantoldi la mena dans un délicieux boudoir où ses modèles trouvaient des commodités luxueuses.

Il laissa discrètement Esther refaire l'arrangement de sa coiffure.

Celle-ci n'était pas depuis deux minutes dans le buen-retiro, que Maurice Roval y entrait précipitamment, la figure décomposée.

— Qu'as-tu? fit Esther.

— J'ai tout compris... ton abnégation, ta souffrance, tes inquiétudes, et je viens te demander pardon... j'étais un égoïste, indigne de toi... tu es la meilleure et la plus noble...

Esther fondit en larmes...

— Et tu m'aimeras... quand même?

— Mieux et plus que jamais, cria Maurice exalté !

— Ah! tu es bon! tu es humain!! tu es généreux, mon Maurice!!!

La pauvre femme radieuse pleure et rit tout à la fois...

Et quand elle eut sa coiffure refaite :

— Viens, dit Roval, laissons cette fête,... sauvons-nous.

— Comment...? comme cela...? c'est impossible!

— Si... si... viens... tu es trop à tous ces gens et pas assez à moi... viens, je suis pour si peu de temps à Rome...

Et l'enlaçant comme aux beaux jours, dévorant ses lèvres de baisers, il obtint d'elle qu'ils se retrouveraient à l'hôtel une demi-heure plus tard; Maurice s'esquiverait le premier, Esher partirait après.

CHAPITRE XVIII

Au moment où Esther retournait dans les salons du peintre, une femme délicieuse, petite et mignonne, véritable saxe vivant, à l'accent nasillard américain, disait à Dantoldi : *My dear, I would like to know Mme Esther Renot.*

— C'est facile, répliqua l'artiste... la voici justement...

Et Dantoldi, pour répondre au désir de l'Américaine, présenta la comédienne à Mrs Clempton Hyde qui, avec sa grâce exquise de *New-Yorkaise* baragouinant délicieusement notre langue, la complimenta avec force qualificatifs élogieux... et une demande d'autographe...!

Mrs Clempton Hyde ayant pris congé d'Esther, celle-ci fut prise au passage par un groupe d'habits noirs qui la visitaient tous les soirs dans sa loge depuis son arrivée à Rome.

— Savez-vous quelle est cette jolie Américaine?

— Oui, Mme Clempton Hyde.

— Non... c'est *the Yellow Kid* ou *la Gosse Jaune*.

— Comment cela? que signifie?

— Venez au buffet, madame, je vous raconterai l'histoire de ma jolie compatriote de passage en Italie comme moi.

Et Tomy Patisson, un Américain de Philadelphie entraîna Esther dans la serre où ses amis les suivirent.

— Voilà, commença Patisson, comment j'ai su l'histoire de Yellow Kid. C'était l'hiver dernier, j'étais parti de Philadelphie pour aller passer les fêtes de la « Christmas » à New-York, chez mes vieux amis Harvel ; cette saison-là, un deuil m'empêcha de faire la saison de Rome et celle de Londres en mai. Je ne quittai pas l'Amérique. Donc un soir, après le dîner chez les Harvel, quelques amis et moi montâmes dans son atelier de sculpteur, fumer à notre aise, quand tout à coup, l'aîné des Harvel nous dit :

— Savez-vous la nouvelle? Yellow Kid est à New-York!

— Pas possible, crièrent tous les hommes! Mais voilà bien dix ans qu'elle est partie, hein?

— Tu l'as vue? Que t'a-t-elle raconté?

— La chose la plus bizarre! Elle est mariée!!!

— Non.

— Ma parole!!

— Est-elle encore jolie?

— Délicieuse!

— J'ai assisté, dit Harvel, à son débarquement du bateau et elle s'est avancée vers moi, très posément, très gentiment, m'a serré les mains, m'a embrassé comme un frère, bref, c'est toujours la femme exquise d'autrefois.

— The Yellow Kid mariée?

— Et admirablement heureuse, paraît-il ; elle m'a en deux mots expliqué que son mari arrivait ici la semaine prochaine, qu'elle était venue en avance pour préparer le home, chercher une maison, la louer, la meubler, la tenir toute prête pour l'arrivée de son seigneur et maître. Je dois même l'aider à dénicher la maisonnette en question, et les tapissiers utiles. Je l'ai accompagnée à l'hôtel, où elle m'a gardé toute une heure, ravie de m'expliquer son bonheur, la pauvre femme!

Patisson conta l'histoire de Yellow Kid, elle était simple : « Je suis, avait-elle dit, devenue la femme d'un homme qui n'est ni beau, ni élégant, ni riche... Un mariage d'amour... oui! Je suis la femme d'un homme qui m'aime pour moi et non

pour lui... vous comprenez? qui a fait à mon profit le sacrifice intégral de sa personnalité, qui ne ressent de joie que si je suis heureuse, qui dépense son cœur à contenter mon cœur, dont l'âme est prête à tous les sacrifices et à toutes les indulgences. Pour moi il est tout, il remplace tout, il est mon père, mon frère, mon mari, mon amant, il a dans le cœur dix autres cœurs... Son âme est doublée de plusieurs autres âmes, sa bonté a cent mille reflets, il est humain, il est le frère dévoué de ses semblables, il est bon, il est sain, il est propre, bref... c'est parce que je l'ai reconnu pour un être « d'exception » que je l'ai aimé, celui-là, comme il le méritait. Je l'ai cherché quinze ans!! Je suis payée de mes peines... »

Et devant ma surprise de la retrouver si sérieusement raisonnable, elle a ajouté : « Mon Dieu, les hommes choisissent toujours leurs épouses différemment de leurs maîtresses... Les femmes peuvent faire, elles aussi, la même distinction dans leur choix... tous les hommes ne sont pas faits pour être des époux, comme tous ne sont pas faits pour être des amants!... Savoir bien choisir, tout le secret du bonheur est là... » a dit lentement Yellow Kid et elle a ajouté gravement : « Malheureusement, c'est une grande sagesse de la

vie que l'on n'acquiert qu'après de nombreuses expériences... qui sont au fond bien plus des offenses à la pudeur que des entorses à la morale. »

— Ah! si vous aviez connu the Yellow Kid il y a dix ans, qu'elle était charmante !

Son aspect, sa taille, ses traits étaient ceux d'une fillette de seize ans et pourtant elle en accusait trente! Sa tête bouclée de cheveux soyeux d'un or jaune lui donnait l'air innocent et doux d'un baby anglais qui l'avait fait surnommer « the Yellow Kid », « le Gosse Jaune ». Sa bouche fine, arquée délicieusement, se faisait parfois toute petite et toute ronde comme celle des poupées japonaises et ses gestes étaient graciles, menus, maniérés et très combinés... elle cherchait l'effet, toujours, partout et dans tout, et savait la séduction de ses poses savamment enfantines et le charme attirant de ses attifements de soies molles, moulantes jusqu'à l'indiscrétion... et choisies avec un art incomparable des couleurs... Elle semblait ne vouloir rien autre chose de la vie que « la grâce éternelle », pour l'éternel désir ; on avait d'elle l'impression du parfait bibelot de luxe, très complet et très coûteux, en même temps que très rare. On ne s'inquiétait jamais de son es-

prit ou de son cœur, on n'y pensait pas, l'enveloppe extérieure seule fixait l'attention, et son cerveau, son âme échappaient à l'analyse parce qu'on ne lui en supposait pas.

On ne connaissait rien de Yellow Kid, on savait seulement qu'elle changeait d'amants autant que de pays... (elle voyageait toujours!) et que toutes les fortunes d'Europe et d'Amérique avaient contribué à payer ses dépenses... et quelles dépenses! Le Yellow Kid était célèbre pour ses excentricités ruineuses. Et pourtant avec quels étranges petits yeux indifférents elle parlait des cent mille livres « crachées » par l'Américain Harry Haymet, le gros brasseur d'affaires de Milwaukee pour un arrêt d'amour de vingt-deux jours dans cette ville de laquelle elle s'enfuit sans autre adieu à Harry Haymet stupéfié, froissé, déconcerté, qu'un shake hand brusque et définitif...

Mais pouvait-il exiger de Yellow Kid une suite dans les idées quand elle n'avait qu'une suite d'inconduites...

Et pourtant, de quelle étrange voix elle parlait, quand elle racontait à Miss Simpson, sa confidente et sa dame de compagnie, son dégoût du dernier amant, son dégoût du suivant, et sa volonté ferme malgré tout d'avoir encore

beaucoup, beaucoup d'autres amours... pour affirmer encore sa haine et son mépris d'eux tous...! Oui... connaître tous les hommes pour s'empêcher d'en estimer un seul... répétait-elle souvent de cette voix qui devenait tout à coup différente, mystérieuse et lointaine et dans l'attitude d'une femme qui rêve tout éveillée... Oui... oui, Simpson, savoir tous leurs pièges, toutes leurs vanités bêtes, tous leurs égoïsmes conscients et inconscients, toutes leurs vulgarités, tous leurs trucs... tout ce qui fait leurs joies et tout ce qui fait leurs douleurs..., connaître les vermines de leurs âmes... et garer son cœur, devenu trop instruit du reste, pour se laisser prendre... ne pas souffrir surtout, ne pas souffrir par les hommes!!

— Oui, répliquait régulièrement Simpson... seulement voilà : « A nice boy is a nice boy ». Un beau garçon est un beau garçon, et un beau jour vous aimerez un beau garçon.

Cet argument, le seul que trouva jamais Simpson avait don d'exciter l'hilarité de Yellow Kid qui, subitement, retrouvait la gaîté de ses gestes, le soleil de sa figure, et s'esclaffant, lui criait : « Mais, stupide femme que tu es, je sais ce que c'est que les beaux garçons! ça ne les empêche pas de sentir mauvais comme les autres! non, non,

c'est trop farce vraiment... mais le beau William Rickle, dont toutes les femmes raffolent, avait l'haleine empestée... ce bellâtre de Harry Haymet sentait la sueur en sortant du bain... Fred Torille le superbe ternit tout ce qu'il touche avec ses mains moites et gluantes... Charles Brown, l'Apollon de Boston, dont le dos et la nuque sont couverts d'eczéma, poudrait mon lit de petites cellules de peau séchée! et Jimmy Bly, ce seigneur qui sentait malgré les parfums, comme toute l'humanité mal lavée! Pouah! pouah! non... je les connais trop, leurs infirmités sorties et leurs infirmités rentrées... Maux d'estomac, maladies de foie, poumons fétides, dents cariées, sueurs nauséabondes... fi donc, quelle horreur ! et tout cela joue les Roméo, non, Simpson, laisse-moi rire! Ils nous offrent leur pourriture vivante le sourire aux lèvres, et c'est terrible et grotesque à la fois si l'on connaît leurs vanités et leurs orgueils... Non, disait-elle souvent, pas un ne vaut la peine de mes peines !

— Cette jolie femme me fait l'effet d'avoir le nez bien sensible... son mari doit être exempt de toutes nos misères humaines, dit quelqu'un railleur.

— Probablement pas, mais vous savez, l'amour

idéalise tout, même la charogne ! Souvenez-vous les vers de Baudelaire...

— C'est égal, dit Patisson en hochant la tête, qui nous eût dit que les frisettes pâles de Yellow Kid feraient un jour concurrence à la lanterne de Diogène ? Cette femme a aussi cherché son homme... C'est d'un caractère cela, messieurs, d'une volonté joliment respectable et rare ; et passant une coupe de champagne à Esther : Madame, messieurs, buvons à la santé de Yellow Kid, la jolie fleur de notre American City : confessionnal de tous nos vices, tabernacle de nos turpitudes, urne frêle de nos désirs de brutes, petite vierge d'amour que les hommes froissèrent, pardonne à nos laideurs qui nous ont valu tes nausées... Amen !

Au même instant apparaissait à l'entrée de la serre Mrs Clempton Hyde au bras de son mari, sa jolie frimousse rose et blanche souriait heureuse... en paix... Esther regarda l'homme, et envia la femme...

CHAPITRE XIX

Deux heures sonnaient dans leur chambre, Maurice, une bouffée d'humanité lui chauffant le cœur, disait attendri :

— Oui, mon aimée, tu as raison, ce n'est pas ton visage de chair qu'il me faut seulement aimer, c'est l'autre, celui de ton âme... de ton âme fraîche et délicieuse, exquise, de ton âme supérieure, si haute, si vaillante et si pure ! Ah ! ton cœur ardent, éternellement riche, éternellement jeune, ton cœur de luxe ! ton cerveau si fin, si subtil, si élégant, si impressionnable, ton pauvre joli cerveau si sensible... que j'ai tant tarabusté, hein, m'amour? Toi, l'éternellement bonne, l'éternellement belle ! Mais où avais-je l'esprit, où avais-je les yeux !

Et Esther pleure, à moitié pâmée de joie dans

les bras de Roval, écoutant béate, les lèvres ouvertes, la musique d'amour qui fait sauter son cœur.

— Parle..., parle encore..., fait-elle, grise de joie...

— Oui..., oui..., continue-t-il en la berçant comme un petit enfant..., tu m'as rendu meilleur..., tu sais ça? Aussi pour vous récompenser, madame..., on vous aimera..., on vous encensera comme une belle idole..., on vous dira des prières à genoux..., on jettera des roses sur votre chemin, on célébrera des messes d'amour en votre honneur, vous serez la divinité honorée, fêtée, consultée, priée, et vous pourrez vivre en paix, mon adorée, vous serez toujours la seule et l'unique, parce que vous êtes l'Incomparable...

Pendant toute cette frénésie généreuse, Maurice n'a pu s'empêcher d'observer dans la glace de l'armoire placée en face du lit, ses gestes de tendresse et ses attitudes de consolateur..., ils sont là, gravés dans sa mémoire... dans dix ans il se rappellera encore cette femme blottie dans les bras berceurs d'un amant..., c'est de la mise en scène de réserve..., un jour ou l'autre il s'en reservira...

En même temps qu'il se regarde, il s'écoute par-

ler... et s'en aperçoit... Quelle horreur, ce métier d'homme de lettres qui déformait ainsi les actes et les sentiments !

Ah ! gesticuler et penser comme une brute... sans s'en douter, sans coucher sur le papier public tout ce qui dort sur l'oreiller privé de la vie.

Roval n'est qu'à demi satisfait de son éloquence..., il ne s'exprime à sa convenance que lorsqu'il fait part à Esther de la sensation qu'il croit « d'art », qu'a faite sur lui son apparition désolée sur la croix... C'était d'une douleur si intense... d'une souffrance si belle... d'une sincérité si admirable, d'une esthétique tellement supérieure!!!

— Tu étais d'une beauté que je ne te connaissais pas... Oh!... si belle, si belle!!! Tes bras surtout... dans leur tension verticale, étaient d'une pureté de lignes...!

— Tu ne t'en es jamais aperçu, quand je les refermais pour t'y tenir blotti? murmura Esther avec un amoureux reproche...

— Si, mais pas comme ce soir...

— Mais, dit Esther revenant à son idée fixe, ce ne sont pas mes bras qu'il faut aimer, ce sont leurs gestes...

— Oui, tu as raison, ils seront beaux, tant

qu'ils seront bons, accueillants et hospitaliers, et laids quand ils me repousseront.

— C'est cela... fait Esther souriante, nous vivrons en amants : frère et sœur, désormais notre vie d'amour se basera sur plus de douceur et de tendresse, ce sera le bel amour, l'amour au long souffle, l'amour raisonné, nous augmenterons notre volupté avec de la bonté.

La volupté seule s'époumonne tout de suite... murmure Esther, qui, brisée de fatigue, s'endort peu à peu, la joie sur les lèvres.

— Je t'aime..., fait Maurice en guise de bonsoir.

— Mon amour..., mon Maurice, mon petit... mon tout petit...

Et de mon amant de corps, j'ai fait mon enfant de cœur..., balbutie maternellement Esther dans le rêve du premier sommeil.

Maurice entend et retient le mot qu'il trouve joli, puis la lumière éteinte, ils s'endorment tous deux, plongés dans un bain d'ombre.

CHAPITRE XX

Le lendemain au réveil, ils apprécièrent de façon différente la phase nouvelle de leurs amours.

La nuit avait apaisé, assagi, classé leurs sentiments.

La griserie, la surexcitation de la veille étaient passées.

Ce fut donc avec délices que Maurice commença sa nouvelle période d'annotations.

Tout d'abord, et avant toute autre chose, il se congratula d'avoir spontanément, dans un geste grand d'humanité, lui sembla-t-il, pour un amant, consenti à voir, dans la possession d'une femme, autre chose que le plaisir charnel qu'on en tire.

Il lui sembla être une créature supérieure, douée d'une âme admirable, d'un cœur splen-

dide..., d'une générosité peu commune, presque anormale !

Pensez donc! un homme fatigué d'une femme, de son visage, de ses sourires, de ses baisers, en un mot de tout ce qu'elle montre et qui consent malgré tout à l'aimer pour ce qu'elle cache.

Il exagéra comme à plaisir les défauts d'Esther pour exagérer ses vertus à lui.

En une minute elle devint vieille, très vieille, plus du tout jolie..., laide..., très laide, et lui, Maurice, le grand Maurice, le poète, l'homme, le surhomme allait pourtant l'aimer et cette fois encore, l'amour devrait être aveugle.

Pour la vraie première fois de sa vie, il crut sentir de nobles résolutions de bonté, d'humanité, il irait au sacrifice, le sourire sur le cœur, les yeux en extase, et crierait à la foule des railleurs :

« Voilà ce que c'est que la bonté! Voilà ce que c'est que la charité! Voilà ce que c'est que l'amour!

« Ah ! vous croyez que vous aimez quand vous satisfaites tous vos égoïsmes, tous vos plaisirs! le beau mérite d'aimer une femme jeune et belle, tous les hommes depuis la bête brute en font autant, mais moi..., moi..., je vous dépasse en profondeur, en beauté, car j'aime ce qui est plus

rare et moins visible qu'un beau visage, j'aime un cerveau, j'aime un cœur, j'aime une âme! »

Pendant que Maurice s'intoxiquait de la sorte, elle, toute à sa défense future, pensait que c'était tout de même incroyable la part énorme que l'optique tenait en amour.

Il avait suffi qu'elle eût l'adresse d'illusionner son amant, pour qu'il vît en elle une autre femme.

Elle était la même pourtant, et il la voyait autrement.

Il allait s'enfuir d'elle, et elle l'avait retenu, il était perdu, et elle l'avait retrouvé.

Sa tactique future pour le conserver allait être de surveiller plus que jamais son élégance, et sa beauté, car s'il fallait entretenir soigneusement Maurice dans l'idée d'un amour annobli, magnifié, purifié des sensations charnelles, il importait surtout et avant tout d'en refléter les idéalités par des attraits matériels, les seuls qui comptassent d'abord et malgré tout pour cet homme qui culottait son cœur. Esther n'était plus la dupe de son amant, elle savait très bien que c'était surtout *la femme* qui, étendue sur la croix, avait empoigné l'imagination de Roval, que c'était *à la femme* qu'il devait d'avoir ressenti la secousse préparée adroitement par Esther.

Cette créature encore belle, quoique plus jeune qui, dans une atmosphère spéciale, un décor prévu, une mise en scène de circonstance, avait dans des vers admirables exprimé sa douleur personnelle, avec de vraies larmes, de vrais sanglots, et de beaux gestes, avait bouleversé le sens artistique de l'homme sensuel qu'était Roval.

Esther savait qu'on prend les hommes par la vanité et cette fois encore c'était à l'orgueil de son amant qu'elle s'était adressée, pour maquiller ses propres sentiments.

Chez Maurice Roval un orgueil de générosité avait poussé tout à coup.

Esther redevenue maîtresse d'elle-même avait recouvré sa lucidité d'autrefois, elle voyait clair en son avenir... depuis qu'elle avait analysé, dégrisée de toutes illusions, ces mois d'amour passés.

Elle s'était rendu compte que Roval l'avait mal aimée, qu'une fois de plus, elle avait été la dupe, mais elle ne pouvait lui en vouloir trop, car dans sa juste et miséricordieuse bonté, elle pensait au pacte primitif de leur liaison.

Aimait-elle Maurice au début? Non...

Maurice l'avait-il aimée? A sa façon..., oui..., environ deux mois..., et puis, peu à peu, semaine

par semaine, jours après jours, c'était elle qui s'était sentie prise, attachée irrémédiablement, devenant de plus en plus amoureuse, douloureuse enfin, d'un amour qu'elle seule ressentait depuis.

Lui, avait promis la gloire en échange ; « il est vrai qu'il ne l'avait pas donnée jusques à présent »... Mais y avait-elle jamais pensé vraiment depuis leur liaison, il était loin son marché ! son fameux marché ! !

Elle l'avait aimé sans compter, sans réfléchir, sans penser, heureuse de donner tout le meilleur de son être, et aujourd'hui qu'elle savait le peu de cas que Maurice avait fait de tout cela, il ne lui restait qu'une pensée : lui faire rattraper le temps perdu, obliger Maurice à l'aimer, *quand même et malgré tout!*

Et ce fut, pendant les quatre jours que Maurice resta encore à Rome, une gamme nuancée de tendresses, de petits soins, une série harmonieuse de petits bonheurs...

Il mettait de l'onction dans ses gestes, fleurissait son verbe, disant : Entends..., ceci est mon cœur..., et pendant ses baisers : Reçois..., ceci est mon corps.

Une douceur très pure descendue en lui atténuait le point perçant de ses yeux noirs, civilisait

ses instincts, l'aidant à cabotiner, à inférioriser les gestes d'un Jésus, divin civilisateur des hommes.

Il était tout aux concessions, à l'indulgence, aux sacrifices, à l'abnégation... il ressentait en lui de la beauté.

Il portait en lui tout un évangile de considérations humaines.

Son cœur était un calice ouvert, béatement, débordant, qu'il offrait ostensiblement.

Son égoïsme avait délogé.

Ah! qu'il était bon d'être bon!

Et il s'attendrissait sur lui, sur Esther qu'il remerciait dix fois par jour de son influence douce et réconfortante. Et quand Maurice quitta Rome, les deux amants se séparèrent dans une crise aiguë d'espoirs éternels.

CHAPITRE XXI

Esther continua sa tournée, radieuse, le cerveau illuminé, le cœur pavoisé, tout son être en fête, recevant presque chaque jour des lettres admirables de son amant.

Hélas! au bout de quinze jours, elle s'aperçut, au style martyrisé de Maurice, que celui-ci se grisait de ses propres épîtres, écrivant des pages très étudiées, d'une littérature qu'il devait soigneusement garder en double..., afin de l'utiliser théâtralement si besoin était.

Elle y retrouvait toute la cervelle fantaisiste et la verve fougueuse de son amant, mais elle y cherchait en vain la trace de ce qu'il avait montré de son cœur... Heureusement, elle rentrait à Paris huit jours plus tard.

CHAPITRE XXII

On était encore une fois au 25 décembre. Mme Sudet, comme l'année précédente, réunissait quelques amis à réveillonner.

Un petit changement était survenu dans sa vie : sa fille avait épousé depuis six mois Wladimir Meridione ; c'étaient donc les jeunes époux qui, ce soir, faisaient les honneurs de la maison.

M. et Mme Meridione semblaient heureux, malgré les débuts un peu houleux du ménage.

En effet, la mère Sudet avec son exubérance habituelle avait, au commencement du mariage, blagué de façon peu courtoise les vestons et les cravates de son gendre, qu'elle trouvait horriblement bourgeois, quelconque quoi, avec son apparence simple.

Wladimir, comme tous les jeunes gens des pro-

vinces françaises, avait le goût trop gai, pour être ce qu'on décrète « le bon goût ».

Il aimait les vestons jaune d'oie, les pantalons *idem* et les lavallières voyantes, soulignées par des feutres mous d'une couleur pastel sale.

L'été, ses canotiers avaient toujours d'étranges rubans multicolores, mais le soir, dans le frac réglementaire, il était obligatoirement très chic et ne froissait en aucune façon l'amour-propre de sa belle-mère, ni celui de sa jeune femme.

Il avait été du reste entendu qu'aussitôt Alody mariée, sa mère et elle feraient de Wladimir un homme chic, dernier cri, et cela, en peu de temps.

Il était intelligent..., et puisqu'il entrait dans une famille « de femmes du monde », disait Alody, il devait se mettre vite au courant des indispensabilités très graves, qui font d'un homme, un « homme du monde », toute une nuance...!

Et pour la mère et la fille Sudet, tout était là...

On commença par lui supprimer les cols rabattus qui laissaient son cou à l'aise et de grands carcans raides, empesés, très hauts, très chics..., vinrent remplacer le bon petit col aimable de sa vie, humble et laborieuse.

Charvet, le *Carnaval de Venise* et quelques maisons anglaises se reflétaient dans ses nouveaux

tours de cou décrétés « Nœuds d'hommes du monde!... »

On lui fit faire ses pantalons, ses jaquettes dans des « homespun » spéciaux, d'Ecosse ou d'Irlande, surtout pas d'Elbeuf...! Tantôt il était coiffé d'un haut de forme à bords larges, tantôt à bords étroits, sans se soucier si la forme de sa tête supportait toutes les imbécillités de la mode.

On le vit un été, se promener très grand, carré d'épaules, la figure forte, longue et large, surmontée d'un tout petit chapeau ridicule posé sur le bout du crâne qui lui donnait l'apparence de l'amusant diseur de farces et faiseur de grimaces Sulbac, en même temps qu'on lui avait persuadé qu'il était « homme du monde » d'avoir des bagues aux doigts, des perles à ses index comme à ses chemises qu'il égayait de rosaces de petits diamants les soirs de réception.

Ah! que sa brave femme de mère aurait été désolée si, du fond de sa petite ville, elle avait pu apercevoir son Wladimir élevé avec tant de simplicité, d'économie et d'ordre, subitement, inconsciemment transformé en un pantin de boudoirs, bellâtre rastaquouère, devenu vite avide de luxe et d'élégances, recherchant sans cesse les connaissances utiles, les femmes en vedette et les

artistes connus, sorte de publicité criarde, utile pour commencer une clientèle de malades qui paient sans compter.

Pauvre faible Wladimir.

Ah! elle ne fut pas longue à chambarder des cheveux aux souliers, sa noble simplicité studieuse d'autrefois !

Sa femme et sa belle-mère en eurent vite raison!

Comme il ne gagnait pas encore grand'chose, la mère Sudet subvenait aux exigences du jeune ménage.

Toutes les relations des deux femmes furent le cadre bruyant, futile de leurs premiers mois de mariage.

La mère Sudet payait tout, mais n'avait pas encore constitué la dot promise, pourtant, au lendemain des noces. Wladimir n'en disait rien..., mais n'en pensait pas moins..., c'était très joli de vivre en faisant la fête..., mais c'était la vieille qui tenait la caisse..., et la belle-mère n'était pas discrète dans ses générosités, elle disait volontiers devant tous les pique-assiettes de sa table ouverte :

« Je leur ai payé leur loyer aujourd'hui !

« Je leur ai payé leur domestique hier... », etc.

Bref, Wladimir, qui commençait à prendre de l'autorité dans la maison, finit par exiger une pension de sa belle-mère, afin de régler lui-même ses dépenses quotidiennes.

La mère Sudet fut froissée dans sa dignité de caissière mais s'exécuta tout de même.

— Wladimir avait des colères rageuses.

Au bout de six mois de mariage, à force de dîners en ville, de visites à droite et à gauche, Wladimir avait réuni une série de dix malades riches qui payaient cher et rubis sur l'ongle.

C'était l'indépendance! l'indépendance du gendre sans fortune, dépendant d'une belle-mère coffre-fort, parlant haut et sans égards. Quelle joie c'était pour lui d'annoncer à sa femme les nouvelles typhoïdes, les pneumonies et autres misères humaines dont les durées dépendaient de l'activité de ses soins.

Il compta qu'au train où ils vivaient, il lui fallait gagner de cinq à six mille francs par mois... de soixante-quinze à quatre-vingts mille francs par an...!

Et cela devint une obsession, une idée fixe qui le laissait des heures pensif..., l'œil dur..., oui..., il lui fallait encore trouver des malades..., beaucoup d'autres malades..., de ces merveilleux ma-

lades qui sont des mines inépuisables..., de ces malades qu'on guérit en quelques semaines s'ils sont pauvres..., mais qu'on lanterne et qu'on entretient dans l'esprit de crainte pendant longtemps..., des mois..., des années quand ils sont riches, payant, payant tout ce qu'on veut..., tout ce qu'on leur demande.

Des malades qui sont des rentes! Des pauvres vieilles femmes sans défense que les retours d'âge tourmentent, dont certains malaises nerveux excitent les sens débiles et qui, honteusement séduites par des attouchements louches, sous forme de soins, sont à la merci de l'homme qui les soigne..., et convoitées, quand elles sont riches, par leurs valets, leurs cochers et tous les mâles aigrefins qui les approchent... Oui des femmes surtout, des femmes âgées ou jeunes dont le cerveau malléable se façonne et devient la proie des médecins, des prêtres et des hommes d'affaires véreux qui sournoisement s'initient à leurs affaires de famille et d'argent, les conseillent et bénéficient quelquefois de leurs dévouements intéressés et coquins.

Et Wladimir pensait au docteur Grangy, un ami à lui, qui rien qu'avec « une rate délabrée » se faisait depuis sept ans cinquante-cinq mille francs de revenus. Un client millionnaire qu'il entretient

dans la peur de la mort du matin jusqu'au soir, sans répit.

Trois fois par jour, à raison de cinquante francs la visite, il monte lui tâter le pouls et lui faire tirer la langue.

On dénicherait deux ou trois malades comme celui-là, souriait Méridione, on pourrait dormir sur ses deux oreilles. Sans compter « les gogos de pharmacie », gens qui veulent absolument prendre des remèdes, et sur lesquels on essaie toutes les nouveautés pharmaceutiques, dont les bénéfices sont partagés avec certains médecins qui ne recommandent que les produits chimiques augmentant leurs ressources..., il faut que je me débrouille, résolut Wladimir et je me débrouillerai.

En attendant, ce soir, il était vernis, brillant, luisant des souliers aux cheveux.

Alody, très chic, habillée de tulle à la mode, son cou très mince gainé d'un haut bracelet de perles « simili trésor de Clerc, le bijoutier imitateur des réalités ruineuses », Alody se passait adroitement, la mine bleue d'un crayon gras sur les veines de sa poitrine, plate comme celle d'un garçonnet, ajoutant ainsi de la transparence à sa chair déjà poudrée et maquillée exagérément.

Sa mère fit son entrée dans le petit fumoir où tous les trois ils attendaient leurs invités.

Ce fut Maurice Roval qui arriva le premier; il était resté un assidu de ces dames... Une intimité s'était établie entre lui et la mère Sudet, qui lui trouvait les dents blanches et les mains soignées, les deux choses qu'elle regardait d'abord chez les hommes..., disait-elle souvent.

Maurice Roval avait le don de faire sautiller de joie la grosse poitrine de Mme Sudet, il lui racontait à l'oreille des propos galants et raides du siècle dernier, elle les retenait, les replaçait chez ses amis, et se faisait de la sorte une réputation assise de femme d'esprit.

Un jour, Roval s'aperçut que, par deux fois, elle avait appuyé son oreille contre ses lèvres et ses moustaches, alors qu'il lui murmurait des polissonneries..., dès lors, il s'amusa à lui piquer de furtifs petits baisers dans les frisons de sa grosse nuque, sous prétexte de lui parler de plus près...

La mère Sudet y répondait discrètement par des coudes enfoncés dans la poitrine de Maurice, et des yeux fermés qu'elle ne rouvrait que l'histoire terminée et les bécots finis.

Aujourd'hui Roval, en lui baisant la main, lui dit, galant :

— Comme vous sentez bon, madame, quel est donc ce parfum?

— Celui d'Esther Renot, lui répondit-elle, la voix dure, les yeux plantés dans ceux de Roval un peu déconcerté de la savoir au courant de sa liaison.

Il la regarda fixement, et s'aperçut que des larmes pointaient à ses cils, la mère Sudet lui faisait de muets reproches... la mère Sudet l'aimait... la mère Sudet était jalouse...

Alors toute sa blague habituelle, tout son gavrochisme tombèrent, une stupeur pénible arrêta son ironie, il ne sut que dire, que faire, il se sentit gêné, très ridicule, très embêté, et ce soir-là, il réveillonna sans mot dire, en face de sa vieille amoureuse congestionnée qui, le regard douloureux, lui passa le sel, le poivre et les piments avec des gestes désabusés.

Autour de cette table de vingt couverts, seuls Maurice et la mère Sudet sont silencieux.

Enfin le dîner fini, comme on passe au fumoir, Maurice en profite pour dire très vite à Wladimir : « Excuse-moi, cher ami..., mais je ne me sens pas bien..., je rentre chez moi.

Mme Sudet a pressenti la chose, elle le guette au départ et lui demande la voix tremblante :

« Vous êtes souffrant...? Où allez-vous, monsieur Roval. »

Alors, pour la débarrasser d'un coup de ses espoirs amoureux, il répondit, sèchement, le cigare aux lèvres : « Chez Esther Renot, madame. »

CHAPITRE XXIII

Le soir du premier janvier un petit dîner intime réunissait chez Esther, Maurice et Gillette Norbert.

Malgré le départ obligatoire de Roval que sa mère malade appelait en Normandie, Esther avait tenu à fêter l'anniversaire de leur liaison.

On se dépêchait néanmoins de dîner, le train de Maurice étant à 10 h. 45.

Il est agité, nerveux et Esther Renot en ressent une joie profonde... N'est-ce point la preuve qu'il est chagrin de la quitter?

Et c'est elle, la toujours bonne qui le console, et gentille l'encourage :

— Trois jours d'absence ce n'est pas énorme, et puis ta vieille mère sera si heureuse de te voir!

Quand les très vieilles gens sont souffrants, ils ont des idées sinistres en tête…

Va calmer tout cela, mon Maurice, et reviens-nous tranquillisé, toi aussi, sur le sort de ta vieille maman.

Et Maurice, en habit de voyage, ses valises sur une chaise, la remercie par un baiser sur la main.

Une demi-heure avant, une grosse question avait été agitée. Esther voulait accompagner Roval à la gare, et Maurice s'y refusait absolument. Insistance d'Esther qui cédait devant les raisons exquises de son amant… Celui-ci voulait absolument ne pas être bouleversé au moment précis de la séparation…, il avait besoin d'ariver chez sa mère très calme…

Esther céda donc avec un gros soupir et deux bons baisers.

On était à peine au dessert quand tout à coup la sonnette retentit.

Qui pouvait venir à cette heure?

Et Bèche entra, plus pâle qu'un mort, sa figure de levrette plus longue que jamais, les yeux rouges d'avoir pleuré.

Il avait appris chez Gillette Norbert qu'elle dînait là et il était venu la rejoindre pour la ques-

tionner au sujet de sa femme qui venait de quitter le domicile conjugal!

Il y eut un moment de stupeur. Comment? Qu'est-ce que cela signifiait ? Et Karl Bèche, pleurant comme un enfant, raconta la chose.

En rentrant chez lui vers quatre heures avec des étrennes pour l'infidèle, il avait trouvé l'appartement en désordre, les armoires ouvertes et vidées, et avait cru tout d'abord à un cambriolage, mais sur la table de la salle à manger, une lettre expliquait la fuite et Bèche, sanglotant, tendait le billet laconique.

« Ne me cherche pas, ne t'inquiète pas. Je pars de chez nous, parce que je m'y ennuie ; la vie ne me semble pas être l'espèce d'existence monotone que tu me procures. Je sais bien que ton âge s'accorde mal avec le mien et que mes vingt-sept ans sont un peu trop fougueux pour ta cinquantaine, mais j'ai fait tout mon possible pour établir un équilibre qui ne se fait pas entre nos deux natures. Adieu, pardonne-moi, j'en aime un autre et je quitte Paris.

« Annette ».

Esther et Gillette passèrent à Maurice cette let-

tre qu'il parcourut ; il était si étrangement ému que les femmes en restèrent surprises.

— Mais enfin, fit Gillette à Bèche, connais-tu l'homme?

— Non, mais je le trouverai!

— Comment?

— J'ai découvert, en fouillant partout chez nous, une lettre de lui...

— Signée?

— Non, malheureusement!

— Et que dit cette lettre?

— Voilà.

Et Bèche lut à haute voix :

« Paris, 14 décembre.

« Petite Annette,

« Puisque ta faute, ta grande faute comme tu dis si gentiment, t'empêche de dormir maintenant aux côtés de ton vieux mari, si nous arrangions pour le mois prochain, un joli petit nid où nous dormirions paisiblement ensemble?

« Je ne suis pas riche, riche, mais suffisamment pour t'enlever et donner à tes curiosités follettes toutes les satisfactions que tu désires, car

je t'aime, petite Annette, fraîche et jeunette petite maîtresse..., et tu sais que je sais aimer...

« Si tu consens, nous nous sauverons quelques jours loin de la capitale pour que ton brigand d'époux ne puisse pas me dévaliser de mon trésor. Je t'offrirai un enlèvement pour tes étrennes. Veux-tu?

« A demain, ma Nanette, au rendez-vous promis..., ne sois pas jalouse de la liaison que tu sais, la pitié m'empêche de la rompre, pense que cette pauvre femme a un fils de ton âge.

« Je baise tes jolis yeux si curieux et ta bouche si rouge.

« Tout à toi. »

Bèche étranglait de chagrin, il tenait stupide la lettre dans ses immenses mains plus molles que jamais.

— J'étais venu chez toi espérant que peut-être tu connaissais l'écriture..., dit-il à Gillette qui prit le bristol, le regarda longtemps et dit : Non! connais pas !

Esther le prit à son tour et devint si atrocement pâle que Bèche s'écria, déjà heureux de tenir sa vengeance :

— Quoi! quoi! vous savez de qui est cette lettre?

— Mais non, mon pauvre Bèche, je suis émue de ce qui vous arrive, voilà tout..., c'est si cruel, quand on aime, de se sentir trahie... Tiens, Maurice..., vois si par hasard tu connais...

Et la missive s'en fut dans les mains de Roval qui d'un ton sec déclara, la voix rageuse :

— Connais pas...!

Karl Bèche poussa un gros soupir.

— Et dire, clama-t-il, qu'elle est en ce moment dans une gare avec son amant.

— Ou qu'elle l'attend..., rectifia Esther.

— Eh bien, dit Gillette, suppose que tu les trouves, qu'est-ce que tu ferais ?

Et Bèche, sortant un revolver de sa poche, le met bruyamment sur la table, criant la bouche crispée :

— Je le tuerai, lui!!

Il avait à peine fini sa phrase que Maurice, d'un geste prompt, empêcha Esther de tomber de sa chaise, inanimée qu'elle fut soudainement par un évanouissement.

Gillette Norbert, qui jusque-là, n'avait rien saisi de ce qui se passait entre Esther et son amant, comprit tout :

Le ravisseur de la petite Bèche, c'était Maurice.

Esther avait reconnu l'écriture de son amant dans la lettre étalée sur la table, et la vue du pistolet vengeur l'avait terrifiée !

Tous s'empressèrent auprès de la pauvre femme, mais Gillette dit d'un ton dur :

— V'a-t'en! Roval, tu vas manquer ton train.

— Ah!... vous partez, monsieur Roval, fit Bèche accablé et stupide.

— Oui Bèche, ma mère souffrante m'appelle en Normandie...

— Bon voyage, monsieur Roval...

— Merci, monsieur Bèche...

Et Maurice sortit, il était neuf heures.

CHAPITRE XXIV

Esther fut longue à revenir de sa syncope, la secousse avait été rude.

Le pauvre Bèche s'excusa lamentablement d'en avoir été la cause involontaire...

— Les armes à feu me font une peur atroce, affirma Esther qui voulait détourner le plus petit soupçon du cerveau du mari trahi...

— Si j'avais su..., déclara le peintre en prenant congé des deux femmes...

Quand les deux amies furent seules :

— Tu as compris, n'est-ce pas? fit Esther.

— Tout! mais à la dernière minute seulement! déclara Gillette.

— Et Maurice ?

— Je l'ai prié de partir, j'ai eu peur qu'après

la syncope, une crise de nerfs ne te fît commettre devant Bèche une imprudence irréparable...

— Tu as bien fait. Et avec des gestes d'automate, Esther se lève, va mettre son chapeau, son manteau. Une idée lui est venue...

— Habille-toi et viens avec moi, Gillette.

— Où cela?

— Chez Maurice...

— Mais... il est parti!

— Cela ne fait rien..., viens...

— Pourquoi faire?

— Tu verras..., viens.

— Mais non, c'est de la folie!

— Alors j'irai seule.

— Non, non.

Et Gillette, qui a peur qu'Esther ne se livre à quelque acte tragique, se dispose à sortir avec elle.

Les deux femmes arrivent chez Roval. Esther, entrant l'air dégagé et souriant, dit au valet de chambre qu'elle venait chercher des volumes prêtés à M. Roval.

Le domestique, sans méfiance, la laissa pénétrer comme d'habitude dans l'appartement.

Esther se dirigea dans le cabinet de travail, s'assit au bureau de Maurice et, tremblante, cher-

cha parmi les paperasses le *Journal secret* qu'elle savait devoir être le confident exact des pensées de son amant, elle le trouve et feuillette les notes, appréciations, commentaires ironiques, observations féroces, relatés au jour le jour sur Pessima déshabillée, détaillée, violée, cambriolée, dans ses intimités les plus profondes.

Elle y voit les analyses cruelles de sa maternité cachée. Une Mme Sudet qu'elle ne connaît point, mais dont l'épithète de « vieille belle encore galante » *quand même et malgré tout*, voisine souvent avec Pessima… Des comparaisons s'établissent entre la vieille amoureuse et Esther aux quarante-trois ans jamais assouvis…

Des expressions boulevardières, vulgaires, blaguent les transes perpétuelles de Pessima « dont les gestes d'amour restent chastes de peur de dévoiler une nudité… maternelle… et fanée!!! » Une étude documentée, serrée, s'étale tout au long sur la ténacité amoureuse de la femme de quarante ans et plus, allant jusques à l'immoralité du choix d'un amant jeune… La dignité, la raison, la décence ne comptant plus pour ces grand'mères de la luxure, « il leur faut de l'amour, n'en fût-il plus au monde ».

Quelques pages plus loin relataient la période

passée à la campagne l'été dernier : « Le 6 juillet, Mme la marquise de L... (venue en visite), la Faucheux et Esther : le trio rêvé pour ma pièce *Quand même et malgré tout !*

« Il me manque l'âme de la petite bourgeoise.

« Vu Léo Séraphin, lui ai raconté mon scenario de *Quand même et malgré tout.*

« Déjeuner avec le couple Bèche, la petite femme est un type de provinciale vaniteuse, et assoiffée de chic, mais qui doit être fidèle à son mari... »

A ce passage du journal, les deux femmes se regardèrent.

Mais quelle ne fut pas leur stupeur quand elles lurent plus loin : « Aujourd'hui dépêche de Pierre R... arrivé à Vaux. Le fils de Pessima appelle sa mère auprès de sa femme, en couches sans doute, car Wladimir Meridione a parlé, si ma mémoire est bonne, de l'été comme date attendue. Je voulais avoir par tous les trucs possibles l'aveu de la maternité de Pessima. Ai rien obtenu, même avec scènes de jalousie, colères simulées, etc.

« *Pessima*, mère et grand'mère ont gardé leur secret!!! »

Esther lit doucement..., hébétée..., anéantie.

— Viens, allons-nous-en, c'est assez de mufle-

ries, viens, dit Gillette bouleversée autant qu'Esther et voulant lui arracher le méchant livre des mains.

— Non..., non..., attends, il faut savoir jusques au bout... et Esther feuillette avec soin, lit, relit certaines pages...

Celles relatives au voyage de Rome y sont folles d'extase, pleines de nobles résolutions et pendant une centaine de lignes Esther revit les minutes d'octobre dernier. Son cœur s'agite comme un pauvre fou..., puis tout aussitôt arrivent les pages relatives à la « petite Bèche »..., un paragraphe avoue : « Une belle fille est une belle fille, et surtout quand s'y joint le piment de la difficulté d'un époux qui veille au grain..., celle-là est vraiment jeune et si curieuse de tout..., ses quatre maris n'ont pas eu l'adresse de la renseigner autant qu'elle semble le désirer... Elle est vicieuse! De même que ses lèvres ont toutes les audaces..., son petit front à bandeaux en cache des choses... Je vais cultiver ce petit arbre du mal... et cueillir ses fruits... C'était à coup sûr beau d'être bon, ce sera meilleur d'être homme! Et puis Pessima sera lâche étant amoureuse..., et me pardonnera, elle est si besogneuse d'amour...

« Qui pourrait l'aimer, ma pauvre grand'-

mère..., il faut absolument qu'elle ignore... J'aurais une petite honte si elle apprenait... Je sais que je me rapetisse, que j'amoindris l'envergure de ces ailes qu'elle avait si bellement attachées, je ne planerai plus..., mais je voletterai comme un papillon que je suis, me sucrant les lèvres de toutes les femmes en fleur... »

Esther ne continua point..., elle ferma, d'un geste lent, cette espèce de comptabilité de ses gestes, de ses gestes réduits, amoindris, épiés, mouchardés, contrôlés et ridiculisés.

Et comme elle restait là, pensive, la tête renversée sur les coussins du grand divan, Gillette lui prit les mains et voulut l'emmener.

Elle fit signe que non...

Bouleversée de la voir si calme et si mortellement pâle, Gillette n'osait la contrarier..., elle se rassit et attendit.

Tout à coup, Esther Renot se leva, prit une plume et d'une large et longue écriture, traça les mots suivants sur la couverture de carton gris du journal :

« *Quand même et malgré tout* est une devise plutôt qu'un titre, ne disant pas assez le sens douloureusement humain de la comédie que tu projettes

là... Appelle tes trois actes : *Les Demi-Vieilles*, ce sera plus cruel et plus triste.

« Esther ».

Gillette lut, de grosses larmes coulèrent de ses yeux.

— Ne pleure pas, chérie, fit Esther embrassant sa vieille amie..., ne pleure pas, je n'en mourrai pas..., la douleur m'alimente...

Et les deux femmes quittèrent enfin l'appartement de Roval, qui, quatre jours après, quand il rentra, trouva les dernières lignes de sa maîtresse. Il eut le bon goût de n'y répondre par aucune excuse.

Et cette aventure douloureuse, de basses amours, mourut entre deux silences.

CHAPITRE XXV

Un an plus tard, Esther reçut la lettre suivante :

« Ma chère Esther,

« Le souvenir de ton incommensurable bonté m'encourage à venir réveiller en toi des souvenirs de joies et surtout de douleurs, les seuls, dont ton cœur unique doive se réconforter aux heures grises de la vie.

« Qui a bien souffert, a bien vécu.

« Dans quel état d'âme es-tu à la minute où tu lis ma lettre? Je l'ignore, ne sachant plus rien de toi depuis longtemps. Cependant, je te sens, comme autrefois, sensible, indulgente, admirable réceptacle des misères humaines... Ai-je tort? As-tu cessé d'être douloureuse?

« As-tu perdu le goût savoureux des larmes?

« As-tu perdu le besoin voluptueux de l'angoisse?

« As-tu perdu le désir exalté et dévot du sacrifice?

« As-tu perdu ta foi en la douleur?

« As-tu trouvé dans la paix engourdissante et lourde, tamisant, diluant, évaporant les peines, des bonheurs suffisants et remplaçants ?

« As-tu trouvé le délassement dans une vie « mécanique » et sans à-coups.

« Faut-il que je le souhaite, chère et noble amie?

« Alors je le souhaiterais... par vanité... par égoisme... et aussi par amour...

« *Par vanité!* Pour avoir l'orgueilleuse joie de te détourner de cette route monotone et grise, et t'offrir et te voir accepter la nouvelle occasion de reparcourir les ornières du passé... Quatre étapes... et des épines à tous les stades... des joies et des douleurs à tous les arrêts !

« *Par amour!* Oui... par amour respectueux d'une aventure dont le souvenir, fait d'estime et d'admiration pour ton cœur, oblige ma conscience à se tourmenter.

« *Par égoïsme!* Pour magnifier publiquement ton cœur, ta douleur et mon talent, car toi seule

seras capable *de me donner ce que j'attends de tes larmes, de tes sanglots et de tes regrets.*

« En un mot, je te demande un grand acte de courage... Veux-tu bien consentir à créer *Les Demi-Vieilles?...* Mon journal ne t'en a fourni que les grandes lignes, le manuscrit ci-joint t'en fera connaître les infinis détails.

« Je dois à la femme que tu es, l'aveu sans détours, que si *toujours* et de tout temps le rôle lui fut destiné, il fut modifié à l'écriture, car avant notre rupture, *je te devais* de maquiller sournoisement le personnage...

« Depuis, je n'ai plus eu les mêmes raisons généreuses de mensonges..., car je comptais qu'une autre te parodierait tant bien que mal.

« J'ai cherché partout, mais sans succès la femme du rôle, aucune actrice n'a eu le courage de tant d'abnégation. Le personnage est pour toi atrocement pénible et douloureux, et je n'aurais pas d'excuses à te prier de l'accepter si ma sincérité d'artiste n'avait poussé ma franchise à faire du caractère de l'amant que je fus, la critique sévère de l'homme que je suis, que nous sommes tous !

« Ma conscience est un laboratoire dans lequel j'ai trituré très sincèrement ma petite âme, mon petit cœur, et ma fatuité s'est émue à reconnaître

aussi la petitesse de mon cerveau qui, comme ceux de beaucoup de mes contemporains, ne sait plus créer, enfanter rien de fort, autre que ce qu'il a vécu et éprouvé.

« Nous n'avons plus de héros, partant plus de légendes, et nous sommes fades à raconter les actions aperçues de loin.

« Faute d'envergure sans doute, le grand vol des pensées se réduit à de petits tourbillons d'impressions prises sur le vif... ce vif que nous écorchons jusques au sang... pour nous donner une sensation morbide et malsaine de douleur et de vie, satisfaisant bassement notre curiosité.

« C'est sur nos petites peines que nous rimons nos grands chagrins mais nous ne sommes pas tous privilégiés de la souffrance « cette bonne inspiratrice », et les êtres intellectuels dépourvus de la chance douloureuse, la recherchent et la guettent chez les autres, pour la transcrire...

« C'est mon plus grand crime envers toi, ma chère Esther. Pendant que tu m'aimais, je te regardais souffrir, te débattre, spectateur historiographe de tes luttes et de tes ruses d'amoureuse inquiète...

« Pourtant, je t'ai bien aimée pendant quelques semaines! pour le seul plaisir de mon cœur!

« Vas-tu refuser, vas-tu consentir à jouer ces *Demi-Vieilles?*

« Vas-tu refuser, vas-tu consentir à cette publique et nouvelle collaboration.

« Ah ! qu'il me serait doux de revivre pendant de longs soirs les heures premières de nos amours...

« Ah! qu'il me semblerait bon et ennoblissant de repasser par les minutes d'exaltation, de haute humanité que je te dus à Rome... et comme il serait juste qu'une foule pleurât, attendrie, bouleversée par des accents de bonté et de beauté qui furent tes réalités...

« Donne-moi la joie de t'offrir ces hommages mystérieusement directs... la comédienne ne fera que les entendre, mais la femme les ressentira émue et troublée...

« Et puis, la cause est noble à défendre! C'est celle de toutes les femmes, de toutes tes sœurs...

« L'homme y est synthétisé par ce que je fus, ce que je suis, mes égoïsmes, ma sensuelle prostitution sont les leurs ; je ne suis pas plus mauvais qu'eux, ils ne sont pas meilleurs que moi!

« Si le rôle montre ton âme et ton cœur magnifiques, il met à jour aussi tes puérilités, tes pénibles défenses... ta lutte tenace contre le

temps... ta volonté exaspérée de la jeunesse quand même... ta maternité cachée... tes gestes exagérés d'amoureuse fanée... Auras-tu la force, auras-tu le courage de supporter l'exposition lamentable de tout cela? Seras-tu l'*Unique* jusqu'au bout?

« Quand le saurai-je?

« Je baise tes mains...

« MAURICE ».

Le lendemain, Roval reçut ce billet :

« Tu as eu raison de m'appeler... Il ne faut pas qu'une autre s'habille de ma pénible défroque!... Compte sur moi...

« ESTHER ».

Cette première lettre griffonnée hâtivement en réponse à la supplique de Maurice, fut suivie d'une plus longue épître, écrite sous l'influence de la lecture des *Demi-Vieilles*.

Esther, après en avoir lu toutes les scènes, et avoir pleuré à tous les actes, fit porter à Maurice la petite enveloppe de sa confession qu'elle commençait ainsi :

« Ta pièce est bien..., ta pièce est forte..., la

sincérité outrée qui l'anime la rend atrocement humaine.

« Mais tu n'as indiqué *que ce que tu as vu*, c'est assez pour le public, puisque l'effet théâtral est là, obtenu par la simple extériorité des personnages. La maîtresse mûre et l'amant jeune...

« Leurs langages, leurs attitudes suffisent à camper le ridicule pénible de l'une et l'égoïsme de l'autre, tout cela est d'un auteur qui sait son métier... ; mais de toi à moi..., entre nous deux..., il y a *autre chose*, et cela, je regrette un peu que tu ne l'aies pas compris...

« En effet, mon cher ami, c'est une vanité sotte, puérile et pénible, de lutter contre le temps qui nous fane et nous désagrège, mais c'est vous, les hommes, qui nous obligez à nous défendre contre les ans qui nous attaquent.

« C'est vous qui nous y forcez, par le dédain que vous avez de nos automnes.

« C'est vous qui nous poussez à nous accrocher à cette jeunesse qui nous quitte, emportant l'amour dans ses bras, et si nous essayons de la prolonger, ce n'est que pour conserver un peu plus longtemps le privilège de vos désirs, de ce que vous appelez votre amour.

« Déjà, quand nous sommes belles et jeunes,

nous nous débattons au milieu de vos trahisons, rien de ce qui est radieux en nous n'arrête votre dévergondage, que voulez-vous alors que nous fassions quand nous sentons venir la fin de notre été?

« Faut-il renoncer, au lendemain de la trentaine, à la sentimentalité exquise de l'existence?

« Mais c'est l'âge où nous avons le plus et le mieux conscience des bontés de la vie.

« Notre épanouissement nous apporte des compréhensions nouvelles du bonheur, et sommes-nous si coupables de faire notre possible pour en prolonger, le plus que nous pouvons, la douceur?

« Une femme mûre est comme une petite fille précoce, personne ne se risque à l'aimer pour des raisons qui semblent différentes, mais au fond qui sont les mêmes...

« Il y a des cœurs qui ne grandissent pas... des cœurs qui ne vieillissent pas... il y a des cœurs qui restent enfants, sous des étoffes passées de mode.

« Ah! parbleu! ce serait une joie de pouvoir vieillir !

« Une joie de permettre à l'œuvre naturelle de se poursuivre, si l'on savait que vos yeux ne se

détournent pas ! Que vos cœurs n'aient pas la nausée!

« Ah! se faner « en douceur » se faner en « tendresse » s'évaporer en « paix » et voir disparaître, sans rancune et sans regret, tout ce qui fut!

« Et c'est pour vous plaire à tous (car celles-là sont rares qui ne se soucient que de la joie des yeux de leurs maris ou de leurs amants), c'est pour vous plaire à tous, que nous continuons la fraîcheur passée de notre teint, l'éclat de nos cheveux et de nos lèvres, que nous emprisonnons nos tailles épaissies, que nous sanglons nos seins fléchis, que nous déguisons sous l'élégance excentrique, la fanaison de notre ensemble, qui s'effondrerait sans de perpétuels raccords!

« Aimez-nous mieux, nous cesserons d'être ridicules.

« Aimez-nous, comme vous vous aimez...

« Accordez-nous les mêmes privilèges.

« Que votre maturité, comme la nôtre, n'établisse aucune différence et vous verrez combien nous serons alors de pratiquantes à Notre-Dame de la Sagesse.

« Rien ne compense la perte de la jeunesse, avec elle s'enfuit la joie de vivre puisque s'en va

la joie d'aimer. Ma maternité ne m'a été chère que parce qu'elle fut une douleur animée sortie de moi.

« Ma vanité inconsciente s'est émue de cet autre moi-même créé de mon geste, et comme toutes les bonnes mères, j'ai eu l'instinct d'amour de ma sublime animalité.

« Cet instinct TROP NATUREL pour être une joie idéale n'a pas été suffisant à mes besoins tendres.

« Mon cœur est né prodigue, conforme aux désirs de Dieu qui dit : « Malheur à ceux qui n'aimeront qu'eux, c'est-à-dire : seulement les leurs et leurs proches et ne sauront point les sacrifier aux bonheurs d'autrui. Cette maternité qui devait rester une joie fut encore souillée par un mensonge honteux et obligatoire à vous tous, qui, les années aidant, auriez vu l'*homme* qu'était mon fils alors que vous ne tolérez un enfant que si sa jeunesse extrême n'humilie pas votre choix d'amant..., et Pierre était l'aveu de mes 45 ans.

« Ah! que j'aurais aimé que tu me dises : « Sois fière de ton gars, avoue-le, sa jeunesse à lui, c'est la tienne... »

« Pourquoi n'as-tu pas voulu? et contribuas-tu à la mauvaise action de dégénérer mon secret

amour de mère, en une sympathie maternelle vite sacrifiée à ma passion de *demi-vieille*.

« Seigneur, que tout cela est laid et peu digne...

« Comment ai-je pu...?

« Dois-je envier les femmes qui préfèrent leur progéniture à leurs époux? Je le devrais, puisque je n'ai plus de mari, plus d'amant et que j'ai toujour mon fils, ce serait le refuge... Eh bien, je sens que malgré toutes mes peines, toutes mes larmes, toutes mes expériences douloureuses, et toutes mes années, j'ai été privilégiée d'avoir pu tant aimer...

« Oui, l'amour m'est indispensable, et si Dieu a fait attendre à mon cœur la récompense qu'il mérite, elle n'en viendra pas moins..., et cette récompense s'accordera cette fois aux rides de la grand'mère que je suis, et de la *demi-vieille* que je resterai toujours...

« Je n'ai pas cherché en toi la joie des sens; je l'ai trouvée, c'est vrai, mais je n'ai pas usé d'artifices pour exciter tes désirs, comme tu le démontres dans ton troisième acte l'*acte de Rome*. je n'ai voulu que les déplacer, les élever.

« Si tu avais été capable de m'aimer telle que j'étais et de me garder ton cœur quand même, tu

aurais trouvé en moi la plus naturelle des femmes et la moins truquée des maîtresses.

« Peux-tu te moquer que je me sois grisée de ta jeunesse?..,

« Comme la mienne, elle passera... mais je te souhaite de fixer en toi cette délicieuse volonté, tenace et généreuse, qui fait semer le bonheur et l'amour, et nous aide à récolter des souvenirs de joies et de douleurs, dans le champ clos de nos derniers rêves.

« Pauvres demi-vieilles du peuple, du monde, de la bourgeoisie, ou d'ailleurs, nous sommes femmes entre les femmes. Nous rudoyons la nature, nous combattons le temps et lui cassons sa faux..., il s'en arrête un peu surpris... et reprend sa marche allègre, mais qu'importe si nous interrompons souvent ses courses et l'obligeons à des égards.

« Pauvres *demi-vieilles* exquises! qui, pour l'amour de la beauté, le culte de l'harmonie, savons dérober nos pâleurs, cacher nos enlaidissements, enseigner l'art de la jeunesse artificielle et donner à ceux qui la recherchent : l'Illusion!

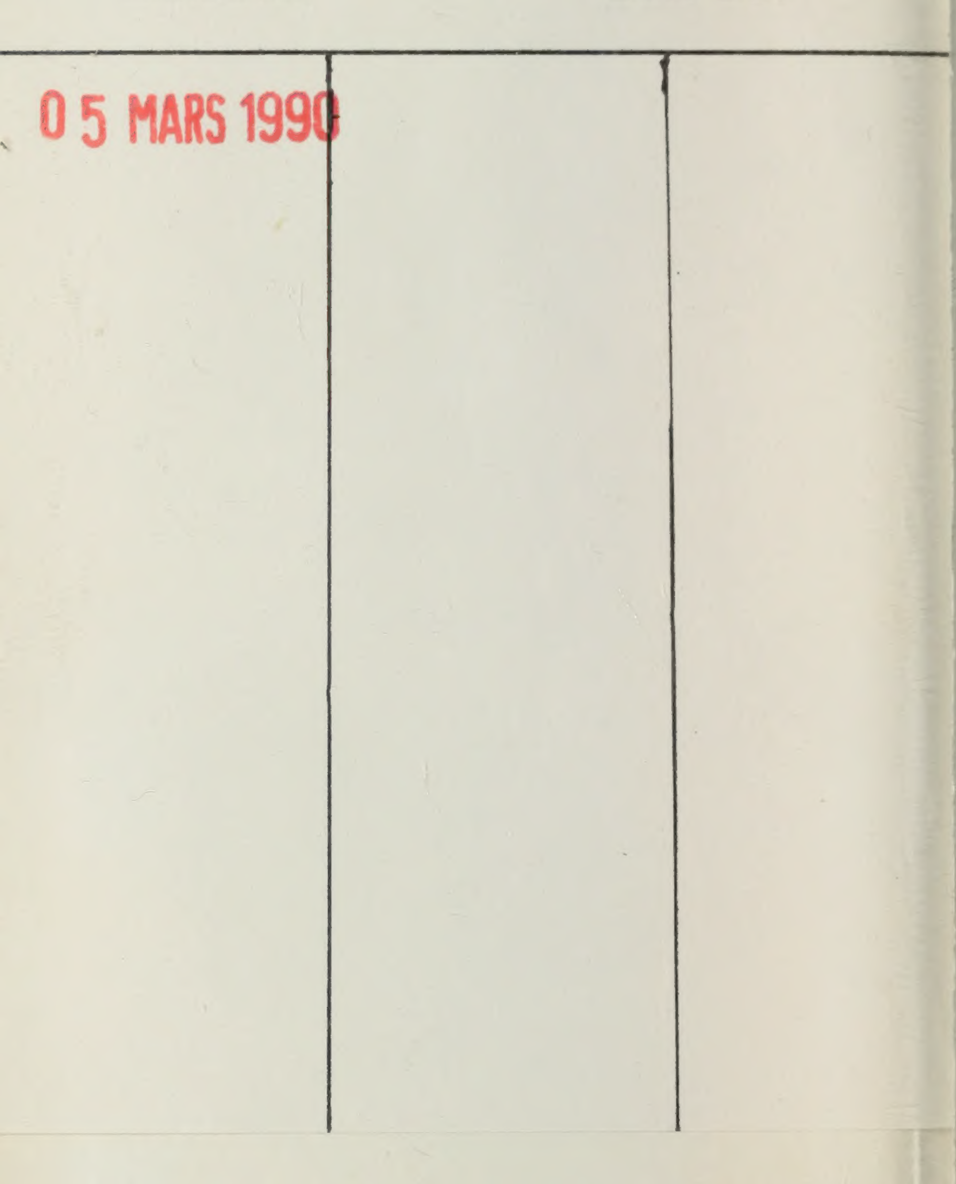
« Aimables *demi-vieilles* que nous sommes! En semblant nous maintenir jeunes, vous ne vous

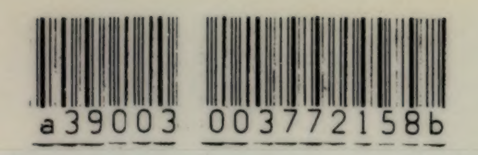
voyez pas vieillir, vous, les hommes, faiseurs de comparaisons !

« C'est de toute une philosophie douce, d'une bonté, d'une indulgence attendrie, que j'aurais voulu voir ta pièce remplie, mon cher ami, mais enfin ceci n'est qu'un conseil amical ; telle qu'elle est, elle est parfaite... Je comprends aisément qu'aucune actrice parisienne n'ait consenti à la jouer, le rôle est une suite d'outrages au physique et au moral du personnage, mais cela ne doit pas rebuter une femme qui est une femme, une artiste qui est un artiste... et « quand même et malgré tout », je reste l'amie... l'amie qui excuse..., l'amie qui pardonne... Je serai ta *demi-vieille !*

« Esther RENOT ».

Imp. PAUL DUPONT. — Paris, 1er Arrt. 325.7.02. (Cl.)


05 MARS 1990


a39003 003772158b

